
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ÖSTERREICHISCHE
NATIONALBIBLIOTHEK

242.837-B

ALT-

RÉPERTOIRE

UNIVERSEL, HISTORIQUE, BIOGRAPHIQUE

DES

FEMMES CÉLÈBRES,

MORTES OU VIVANTES,

Qui se sont fait remarquer dans toutes les nations, par des vertus, du génie, des écrits, des talens pour les sciences et pour les arts, par des actes de sensibilité, de courage, d'héroïsme, des malheurs, des erreurs, des galanteries, des vices, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours;

Par une Société de Gens de Lettres,

AUTEURS DU DICTIONNAIRE UNIVERSEL.

Quid femina possit. (Virg. Æneid.)

PUBLIÉ PAR L. P.

TOME QUATRIÈME.

7^e Livraison.

Paris,

ACHILLE DÉSAUGES, LIBRAIRE,

Rue Jacob, n° 5;

ET A LA LIBRAIRIE RUE NEUVE-S^t.-AUGUSTIN, n° 34.

1826

ral Hugo, suivi des Mémoires d'Olivier d'Argens; et correspondances des généraux Charrette, Stofflet, Puyssaye, d'Autichamp, Frotté, Cornmartin, Botrel, l'abbé Bernier, etc. Prix : 12 fr.

(Extrait du *Constitutionnel* du 12 février 1824.)

La seconde livraison des Mémoires des maréchaux et des généraux français, qui vient de paraître chez le libraire Ladvocat, est doublement remarquable : le troisième et dernier volume des mémoires du général Hugo en fait partie. Ce volume, plus intéressant encore que les deux premiers, offre une heureuse variété de sujets : de la fin de la grande guerre d'Espagne, qui contient des détails fort curieux sur l'Empecinado, et sur l'organisation de l'insurrection de la péninsule contre la conquête, l'auteur, toujours témoin actif, nous transporte dans la France elle-même. L'histoire des sièges de Thionville, en 1814 et 1815, méritait d'être connue.

Le volume qui accompagne le précédent tient de plus près aux événemens intérieurs de notre histoire. C'est une idée ingénieuse d'avoir réuni, comme documens sur la Vendée, les lettres des généraux vendéens. C'est encore ici une source de révélations piquantes, que recommandent les noms de Charrette, Stofflet, Puyssaye, d'Autichamp, Bernier, Sapaux, etc. et de divers royalistes plus ou moins connus. Les Mémoires d'Olivier d'Argens, qui forment une espèce d'introduction, furent trouvés sur lui après sa mort, dans un combat, en 1796. Cette collection, que l'éditeur nous promet d'enrichir de mémoires non moins précieux, sera recherchée par tous ceux qui forment des bibliothèques historiques sur la révolution française. Il est inutile de répéter qu'elle se rattache nécessairement à la vaste et curieuse collection des Mémoires sur la révolution française, de MM. Barrière et Berville, et qu'elle en sera le complément indispensable, ces deux volumes réunis devant tenir lieu, lorsqu'ils seront accomplis, de tout ce qui aura été écrit durant cette mémorable époque de nos annales.

(Extrait du *journal des Débats* du 17 janvier 1824.)

La seconde livraison de l'intéressante collection des Mémoires des généraux et des maréchaux français, pour servir à l'histoire politique et militaire de la révolution française, vient de paraître chez Ladvocat, libraire au Palais Royal; elle contient le troisième et dernier volume des MÉMOIRES DU GÉNÉRAL HUGO, le plus important des trois, puisqu'il renferme l'histoire de la guerre d'Espagne de 1811 à 1813, et qu'on y trouve tous les événemens de cette guerre qui ont le plus contribué à la chute de Napoléon. L'intérêt qu'ont inspiré les deux premiers volumes, ne peut qu'être augmenté par la lecture de celui-ci, qui place à chaque instant le lecteur sur un théâtre qui lui est déjà connu, et que de nouvelles circonstances viennent de rendre plus historique et plus imposant. La deuxième partie de cette livraison est consacrée à des pièces très-curieuses, dont le plus grand nombre se rapporte à la glorieuse insurrection de la Vendée; mais qui se rattache plus spécialement, par le journal d'Olivier d'Argens, à l'histoire de l'intérieur, pendant les jours les plus déplorables de notre révolution. Ces mémoires contiennent une foule d'anecdotes peu connues sur les derniers momens des angustés victimes que la France pleurera toujours. Les correspondances des généraux vendéens, même quand elles renfermeraient des pièces dont l'authenticité serait moins démontrée, ou dont le texte aurait pu subir quelques altérations, portent, en général, un caractère de franchise et de loyauté chevaleresques impossible à imiter. Nous voudrions citer, dans le nombre, les lettres admirables du général Sombreuil, celles de Charrette à son interrogatoire, et tant d'autres monumens du plus sublime courage; mais, par dessus tous, ceux qui sont consacrés par le nom d'un prince justement cher aux Français. Nous ne saurions trop reconnaître l'esprit d'impartialité avec lequel est formée cette collection où viennent s'associer, aux yeux de la postérité, les témoignages les plus précieux de toutes nos gloires, et les souvenirs les plus douloureux de tous nos malheurs.

RÉPERTOIRE

UNIVERSEL

DES FEMMES CÉLÈBRES.

TOME QUATRIÈME.

NA — ZU

AVIS.

Pour éviter la coupure d'une lettre alphabétique d'un tome à un autre, inconvénient de presque tous les dictionnaires biographiques, chaque volume contiendra ses lettres complètes ; ce qui rendra nécessairement les uns plus forts que les autres.

IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'EXFORTH, N° 1, A PARIS.

50

RÉPERTOIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, BIOGRAPHIQUE

DES

FEMMES CÉLÈBRES,

MORTES OU VIVANTES,

Qui se sont fait remarquer dans toutes les nations, par des vertus, du génie, des écrits, des talens pour les sciences et pour les arts; par des actes de sensibilité, de courage, d'héroïsme, des malheurs, des erreurs, des galanteries, des vices, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours;

Par une Société de Gens de Lettres,

AUTEURS DU DICTIONNAIRE UNIVERSEL.

PUBLIÉ PAR L. P.

Quid femina possit. (Vise. *Æneid.*)

TOME QUATRIÈME.

Paris,

ACHILLE DÉSAUGES, LIBRAIRE,

Rue Jacob, n° 5;

ET A LA LIBRAIRIE RUE NEUVE-S.-AUGUSTIN, N° 34.

M. D. CCC. XXVI.

242.837-B

DES



NA
de Rol
nites
N
GA
gar
un se
bour
com
Ber
con
To
pas
a
i
M
le
lo
le
d

RÉPERTOIRE

UNIVERSSEL

DES FEMMES CÉLÈBRES.

N

NAAMA, ammonite, femme de Salomon, et mère de Roboam. Cette princesse, idolâtre comme les Ammonites, éleva son fils dans sa religion.

NARBONNE-HERMENGARDE ou **ERMENGARDE**, vicomtesse, fille d'Aimery II, et d'Hermengarde sa première femme, fut mariée, en 1142, avec un seigneur espagnol, rentra dans la vicomté de Narbonne, par l'abandon que lui en fit Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, et veuve en 1145, se remaria à Bernard d'Anduse. Cette femme active et courageuse conduisit elle-même ses troupes, en 1128, au siège de Tortose contre les Sarrasins; se trouva, en 1155, au passage du roi Louis le Jeune; renonça en sa présence aux biens usurpés sur les archevêques de Narbonne; en 1162, elle alla au devant du pape Alexandre III à Montpellier; se fit autoriser l'année suivante, par Louis le Jeune, à rendre la justice par elle-même, quoique les lois romaines, suivies alors strictement dans la province, le défendissent aux femmes, et conclut en 1167 un traité de commerce avec les Génois. Hermengarde, se voyant

sans postérité, attira à sa cour, en 1168, Aimery de Lara, fils de sa sœur Ermessinde, l'adopta et le désigna pour son héritier; mais il mourut sans enfans en 1177. Raymond, comte de Toulouse, voulut comme suzerain s'assurer de Narbonne, afin d'empêcher Hermengarde de se donner un autre héritier sans son aveu; la vicomtesse, pour prévenir ses desseins, fit une ligue contre lui avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne, et le seigneur de Montpellier; enfin elle se démit de la vicomté de Narbonne l'an 1192 en faveur de Pierre de Lara, son autre neveu, qu'elle avait appelé depuis long-temps auprès d'elle, et mourut le 14 octobre 1197, à Perpignan, où elle s'était retirée après son abdication. L'Histoire du Languedoc dit « qu'elle ne se distingua pas moins par les vertus viriles que par celles qui sont propres à son sexe, et par la sagesse de son gouvernement. » Sa cour était une des plus brillantes de la province; les poètes provençaux y étaient accueillis avec distinction, et elle tenait souvent cour d'amour dans son palais.

NARBONNE-PELLET (veuve du comte de Nonant-Pierrecourt). Cette dame, âgée de trente ans, fut condamnée à mort comme conspiratrice le 8 thermidor an 11 (26 juillet 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris. Joignant l'air d'une noble fierté à la touchante sensibilité maternelle, au moment de quitter la prison, elle voulut s'approcher d'une fille de dix ans, qui était avec elle; et qu'elle savait qu'elle ne reverrait plus; mais à peine lui laissa-t-on dire deux mots à la duchesse de Choiseuil pour la lui recommander. Reprenant ensuite sa place près de ses compagnes d'infortune, elle dit à l'une d'elles, qui demandait quelque chose à l'huissier : « Sachons mourir, et ne nous avilissons pas à faire la

moindre demande à un homme de cette espèce. » Elle fut exécutée la veille de la chute de Robespierre, et sa tante mourut avec elle; son oncle, M. de Nonant, ancien chartreux, avait subi le même sort quinze jours auparavant.

NARDOUET (madame la comtesse du), romancier d'un style agréable, et dont les compositions offrent des tableaux dans le genre de madame Radcliffe. On lui doit : *Barbarinski, ou les Brigands du château de Wisgrade*, 1818, 2 vol. in-12; *les Brigands des Pyramides, ou le Mystérieux don Tenebros*, 1819, 2 vol.; *les Brigands punis, ou le Valet fidèle*, 2 vol.; *le Château de Sombremar, ou les Deux Fantômes*, 1821, 2 vol.; *le Chevalier aux armes noires, ou le Château des précipices*, 1820, 2 vol.; *Vice et Vertu, ou l'Heureuse séduction*, 1820, 4 vol. in-12.

NARMOUSTIER (madame de), l'une des courtisanes de Henri IV, fut supplantée par Diane de Corisandre d'Andoin.

NARP (madame de) a publié quelques romans d'une morale pure et d'un style agréable : *les Deux Insulaires, ou Histoire de M. Fayel et de madame de Forlis*, 1802, 2 vol. in-12; *Édouard et Clémentine, ou les Erreurs de la Jeunesse*, 1802, 3 vol.; *Ernest et Lydie*, 1813, 4 vol.; *les Victimes de l'Amour et de l'Inconstance, ou Lettres de madame de Blainville*, 2 vol. in-18.

NATIBORS ou dame de Tiberge, femme poète du XIII^e siècle, née en Provence, au château de Seranon, dans la viguerie de Grasse, fut, suivant les historiens des troubadours, « courtoise, bien apprise, avenante, fort habile, et faisant bien les vers. » Elle eut, dit-on, des amans qui furent heureux avec elle. Les barons et les seigneurs du pays l'estimaient infiniment, et

leurs femmes avaient pour elle beaucoup d'égards, et peut-être ces dames craignaient-elles que Tiberge ne fit contre elles usage de son esprit. Les manuscrits de la Bibliothèque impériale ne renferment aucune des pièces composées par cette femme poète.

NAUBORT. *Voy.* HEBENSTRAIT.

NAUSICAË, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avait jeté sur la côte de cette île. Cette princesse tient un rang distingué dans l'Odyssée d'Homère.

NECKER (Susanne Curchod), femme de Necker, banquier et ministre des finances sous Louis XVI, née à Genève, de M. de Naaz, ministre protestant dans le pays de Vaud, qui, malgré son peu de fortune, lui donna une éducation brillante. Madame de Vermenoux prit mademoiselle de Naaz chez elle à Paris, pour enseigner le latin à son fils. C'est dans cette maison que Necker en fit connaissance. Elle suivit la fortune de son époux dans toutes ses chances. Lorsque ce dernier fut parvenu à la direction des finances de France, madame Necker, loin d'en prendre plus d'orgueil, ne se servit de son pouvoir que pour augmenter le bien qu'elle se plaisait à faire. Son occupation favorite fut de contribuer à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et de diriger elle-même un hôpital pour cent-cinquante malades, qu'elle établit à ses frais à Paris. Son caractère obligeant et son esprit facile lui donnèrent beaucoup d'amis parmi les gens de lettres. Thomas et Buffon étaient du nombre. Elle appelait le premier *l'Homme de ce siècle*, et le second *l'Homme des siècles*. Après la retraite de Necker, elle le suivit à Copet en Suisse : elle y est morte en 1794. On lui doit les ouvrages suivants : 1° *des Inhumations*

précipitées, 1790, in-8°; 2° *Mémoires sur l'établissement des hospices*, in-8°; 3° *Réflexions sur le divorce*, 1795, in-8°. L'auteur, née dans une religion qui autorise le divorce, n'en soutient pas moins, dans cet écrit, l'indissolubilité de l'union conjugale. On y trouve plus de sentiment que de raisonnement. Le style en est souvent précieux. Des comparaisons le surchargent, et n'ont pas toujours une juste application. Madame Necker y oublie son sujet pour s'occuper d'elle, de sa famille, de son époux, et de sa fille, madame de Staël. C'est une terrible tentation que celle de trouver l'occasion de se louer, et de ne pas le faire : aussi n'y résiste-t-elle pas. Cet écrit, très-censuré, offre cependant beaucoup d'idées fortes et touchantes. 4° *Mélanges* extraits des manuscrits de madame Necker, 1798, 8 volumes in-8°, publiés après la mort de l'auteur. En général on trouve dans tous ses ouvrages un grand nombre de pensées vraies et fines, des tableaux d'un beau coloris, des conseils sages et bien exprimés; mais on peut lui appliquer ce que Voltaire a dit de l'Éloge de Colbert par son époux, « qu'on y trouve autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. » Moins de désir de jouer un rôle aurait peut-être diminué sa célébrité et augmenté son bonheur. Thomas, qui lui a consacré des vers adressés à Susanne, a fait indirectement son éloge dans l'Essai sur les femmes : « Celle qui est véritablement estimable est la femme qui, prenant dans le monde les charmes de la société, c'est-à-dire le goût, la grâce et l'esprit, sait en même temps sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité qui naissent de l'esprit de société; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et

aux usages, ne perd point de vue la nature, et se retourne encore quelquefois vers elle pour l'honorer du moins par ses regrets; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisit du moins des dépenses utiles, associe l'indigence industrieuse à sa richesse; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aime pour elles-mêmes, non pour une vaine réputation; celle enfin qui, parmi tant de légèreté, a un caractère; qui, dans la foule, a conservé une âme; qui dans le monde ose avouer son ami après l'avoir entendu calomnier, qui ose le défendre quand il doit n'en rien savoir; qui, hors de sa maison et chez elle, sait garder son estime à la vertu, son mépris au vice, et sa sensibilité à l'amitié. »

NECKER (mademoiselle). Voy. STAEL (madame de).

NÉGRESSES, femmes des habitans des pays intérieurs de la côte occidentale d'Afrique. Dans ces pays, suivant l'Histoire universelle, les femmes sont chargées de tous les travaux pénibles. Non-seulement elles ont tous les soins du ménage, mais elles cultivent la terre, sèment, plantent et moissonnent; en un mot, elles font tout ce qui est du ressort des hommes en d'autres pays. Ceci tient plus aux usages qu'au mérite personnel des femmes. Il n'en est pas de même de ce qui suit.

Elles sont très-fécondes, et accouchent avec une facilité surprenante; et elles sont si courageuses, que non-seulement elles ne crient point au plus fort de leurs douleurs, mais ne laissent pas échapper la moindre plainte, le plus petit soupir. Il est rare, à moins qu'elles ne soient très-jeunes, qu'elles aient besoin du secours des autres femmes. Dès qu'elles sont accouchées, elles se lavent avec leur enfant pendant assez long-temps, ensuite elles l'enveloppent; et peu après la mère com-

mence à le porter sur le dos, et se met au travail comme s'il ne s'était rien passé. La tendresse des mères pour leurs enfans est excessive; elles en ont un soin extraordinaire jusqu'à ce qu'ils marchent seuls.

Dans les pays les plus sauvages les femmes ont beaucoup plus de vanité dans leurs habits que les hommes. Elles ont toutes sortes de parures d'or, de corail et d'ivoire, qu'elles arrangent avec bien plus d'art et de variété que les hommes. Il n'est aucune partie du corps qui ne soit parée. La tête, la ceinture, les bras, les jambes, sont surchargés du poids de tout cet attirail. La vanité leur fait mépriser la commodité; elles aiment mieux paraître aimables que d'être à leur aise, et parées que d'être frâches et naturelles. Avant l'arrivée des Portugais et des Hollandais les femmes n'avaient aucune idée de parure; hommes et femmes étaient nus jusqu'à l'âge de maturité. Mais, s'étant aperçu que cela déplaisait aux Européens, elles prirent le goût des ajustemens, et passèrent d'une extrémité à l'autre; car il n'y a rien qui porte à des excès peu naturels, que le trop ardent désir de plaire.

NELLI (sœur Plautille), religieuse de Sainte-Catherine de Florence, morte en 1558, âgée de soixante-cinq ans, se fit un nom dans la peinture. Presque tous les sujets qu'elle a traités sont tirés de l'Écriture sainte. Sa famille possédait d'elle un *crucifiement*, tableau travaillé avec beaucoup de soin.

NEMOURS (Marie d'Orléans), fille du duc de Longueville, duchesse de Nemours par son mariage avec Henri de Savoie, et souveraine de Neuchâtel en Suisse, née en 1625, et morte en 1707, à quatre-vingt-deux ans, a laissé des *Mémoires* écrits avec fidélité et d'un style très-léger. Elle y fait des portraits pleins de vérité

et de finesse d'esprit des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire. Il s'y trouve plusieurs particularités intéressantes sur ces temps orageux. Ces mémoires, imprimés séparément à Cologne, 1709, in-12, ensuite à Paris, in-12, ont été joints aussi à ceux du cardinal de Retz et de Joly, dans une édition d'Amsterdam.

NÉOBULE, fille de Lycandre, citoyen de Thèbes. Son père l'avait promise au poète Archiloque, auquel il manqua de parole. Le poète, indigné de cette perfidie, fit contre lui des vers iambes si piquans, que Lycandre se pendit de désespoir.

NEVERS (duchesse de). *Voy.* VERNEUIL.

NEVILL (milady), fille de Richard Nevill, comte de Salisbury, et sœur du fameux comte de Warwick. « C'est, dit l'abbé Prévost, en parlant de cette dame, un mélange bizarre des vertus et des vices qui paraissent le moins faits pour être réunis; toute la noblesse, la droiture et la générosité d'un sang illustre, avec le dérèglement d'inclinations et la corruption de mœurs qui rendent une femme méprisante dans les conditions les plus communes. »

Milady Nevill était, par sa beauté, l'admiration de toute l'Angleterre. Elle avait eu plusieurs amans illustres, entre autres le duc de Gloucester, oncle du roi Henri VI, et régent du royaume, qui l'avait demandée en mariage, et qui, la veille de ses noces, l'ayant surprise dans un rendez-vous avec le duc de Sommerset, avait poignardé cette amante infidèle. Non-seulement sa vengeance ne fut point satisfaite, mais il en fut dans la suite lui-même la victime; car milady Nevill ne perdit point la vie du coup qui l'avait frappée; et depuis, l'accusation qu'elle intenta contre le duc de Gloucester

fut en partie cause de sa disgrâce et de la mort de ce ministre. Toujours aussi volage que belle, elle quitta le duc de Sommerset dès qu'elle ne vit plus en lui qu'un vengeur, et s'attacha au duc d'Yorck, qui l'aima sans beaucoup l'estimer. Elle eut encore d'autres intrigues, et continua de jouer un grand rôle dans les affaires et les brouilleries de la Grande-Bretagne.

NEWCASTLE (Marguerite, duchesse de), née à Saint-John, près de Colchester, en Essex, vers la fin du règne de Jacques I^{er}, fille de Charles Lucas. Elle montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour la littérature. Elle fut nommée l'une des filles d'honneur d'Henriette-Marie, épouse de Charles I^{er}; elle accompagna en France cette reine, lorsqu'elle fut obligée de quitter l'Angleterre. Arrivée à Paris, elle vit pour la première fois le marquis de Newcastle, alors veuf : celui-ci l'épousa en 1645. Le marquis et la marquise se rendirent de Paris à Rotterdam, ensuite à Anvers, tous deux dans une détresse complète. Le marquis reçut enfin de sa famille une somme assez considérable; son épouse continua à s'occuper de divers ouvrages; à la restauration ils retournèrent en Angleterre, où cette dame passa le reste de sa vie à composer et écrire des lettres, des comédies, des discours philosophiques, etc. Elle mourut à Londres, vers la fin de l'année 1673, et fut enterrée dans l'abbaye de Westminster. On a de cette dame les ouvrages suivans, qui sont, pour la plupart, rares : 1^o *the World's olio*, Londres, 1635, in-fol. ; 2^o *Nature Picture drawn by Fancy's, Pencil to the life*, Londres, 1656, in-fol. ; 3^o des *Discours* sur divers sujets, etc., Londres, 1662, in-fol. ; 4^o des *Comédies*, 1662 ; 5^o *Opinions philosophiques et physiques*, in-fol., 1665 ; 6^o *Observations sur la philosophie expérimentale, avec la*

description d'un nouveau monde, 1666, in-fol.; 7° *Lettres philosophiques*, 1664, in-fol.; 8° *Poèmes et fantaisies*, 1653, in-fol.; 9° deux cent onze *Lettres de société*, 1664; 10° une *Vie* de son mari, trad. en latin, 1668, in-fol.; 11° des pièces de théâtre, 1668, etc.

NHAY CANOTOO. Champ-Baypa, son époux, roi de Martavan, dans la presqu'île au-delà du Gange, ayant été dépouillé de ses états en 1544 par le roi de Pégu, Para Mandara, cette princesse, avec ses filles et les dames de sa suite, furent conduites sur une colline voisine, où le vainqueur avait fait élever vingt et un gibets. A ce funeste spectacle, la reine expira de douleur sur les genoux d'une des dames. Elles furent toutes pendues par les pieds. Le roi prisonnier, et cinquante des principaux seigneurs de sa cour, furent jetés dans la mer.

NILHISDALE (milady), femme célèbre par son courage. Après l'entreprise malheureuse du roi Jacques pour remonter sur le trône d'Angleterre, les seigneurs anglais qui avaient embrassé son parti furent exécutés le 16 mars 1716. Le lord Nilhisdale devait subir le même sort; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avait permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort pour leur faire les derniers adieux; milady Nilhisdale entre dans la tour, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, et dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord, qui était de même taille qu'elle, à changer d'habits, et à sortir dans la même attitude qu'elle avait en entrant; elle ajouta que son carrosse le conduirait au bord de la Tamise, où il trouverait un bateau qui le mènerait sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagème s'exé-

cuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut, et arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut en s'écriant : « Vive Jésus ! me voilà sauvé. » Ce transport le décela ; mais il n'était plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce ministre fut surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. Le lieutenant de la tour consulta la cour pour savoir ce qu'il devait faire de madame Nilhisdale : il reçut ordre de la mettre en liberté, et elle alla rejoindre son mari en France.

NINA, Sicilienne, la plus ancienne femme poète qu'ait produite l'Italie, florissait dans le *xiv^e* siècle. Il y avait dans le même temps un paysan florentin, appelé Dante de Majano, avec lequel le célèbre Dante ne dédaigna pas de lier une correspondance poétique. Son nom parvint à Nina. Il se forma entre ces deux personnages singuliers un commerce de vers et d'amour. Sans s'être jamais vus, ils s'envoyèrent l'un et l'autre, tant qu'ils vécutent, des poésies qui respirent la passion. La Sicilienne voulut être appelée la Nina du Dante, et le laboureur poète fit retentir toute l'Italie des accens de son amour chimérique. Les vers de Nina se trouvent dans le recueil des *Gianti*, ainsi que ceux de Dante de Majano.

NINON DE LENCLOS. *Voy.* LENCLOS.

NIPHUS (Angelella, femme du célèbre Augustin). Ce philosophe rapporte dans ses ouvrages un rare exemple de l'amitié qu'elle avait pour lui : Bayle, qui nous l'a transmis, le raconte en ces termes : « Pendant la composition d'un ouvrage intitulé *Thesserologium astronomicum*, Niphus se tint si enfermé parmi les livres qu'il ne voyait plus personne. Sa femme s'imagina qu'il

était atteint de mélancolie, et se servit vainement de diverses voies pour l'en guérir. Elle s'imagina enfin que les plaisirs de l'amour seraient un remède très-efficace; elle fit entrer seule, dans le cabinet de son mari, une belle fille dont elle était jalouse; elle la pria instamment de ne refuser quoi que ce soit à son mari. Niphus fit la sourde oreille : sa femme alors ne recourut qu'à des vœux et à des larmes; ce qui dura jusqu'à ce qu'il eût achevé son livre; après quoi il reprit sa gaité ordinaire, et vit du monde comme auparavant. La bonne femme reprit aussitôt sa belle humeur. »

NITOCRIS, reine de Babylone, illustre par son courage. Les ennemis s'avançant vers sa capitale, elle fit détourner le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : « Si quelqu'un de mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre mon sépulcre, et qu'il en puise autant qu'il voudra; mais qu'il n'y touche point sans une extrême nécessité, sinon sa peine sera perdue. » Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 116 avant Jésus-Christ, au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre et cette inscription : « Si tu n'étais insatiable d'argent et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé la sépulture des morts. »

NOAILLES-MOUCHY. *Voy.* MOUCHY.

NOÉMA, fille de Lamech et de Sella sa seconde femme, passa pour avoir inventé la manière de filer la laine et de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avait épousé Noé, et d'autres qu'elle était la même que la Minerve des Grecs, nommée aussi Nemanoun.

NOËMI, femme d'Élimélech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils Chéliou et Mahalon à Orpha et à Ruth, filles moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfants, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, et elle arrivèrent ensemble à Bethléem, dans le temps que l'on commençait à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, et le plus proche parent d'Élimélech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs et à manger avec eux. Ruth, de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'était passé, celle-ci l'avertit que Booz était son proche parent, et elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mère, et parvint à se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé Obed, qui fut un des ancêtres de J.-C. Florian a fait sur ce sujet une espèce d'épigramme sainte, qui respire une douce sensibilité. C'est peut-être un des meilleurs morceaux de poésie de cet auteur.

NOGAROLES (les dames), célèbres Véronaises, d'une famille illustre, qui se distinguèrent par leur esprit dans le xv^e et le xvi^e siècle. La première de ces dames, appelée **ANTOINETTE**, se fit une grande réputation par sa beauté, son esprit et son savoir. Elle fut mariée à Vatico Bonacolti, petit-fils de Passarin, seigneur de Mantoue.

La seconde savante du nom de Nogarole, et fille, à ce qu'on croit, de la précédente, s'appelait **ANGÈLE** ou **ANGÉLIQUE**. Aussi belle et non moins spirituelle que sa mère, elle fit l'admiration de toute l'Italie. La nature avait pris plaisir à orner son âme de toutes les vertus, et son corps de toutes les grâces. Modeste, douce, com-

plaisante, elle fut un miroir de chasteté conjugale, et un modèle pour toutes celles de son sexe. Elle avait une connaissance de presque tous les arts; l'on croyait, en l'entendant parler, qu'elle avait lu tous les livres.

Isotta Nogarole, de la même maison, surpassait en éloquence les plus grands orateurs d'Italie, peut-être même de toute l'Europe. Les harangues qu'elle prononça devant les papes Nicolas V et Pie II, et surtout au concile de Mantoue, font voir que ce n'est pas sans raison qu'on l'a regardée comme un puits et un trésor de science. Elle savait les langues, la philosophie, la théologie. On regrette la perte de cinq cent soixante-six lettres manuscrites sur différens sujets, qui étaient sorties de sa plume, qui se trouvaient dans la bibliothèque de M. de Thou.

Cette Isotta eut deux sœurs appelées GENEVIEVE et LAURE, qui se distinguèrent aussi par leur science et par la pratique des vertus chrétiennes. Geneviève fut mariée à Brunoro de Gambara, et vécut avec lui dans la plus parfaite union. Laure épousa Nicolas Téono, sénateur vénitien, et suivit en tout les traces de ses sœurs.

NOIROT (Marie), née en 1739, à Châlons-sur-Saône, manifesta dès l'enfance le goût et l'amour de toutes les vertus. Dès l'âge le plus tendre, elle était le modèle de toutes ses compagnes; cependant sa piété n'avait rien de trop austère ni d'incommode; son aimable simplicité, la douceur même de sa voix, peignaient le calme de son cœur; son humeur polie, prévenante et gaie, toujours égale, toujours pleine de candeur, annonçait sa parfaite innocence. A peine sortie de l'adolescence, elle se voua au service des pauvres dans le grand hôpital de Châlons-sur-Saône, et y devint leur consolation et leur joie : elle les servait avec un esprit d'humilité et avec cette bonté

qui lui était naturelle, avec un zèle infatigable et l'empressement le plus tendre, sans jamais leur marquer ni ennui, ni lassitude, ni dégoût. Cette sainte fille mourut en cette maison le 4 août 1767, âgée seulement de vingt-huit ans et quelques mois. Si sa vie fut courte, elle a laissé de longs souvenirs de sa vertu, une mémoire chère à tous ceux qui l'ont connue, et d'immortelles leçons de toutes les vertus hospitalières. Un *Précis sur le mérite de Marie Noiroit* fut imprimé à Lyon, en 1767, in-4°.

NOLLE (M.-E.), première femme de chambre de Marie-Antoinette, reine de France. Lors des procédures que le Châtelet instruisit sur les événemens des 5 et 6 octobre 1789, elle déposa que le 6, vers les six heures du matin, ayant vu que les brigands voulaient forcer les gardes pour entrer dans les appartemens, elle s'était précipitée dans la chambre où la reine était couchée, et l'avait aidée à s'habiller à la hâte et à se réfugier chez le roi.

NORTHUMBERLAND. Voyez GRAY (Jeanne).

NORTON (lady Françoise), dame anglaise, de l'ancienne famille des Frekes, au comté de Dorset, vers le milieu du xviii^e siècle, morte en 1720, reçut l'éducation la plus soignée, et épousa sir George Norton, du comté de Sommerset. Ce seigneur eut d'elle trois enfans, parmi lesquels était une fille qui fut mariée à sir Richard Gethin, et qui mourut peu après son mariage. Lady Norton composa deux ouvrages sur la mort de sa fille : 1^o *les Éloges de la vertu*, in-4° ; 2^o *Memento mori, ou Méditations sur la mort*.

NOSSIS, femme grecque savante, née à Locre, dans la grande Grèce, l'an 324 av. J.-C. Elle se distingua parmi les poètes de son temps. Douze de ses *épigrammes* ont été conservées ; Oléarius les a toutes réunies et pu-

bliés, avec des notes, dans sa *Dissertatio de poetriis græcis*, Leipsick, 1708.

NOVELLA et sa sœur BÉTIRA, filles de Jean d'Andréa, savant jurisconsulte de Bologne. La première a été l'une des femmes les plus célèbres de son temps. Elle avait de grandes connaissances dans la philosophie et la jurisprudence; elle reçut le laurier doctoral à l'académie de Bologne, et suppléait à son père dans l'enseignement. Elle mourut dans sa patrie, en 1366. Sa sœur, non moins célèbre, épousa le savant jurisconsulte et professeur de droit Jean de Saint-George. Celle-ci mourut en 1355.

NOVES LAURE. Voy. LAURE.

NOYER (Anne-Marguerite Petit, femme Du), née à Nîmes, vers l'an 1663. Sa mère étant de la famille du P. Cotton, confesseur de Henri IV, elle abjura le protestantisme, dans lequel elle était née, et épousa Du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Quoiqu'elle ne se piquât pas d'une fidélité conjugale bien scrupuleuse, elle était extrêmement jalouse. Cette passion, jointe à son penchant pour le calvinisme, mit la désunion dans leur ménage. Madame Du Noyer passa en Hollande avec ses deux filles, pour professer plus librement la religion qu'elle avait quittée. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté. Elle écrivit des *Lettres historiques d'une dame de Paris à une dame de province*, en 5 vol. in-12. Les dernières éditions, depuis celle de Londres, 1757, sont en 9 petits vol. in-12, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires de madame Du Noyer* et une suite à ses *Lettres*. Elles sont semées d'anecdotes, dont quelques-unes sont vraies, mais la plupart fausses ou hasardées. Elle ramassait les sottises de la province, et on les prenait dans les

pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle écrivait avec plus de facilité que de délicatesse. Son style est diffus, et ses plaisanteries ne sont pas toujours de bon goût. L'exemple de madame-Du Noyer fut suivi par une foule de barbouilleurs de papier; qui se métamorphosèrent, en Hollande, en ministres, en plénipotentiaires, et qui, dans des écrits satiriques, insultèrent les souverains en prétendant les régenter. Madame Du Noyer mourut en 1720, avec la réputation d'une femme aussi bizarre qu'ingéniéuse. Elle avait paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur; et avait vécu long-temps en province, où elle recueillit les risées par des faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satire contre elle assez plate, intitulée *le Mariage précipité*, comédie en trois actes, en prose, Utrecht, 1713.

NUR-JEHAN, femme de Jehan-Ghir, quatrième empereur de l'Indoustan, était fille d'un officier persan qui passa dans le Mogol à dessein de faire fortune. Sa beauté lui gagna d'abord le cœur de Jehan-Ghir, et son mérite lui assura toute sa tendresse. Elle savait l'arabe, l'indien, le persan, et joignait à ces connaissances un génie vaste et capable de gouverner un royaume. L'empereur la consultait en tout, et partageait même avec elle l'autorité souveraine; mais Nur-Jehan ambitionnait quelque chose de plus. A force de caresses, dit-on, elle obtint de Jehan-Ghir de régner un jour entier en sa place. Comme elle méditait depuis long-temps ce dessein, elle avait fait des amas prodigieux d'or et d'argent dans toutes les villes où l'on bat monnaie, et fait distribuer de nouveaux coins pour marquer les pièces. Les seuls maîtres des

monnaies étaient dans sa confiance. A peine l'empereur, dans une assemblée des grands, eut-il déclaré Nur-Jehan seule souveraine pendant vingt-quatre heures, qu'elle envoya des courriers dans toutes les villes considérables, avec ordre de battre en son nom les roupies d'or et d'argent jusqu'à la somme de deux millions. (La roupie d'or vaut environ vingt et une livres de France, et la roupie d'argent trente sous.) La chose fut si promptement exécutée, que, dans la ville où résidait Nur-Jehan, deux heures après être montée sur le trône, elle fit jeter au peuple une grande quantité de ces nouvelles pièces, qui eurent cours pendant le règne de Jehan-Ghir.

Ce prince ayant été fait prisonnier en 1605, avec toute sa cour, par Mahabet-Khan, un de ses sujets, la reine, princesse pleine de courage et de résolution, se donna les plus grands mouvemens pour délivrer son mari. Ennemie jurée de Mahabet, elle lui suscita partout des ennemis. C'était elle en partie qui, l'ayant mis mal dans l'esprit de l'empereur, l'avait forcé de prendre les armes. Les troupes qu'elle leva de toutes parts la mirent en état de se faire craindre. Par ses conseils et par son adresse, Jehan-Ghir s'échappa des mains du vainqueur. La reine, qui brûlait du désir de se venger, ne négligea rien pour perdre Mahabet. Elle envoya contre lui plusieurs armées. Mais la mort de Jehan-Ghir, arrivée en 1627, la mit dans l'impuissance d'exécuter ses projets, Schah-Jehan, troisième fils de l'empereur, auprès de qui Mahabet s'était réfugié, étant monté sur le trône avec le secours de ce général.

O

OBIZZI (Lucrece degli Orologgi, femme d'Énée, marquis d'), dans le Padouan, aussi célèbre au xvii^e siècle.

cle par sa pudicité que l'ancienne Lucreçe. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi était à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdûment amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle était encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de cinq ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de condescendre à ses désirs ; mais n'ayant pu rien gagner, ni par caresses ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant quinze ans, au bout desquels il en sortit. Mais, peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mère en tuant d'un coup de pistolet son lâche assassin. Ayant ainsi satisfait son ressentiment, il passa au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller d'état, et maréchal général de camp. Il mourut à Vienne en 1710, après cinquante ans de service, avec une grande réputation de valeur et de probité.

OCTAVIE, petite-nièce de Jules-César et sœur d'Auguste, mariée en premières noces à Claudius-Marcellus, et en secondes à Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre le triumvir et Auguste. C'était une femme d'une rare beauté et d'un plus rare mérite. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte auprès de Cléopâtre, dont il était éperdûment amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes ; mais elle en reçut le plus mauvais accueil et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger, ou plutôt ne fut pas fâché de trouver ce prétexte à ses desseins ambitieux. La généreuse Octavie tâcha d'ex-

cuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les agrémens dus à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avait eu de son premier mari (jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui était regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie, fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, onze ans avant J.-C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un discours funèbre, qui était un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil, et le peuple romain, dont elle était la gloire et les délices, aurait rendu des honneurs divins à sa mémoire, si l'empereur avait voulu le permettre. Elle eut de Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Ænobarbus, et Antonia la jeune, femme de Drusus frère de Tibère.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de l'impudique Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de seize ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un jeune Egyptien son esclave, nommé Eusérus, et habile joueur de flûte. On mit à la question toutes les suivantes de cette princesse. Quelques-unes, ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargèrent du crime dont elle était fausement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie, où des soldats la

gardèrent à vue. Les murmures du peuple obligèrent Néron à la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Poppée se crut perdue si Octavie ne périssait ; elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort, sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans l'île de Pandataria. « Aucune exilée, dit Tacite, n'excita plus de pitié. On se rappelait Agrippine reléguée par Tibère ; la mémoire de Julie, bannie par Claude, était encore plus récente. Mais l'une et l'autre étaient dans la force de l'âge ; elles avaient vu briller quelques beaux jours, et pouvaient opposer aux maux présents le souvenir de leur fortune passée : mais pour Octavie, le flambeau de l'hymen n'avait été qu'une torche funèbre. Livrée à une famille ennemie, elle n'y avait vu que des objets affreux : son père et son frère empoisonnés ; une esclave plus puissante que sa maîtresse dans son propre palais ; une rivale dont les noces annonçaient la perte de la première épouse ; enfin une accusation pire que la mort même. » Cette jeune princesse, à l'âge de vingt ans, eut les veines coupées ; mais la peur empêchant le sang de couler, on l'étouffa dans la vapeur d'un bain chaud. Sa tête fut portée à son indigne rivale. Le comte Alfieri a fait d'Octavie le sujet d'une de ses tragédies. On a de cette princesse des médailles en potin d'Egypte, en mayon et en petit bronze.

ODETTE. *Voy.* CHAMPDIVERS.

OEILLETTS (mademoiselle-des), célèbre comédienne de l'hôtel de Bourgogne. Elle débuta, en 1658, dans les premiers rôles tragiques avec un grand succès. Louis XIV disait que, pour que le rôle d'*Hermione* fût parfaitement rempli, il fallait que mademoiselle

des OEillets jouât les deux premiers actes, et madame Champmeslé les deux derniers. Mademoiselle des OEillets mourut à Paris en octobre 1670.

OGIVE, reine de France, fille d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, célèbre par son courage, sa beauté et son génie, épousa Charles le Simple, dont elle eut, en 920, Louis surnommé d'*Outre-mer*. Lorsque son époux eut été fait prisonnier par le comte de Vermandois, qui le retint en captivité pendant sept ans, Ogive chercha une retraite à la cour d'Adelstan son frère, et y éleva avec sagesse son fils, qui revint ensuite en France pour y remonter sur le trône de ses aïeux. Le président Hénault a fait l'éloge de cette reine.

OGNA SANCHA, comtesse de Castille, vivait vers l'an 990. Étant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils Sanche Garcias, comte de Castille, qui pouvait s'y opposer. Garcias, averti, était à table lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par l'ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savait, et par civilité la pria de boire la première. Ogn voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but le vin qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille, de faire boire les femmes les premières : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits d'Espagne.

OLDFIELD (Anne), célèbre comédienne anglaise, née à Londres en 1683, et morte en 1730, fut enterrée dans l'abbaye de Westminster, entre le tombeau de Craggs et celui de Congrève. Elle méritait d'être placée au milieu des poètes les plus grands de sa nation. Son père, officier aux gardes, étant mort après avoir dissipé sa

fortune, Anne fut placée chez une couturière; mais elle montra beaucoup plus d'inclination pour les pièces de théâtre que pour le travail de l'aiguille. Son génie vif et facile saisissait l'esprit de tous les rôles. Dans le tragique, sa beauté, sa figure noble et son port majestueux étaient tempérés par une voix touchante et par une sensibilité tendre. Dans le comique, son enjouement plein de grâces et ses attraits piquans charmaient tous les spectateurs. Hors du théâtre, elle se faisait aimer par des manières honnêtes et généreuses.

OLGA, grande-duchesse de Russie, née d'une famille obscure, dans un village près de Pskow, où le jeune prince Igor venait souvent de Kiow, pour prendre le plaisir de la chasse. Ayant remarqué Olga, il fut frappé de sa modestie, de sa beauté et de son esprit naturel; il lui offrit sa main, et l'épousa en 903. Il est fait mention de cette princesse dans le traité que le grand-duc Igor III, son époux, conclut avec l'empire grec. La même année, Igor fut tué dans une expédition contre les Drzewlieni, habitans des forêts. Olga prit le gouvernement du grand-duché; sa sagesse et sa fermeté la firent admirer de son peuple. Comme la ville de Kiow renfermait un grand nombre de chrétiens, elle prit la résolution d'embrasser la religion chrétienne: elle partit pour Constantinople, afin d'y recevoir le baptême; l'empereur Constantin fut son parrain, et donna à cette occasion les fêtes les plus brillantes. Cette princesse mourut en 968; elle avait défendu que l'on célébrât des fêtes sur sa tombe à la manière des idolâtres. L'église grecque a placé la princesse Olga dans le calendrier de ses saints.

OLIMPIA (dona Maidalchini-Pamfili), née à Viterbe en 1594, d'une famille noble, mais peu fortunée. Olim-

pia devint célèbre par son esprit d'intrigue et par la faveur dont elle jouit sous le pontificat d'Innocent X. Cette femme avait de grandes qualités, et des vices plus grands encore, auxquels se joignait une ambition excessive. Elle épousa un des cadets de la maison de Pamfili, qui n'avait point de fortune ; alors elle s'occupa à satisfaire son ambition. Restée veuve après huit années de mariage, elle se lia avec J.-B. Pamfili, son beau-frère, déjà ecclésiastique, et s'empara tellement de son esprit, qu'en suivant les conseils d'Olimpia, il parvint à la dignité de cardinal, et fut enfin élu pape en 1644, sous le nom d'Innocent X. S'emparant aussitôt de toute l'autorité souveraine, elle éloigna du trône tous ceux qui auraient pu gêner ses vues, même ses propres enfans. Sans pudeur, elle mit presque ouvertement à l'enchère les bénéfices et les dignités ecclésiastiques, et amassa, par ce honteux trafic, des richesses immenses. Le pape Innocent X mourut le 7 janvier 1655. Dona Olimpia eut la hardiesse de se présenter devant Alexandre VI pour le complimenter sur son élection. Le nouveau pape lui dit de ne point paraître à la cour, et de se retirer à Orviète pour y attendre le résultat des informations qui seraient faites sur sa conduite. Tandis qu'elle attendait la décision des tribunaux, elle mourut d'une fièvre qui désolait Orviète, en 1656. Elle laissa des richesses immenses, et dans ses coffres plus de deux millions en or. La plus grande partie de sa fortune passa au prince Camille Pamfili, son fils unique. Grégorio Teti a publié en italien, sous le nom de l'abbé Gualdi, *la Vie de dona Olimpia Maldachini*. C'est une satire virulente des abus de la cour de Rome, et un tableau trop fidèle des excès dont dona Olimpia s'était rendue coupable. Cet ouvrage a été traduit en français par Renoult, Leyde,

1666, un vol. in-12. Cette édition est recherchée des curieux ; elle fait partie de la collection des *Elzevirs français*. Gourdan en a donné une nouvelle traduction.

OLIVIER (Jeanne Gérardine), charmante actrice du Théâtre-Français, née à Londres en janvier 1764, de Charles-Simon Olivier. Elle débuta, en 1780, par les rôles d'*Agnès* dans *l'École des Femmes* ; d'*Angélique* dans *l'Esprit de contradiction* ; de *Junie* dans *Britannicus* ; de *Julie* dans *la Pupille* ; de *Lucile* dans *la Métromanie* ; de *Colette* dans *le Mari retrouvé* ; de *Betty* dans *la jeune Indienne* ; et de *Victorine* dans *le Philosophe sans le savoir*. Elle fut reçue en 1782, et mourut, en 1787, à l'âge de vingt-trois ans.

« Je ne vois point de destruction prématurée, disait Voltaire, que je ne sois tenté d'accuser la nature. » La mort de mademoiselle Olivier, jeune actrice de la plus grande espérance, pouvait en faire dire autant. On lui appliqua ces jolis vers :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Au rapport de ceux qui l'ont connue, les charmes de sa figure virginale, la douceur de son organe touchant, sa jeunesse, ses grâces, et la décence de son maintien, décence si rare et si nécessaire au théâtre, firent sur les spectateurs une impression difficile à oublier.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Épirotes, femme de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, est célèbre par son esprit et par son ambition. Son époux, l'ayant soupçonné d'infidélité, la répudia pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques.

Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes, « qu'il ne lui restait plus qu'à prier les dieux d'accorder un légitime successeur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : « Misérable ! lui dit-il, me prends-tu pour un bâtard ? » et il lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après l'assassinat de Philippe, auquel on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Épire, où elle s'était réfugiée auprès du roi son frère, et vint cabaler en Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage ignominieux qu'on lui avait fait, elle rassembla les membres épars du meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenait sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimait pas à être gouverné. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Alexandre ayant pris le titre de fils de Jupiter dans une lettre qu'il lui écrivait, elle lui répondit : « Qu'ai-je fait, pour que vous vouliez me mettre mal avec Junon ? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'un et l'autre. L'historien Duris, dans ses Macédoniques, rapporte, entre autres anecdotes fort curieuses, celle d'un combat singulier qui eut lieu sur les bords du Cyrane, en Illyrie, entre Olympias et Eurydice. Ces deux rivaux furent, selon Duris, les premières qui donnèrent un spectacle de ce genre. Armées à la macédonienne, elles s'avancèrent l'une contre l'autre, au son des tympanons, comme des bacchantes.

Amyntian avait écrit sa vie. Olympias ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. Olympias s'était retirée dans Pydna, avec le jeune roi Alexandre, Roxane sa mère, et Thessalonie, sœur d'Alexandre le Grand. Cassandre vint l'y assiéger par terre et par mer. Olympias, après avoir souffert avec un courage invincible toutes les extrémités d'une famine cruelle, ayant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion. Cassandre, pour s'en défaire d'une manière moins odieuse, inspira aux parens des principaux officiers qu'Olympias avait fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens. Ils le firent, et après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoique absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. Elle demanda inutilement à plaider sa cause dans l'assemblée publique. Cassandre, craignant que le souvenir de Philippe et d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservaient du respect, ne leur fit changer tout-à-coup de sentiment, envoya sur-le-champ deux cents soldats pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'il fussent, ils ne purent soutenir les regards majestueux de la princesse, et ils se retirèrent sans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer pour ce meurtre les parens de ceux qu'elle avait fait mourir. Ils furent ravis de satisfaire leur vengeance particulière, en faisant leur cour à Cassandre. Ainsi périt, l'an 316 av. J.-C., la fameuse Olympias, fille, sœur, femme et mère de rois.

OLYMPIAS, reine d'Épire, était fille de Pyrrhus : elle fut mariée à Alexandre son frère, d'après la coutume de l'Orient. Son mari mourut l'an 242. Veuve avec

trois enfans, elle resta chargée de la tutelle de ses deux fils, et gouverna en leur nom; elle demanda à Démétrius, roi de Macédoine, des secours contre les Etoliens, qui voulaient reprendre la partie de l'Acarnanie, qu'ils avaient cédée à Alexandre, en indemnité des frais d'une guerre qu'il avait soutenue pour eux : et afin d'attacher ce prince aux intérêts de ses enfans, elle lui donna en mariage sa fille Phtia. La reine Olympias remet le trône à Pyrrhus, l'aîné de ses fils : ce prince meurt. Son frère, qui lui succède, marche, à la tête d'une armée, contre les Etoliens; une maladie l'enlève subitement. Olympias, au désespoir de cette double perte, ne survécut que cinq mois à ses deux fils, et mourut l'an 240 av. J.-C.

OPIE (mistriss), née à Norwich, en 1771, du docteur Aderson. Elle devint veuve de bonne heure du célèbre Opie, peintre de Londres. Le premier début de mistriss Opie dans la littérature, après la mort de son mari, fut un hommage rendu à sa mémoire; elle publia un ouvrage manuscrit qu'il lui avait laissé *sur les principes de la peinture*. La *Notice* qu'elle plaça à la tête de cet ouvrage lui mérita beaucoup d'éloges. Elle fit paraître ensuite plusieurs romans : 1^o *Adelina Mwbrey, ou la Mère et la Fille*, 3 vol. in-12, 1816; 2^o *Catherine Shir-lay, ou la Veille de Saint-Valentin*, 4 vol., 1816; 3^o *les Dangers de la coquetterie*, 2 vol.; 4^o *la Dissipatrice, ou Lady Helena, et lady Anna*, 2 vol.; 5^o *Emma et Saint-Aubin, ou Caractère et Scène de la vie privée*, 3 vol., 1815; 6^o *Etrennes à mon fils, ou Simples Contes, à l'usage de la Jeunesse*, 2 vol.; 7^o *Nouveaux Contes moraux*, traduits en français, 1818, 5 vol.; 8^o *le Père et la Fille*, 1 vol. in-12. Tous ces ouvrages eurent du succès par la pureté et la naïveté du style.

OPPORTUNE (sainte), abbesse de Montreuil, dans

le diocèse de Séez, était d'une famille illustre, et sœur de saint Godegrand, évêque de ce siège. Elle mourut le 22 avril 1770.

ORBIANA (Barbia), impératrice romaine, la troisième femme d'Alexandre Sévère. Ses médailles, assez rares dans les différens modules, sont recherchées.

ORESTILLE LIVIE. *Voy.* LIVIE ORESTILLE.

ORLÉANS (Marie Adélaïde de Bourbon Penthièvre, duchesse d'), naquit en mars 1753, et fut mariée, le 5 avril 1769, au duc de Chartres, devenu, par la mort de son père, duc d'Orléans. Cette princesse fut constamment un exemple de vertus, épouse fidèle et mère chérie. L'union des deux époux avait été sans nuage jusqu'en 1790, que la princesse fut obligée, pour cause de mésintelligence, de quitter son mari, et se retira au château d'Eu, auprès de son père le duc de Penthièvre, qu'elle accompagna ensuite à Vernon. Le duc n'usa de son immense fortune qu'au profit des pauvres et des malheureux, et recueillit les fruits de sa bienfaisance pendant la révolution. Tandis que toute la France était couverte de deuil, tandis qu'un grand nombre de ceux qui avaient marqué par un grand nom ou une grande fortune, était enseveli dans les prisons, ou portait sa tête sur l'échafaud, la ville de Vernon voulut donner dans cette triste circonstance au duc de Penthièvre, et à sa fille la duchesse d'Orléans, une marque éclatante de l'amour et de l'attachement qu'elle leur avait voués, et de la part qu'elle prenait à leur situation. En conséquence, les citoyens s'assemblèrent dans la principale église pour y délibérer sur ce qu'on pourrait faire, afin de garantir de toutes espèces d'insultes le prince et la princesse, et de leur faire un rempart de l'opinion générale. Il fut arrêté unanimement que l'on chercherait le plus bel ar-

bre de la forêt, qu'il serait planté à la porte du château, et décoré de tous les emblèmes de la liberté; que toute la ville en masse, les femmes, les enfans, toutes les jeunes filles en blanc, assisteraient à cette cérémonie, et qu'on lirait en gros caractères ces mots : *Hommage rendu à la vertu*. Rien de plus flatteur ne pouvait arriver à nos illustres affligés. Ce fut le jeudi 20 septembre 1792, c'est-à-dire quarante jours après la chute du trône, qu'eut lieu cette touchante cérémonie, qui fut véritablement une fête de sentiment..... Ce prince mourut le 4 mars 1793. Au mois d'avril suivant, la Convention nationale ordonna l'arrestation de tout ce qui restait en France de la famille des Bourbons : le duc d'Orléans fut arrêté à Paris avec son jeune fils le comte de Beaujolais; le séquestre fut mis sur tous ses biens; mais la vénération des habitans de Vernon pour la duchesse empêcha les agens du pouvoir révolutionnaire de s'y transporter pour l'arrêter. Ce ne fut que d'après la loi sur les suspects que la duchesse fut arrêtée, et amenée au Luxembourg, qui était alors converti en prison. On l'abreuva d'humiliations : de nouvelles douleurs vinrent ajouter à sa triste situation; la tête de son malheureux époux tomba sur l'échafaud; le roi, la reine et sa vertueuse sœur avaient éprouvé le même sort. Le comité de salut public ordonna de transférer la duchesse à la Conciergerie; mais le généreux et courageux Benoît, concierge du Luxembourg, refusa de la livrer aux agens du pouvoir, sous le prétexte que la princesse lui paraissait trop malade; et, à la fameuse journée du 9 thermidor (27 juillet 1795), la duchesse d'Orléans fut transférée dans la maison de santé de M. Belhomme, à Charenton. Là, cette sensible mère pense à ses enfans; son fils aîné était aux environs de Hambourg, après avoir

erré dans les montagnes de la Suisse et dans les déserts de la Laponie; ses deux autres fils, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, dans les prisons de Marseille; sa fille, mademoiselle d'Orléans, était auprès de la princesse de Conti, sa tante. Cette mère infortunée ne savait à qui s'adresser pour implorer en sa faveur. Le Directoire, qui craignait le retour du jeune duc d'Orléans, promet à sa mère la liberté de ses autres fils, si l'aîné veut s'embarquer pour l'Amérique. La mère lui écrit, en invoquant son amour pour sa mère, pour ses frères, pour sa patrie..... Il part pour Philadelphie; ses deux autres frères recouvrent leur liberté. Cet instant de bonheur, inespéré pour la mère, fut bientôt après troublé, et, malgré un décret, en vertu duquel la duchesse d'Orléans devait être remise en possession de ses biens, elle fut déportée en Espagne, après la journée du 18 fructidor, et ses biens furent confisqués et mis en vente. Un député de la Convention nationale avait obtenu un décret qui assurait à la duchesse une pension de 100,000 f. Ce député fut proscrit, et suivit la princesse dans ses malheurs; elle se rendit d'abord à Barcelonne, de là à Figuières. En 1808, les hostilités ayant éclaté en Catalogne, la maison qu'habitait la duchesse fut écrasée par une bombe; elle n'eut que le temps de s'enfuir au milieu de la nuit. Après avoir erré de Torruella de Montigny à Tarragone, elle vint faire sa résidence au Port-Mahon, ensuite elle se rendit à Palerme, où son fils aîné, le duc d'Orléans, allait épouser la princesse Emilie, fille du roi de Naples. La duchesse d'Orléans revint à Mahon, où elle était encore au moment de la restauration, en 1814. Alors elle rentra en France, et prit possession d'une partie de ses biens qui n'avaient pas été vendus. En janvier 1815, elle eut le malheur de se cas-

ser la jambe : lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, la duchesse était encore sur le lit de douleur; il lui fit dire de rester à Paris, si-elle le désirait; ainsi elle ne quitta point la France pendant les *cent jours*. Elle vécut depuis dans une profonde tranquillité jusqu'en 1821, où elle mourut dans une maison de campagne à Ivry, qui avait appartenu à la comédienne Contat. Le corps de la princesse a été transporté dans la chapelle de Dreux, qu'elle avait commencé à relever pour servir de sépulture à sa famille, et que son fils le duc d'Orléans a fait achever.

ORLÉANS (Marie-Amélie, duchesse d'), fille de Ferdinand IV et de Caroline d'Autriche, naquit à Caserte le 26 avril 1782; elle fut mariée au duc d'Orléans le 25 novembre 1809. Cette princesse peut servir de modèle à toutes les mères de famille, livrée tout entière aux douceurs de la vie domestique et à l'éducation de sa nombreuse famille, composée de six fils et trois demoiselles.

ORLÉANS (Eugénie-Adélaïde-Louise, mademoiselle d'), sœur du duc d'Orléans, née le 23 août 1777, jouit de l'estime générale par ses vertus et son amabilité.

ORMOY (Charlotte Chaumet, présidente d'), naquit à Etampes en 1732. On lui doit : *les Malheurs de la jeune Émilie*, Paris, 1777, in-12; *la Vertu chancelante*, 1778, in-12, dédié au roi de Prusse, Frédéric I^{er}; *le Lama amoureux*, conte; *Zelmis, ou la jeune Sauvage*, comédie en un acte, jouée à Versailles en 1780; *Opuscules*, 1784, in-8^o; *les Dangers de la passion du jeu*, 1793, in-8^o. Le mérite de madame d'Ormoiy la fit admettre à l'académie des Arcades de Rome, sous le nom de Laurilla. Elle mourut en 1791.

ORVAL (Anne-Éléonore de Béthune d'), élevée dans

l'abbaye de Royal-Lieu, près de Compiègne. A seize ans, elle embrassa la vie religieuse ; son mérite la fit nommer abbesse du Val-de-Gif à l'âge de vingt-neuf ans, en 1687. Dans ses momens de loisir, elle composa : *Réflexions sur les Évangiles ; Idée de la perfection chrétienne et religieuse, pour la retraite de dix jours ; Réglemens de l'abbaye de Gif, avec des Réflexions ; Vie de madame de Clermont Montglat, ci-devant abbesse de l'abbaye de Gif.* Éléonore d'Orval mourut en 1733, à l'âge de soixante-seize ans.

OSTON (Anne), jeune et belle veuve d'un chevalier anglais, vivait sous le règne d'Élizabeth. Pour se soustraire à la persécution que cette reine faisait aux catholiques, elle quitta l'Angleterre, et se retira à Rome, où le pape Sixte V la reçut favorablement, et la logea même chez sa sœur dona Camilla. On ne manqua pas de dire que ce pontife en avait fait sa maîtresse ; d'autres ont cru qu'elle l'était du cardinal de Montalte, neveu de Sixte-Quint.

OTACILIA (Maria Otacilia Sévéra), fille de Sévérus, mariée à l'empereur Philippe, était chrétienne, et rendit son époux favorable aux chrétiens. Sa religion ne la garantit pas des crimes que l'ambition conseille quelquefois : elle entra dans les vues de son mari, qui ne parvint au trône que par le meurtre de l'empereur Gordien. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs réglées. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens ; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite.

OUDEAU (Françoise), religieuse de Saint-Dominique à Poissy, où elle mourut le 4 octobre 1644, a donné une traduction des sermons de saint Bernard, sous ce

titre : *Sermons méditatifs du dévot P. saint Bernard, abbé de Clairvaux, sur le Cantique des Cantiques*, traduits du latin en français, par S. F. O., religieuse du royal monastère de Saint-Louis de Poissy ; Paris, 1621, in-8°.

OUGLOU (madame la comtesse d') a publié l'*Indien en Europe*, 1821, 3 vol. in-12 ; la *Paysanne espagnole, ou les Veillées du bon Stéphens*, 1819, 3 vol. in-12.

OWENSON (miss), ou lady Morgan, l'une des femmes les plus célèbres, les plus originales de l'Angleterre. Ses écrits ont été lus dans toute l'Europe. Son père était comédien du théâtre de Dublin. Elle épousa M. Morgan, médecin. Lady Morgan débuta dans le monde littéraire par des romans qui eurent le plus grand succès. Les principaux sont : *la Novice de Saint-Domingue*, 1804, 4 vol. in-12 ; *Sainte-Claire, ou l'Héritière de Dermond*, 1813, 4 vol. ; *Glowinna, ou la Jeune Irlandaise*, histoire nationale, traduite en français, 1813, 4 vol. ; *O'donnel, ou l'Irlande*, histoire nationale, traduite en français, 1815, 3 vol. ; *la Femme, ou Ida l'Athénienne*, 1817, 3 vol. ; *le Missionnaire*, histoire indienne, 1817, 3 vol. ; *Florence Mac-Carthy*, histoire irlandaise, 1819, 4 vol. Lady Morgan vint en France en 1816 ; elle publia son livre de *La France*, 1817, ouvrage bien écrit, qui fit beaucoup de bruit, mais contenant beaucoup d'erreurs, et, suivant les partis, loué par les uns, et blâmé par les autres. En 1780, elle publia un ouvrage sur l'*Italie*. Malgré la critique, lady Morgan n'en est pas moins une femme de beaucoup d'esprit.

P

PACHECO (dona Maria), dame espagnole, avait épousé don Juan de Padilla, fils aîné du commandeur

de Castille. Cette dame, d'une grande ambition et d'un génie extraordinaire, se mit à la tête de l'insurrection espagnole qui avait pris le nom de la sainte ligue, et dont son mari était général. La ligue manquant d'argent pour payer les troupes, dona Maria proposa de s'emparer des riches ornemens de la cathédrale de Tolède; mais, pour éviter que le peuple ne criât à l'impiété, elle se rendit à l'église, suivie de ses douze femmes, vêtues de noir, fondant en larmes, toutes à genoux devant l'autel, se prosternant en se frappant le sein; Dona demanda pardon aux saints de la liberté qu'elle prenait de dépouiller leurs autels, les attestant qu'elle ne le faisait que pour l'intérêt de la patrie. Cet artifice procura à la ligue une somme considérable. Padilla, après la perte de Villacor, qui fut celle de la ligue elle-même, s'étant jeté au milieu des ennemis, fut fait prisonnier, et condamné à périr sur l'échafaud; dona Maria ranima le courage des Tolédans, et les détermina à se défendre seuls contre toutes les forces de Charles-Quint. Cette héroïne se renferma dans la citadelle de Tolède, qu'elle défendit quatre mois. Quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions, elle parvint à s'échapper, à la faveur d'un déguisement, et gagna le Portugal, où elle termina ses jours dans sa famille.

PADILLA (Marie de), demoiselle espagnole, aussi belle qu'artificieuse, était au service de la femme d'Alphonse d'Albuquerque, l'an 1360, lorsque Pierre le Cruel en devint amoureux. Elle ne le fit pas soupirer long-temps; entraînée par son penchant, et conseillée par Jean de Hinistrosa, son oncle maternel, elle se livra aux désirs du roi, qui en eut bientôt une fille. Malgré la passion du prince pour Padilla, les intérêts politiques exigeaient qu'il épousât Blanche de Bour-

bon. Les noces royales furent suivies du plus grand dégoût. Ni les charmes de la jeune reine, ni les remontrances de la reine-mère, ne purent vaincre la froideur de Pierre. Trois jours après, il alla rejoindre sa maîtresse. Le triomphe de Padilla ne fut que passager. Jeanne de Castro toucha le cœur du monarque; et comme elle résista, soit par vertu, soit par ambition, il lui proposa de l'épouser. Deux évêques courtisans attestèrent que son mariage avec Blanche était nul. Jeanne de Castro fut proclamée reine de Castille; mais, au bout de deux jours seulement, Padilla reprit son premier empire. Cette favorite termina sa carrière peu de temps après. On fit ses funérailles dans tout le royaume comme pour une reine légitime, et l'on éleva ses enfans comme les héritiers présomptifs de la couronne. Pendant sa faveur, sa famille avait rempli les premiers grades. Ses frères obtinrent les places les plus importantes de la couronne. Divers historiens, entre autres l'auteur de l'Histoire des favorites, la peignent sous des couleurs très-odieuses. Mariana, écrivain plus croyable, assure qu'il ne manquait à Padilla que des mœurs pures pour mériter le trône.

PAMPILÉ, savante Égyptienne, qui vivait sous l'empire de Néron. Socratide, son époux, lui inspira le goût des belles-lettres, et cultiva ses bonnes dispositions. Elle composa une Histoire mêlée, divisée en trente-trois livres, et plusieurs autres Traités.

PANA, l'une des concubines de Chingou, empereur de la Chine, avait autant d'esprit que de beauté. L'empereur l'aimait beaucoup plus que ses autres compagnes; et, pour lui donner une marque particulière de sa tendresse, il voulut qu'elle vînt loger dans son palais; mais elle refusa cette faveur avec modestie. « Quoique

celles de mon sexe, lui dit-elle, soient élevées dans l'ignorance, j'ai appris, en jetant les yeux sur d'anciennes peintures, que les bons princes n'ont proche de leurs personnes que d'habiles et prudents ministres, et que les méchans au contraire ne sont environnés que de femmes qui les entretiennent dans leurs dérèglemens. Pourquoi veux-tu donner le chagrin à l'impératrice de me voir logée dans ton palais, et te rendre indigne du rang que tu tiens par ce témoignage de mépris pour elle? Je t'aime avec trop de passion pour ne pas ménager ton repos et ta gloire; et, bien loin de me reprocher une action si honteuse pour toi, je te conjure de n'aimer que la gloire, et de l'acquérir par la pratique de la vertu. Demeure seul avec l'impératrice; elle est ta première et ta légitime femme, et souffre que je ne sois toujours que ton esclave et la sienne.» Chingu, malgré sa faiblesse, admira de si généreux sentimens; et l'impératrice, charmée de la modestie de cette fille, lui en témoigna sa reconnaissance.

PANTHÉE, femme d'Abradate, roi de la Susiane, peut passer pour un modèle parfait de la tendresse conjugale. Ayant été faite prisonnière dans un combat que Cyrus livra contre les Babyloniens, elle fut traitée par le vainqueur avec tous les égards dus à son rang; et sur le récit que l'on fit à ce prince de sa beauté, il refusa même de la voir. Après avoir passé quelque temps dans le camp de Cyrus, Panthée écrivit à son époux de la venir trouver. Abradate se rendit aussitôt au camp des Perses avec deux mille chevaux. On le conduisit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté et quelle sagesse le généreux vainqueur l'avait traitée. « Eh! comment, s'écria Abradate, pourrai-je reconnaître un tel service?....

En vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il a fait au mien. » Il alla sur-le-champ trouver Cyrus; et, baisant la main de son bienfaiteur, l'assura qu'il trouverait désormais en lui l'ami le plus sûr et l'allié le plus fidèle. Il se présenta bientôt une occasion d'accomplir ses promesses.

Cyrus, se disposant à attaquer Crésus, roi de Lydie, confia à Abradate le commandement des chariots persans armés de faux. Abradate se préparait au combat, et était sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'était que de lin piqué, selon la mode de son pays, lorsque Panthée vint lui présenter un casque d'or, des brassards et des brasselets d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en bas, et un grand panache de couleur pourpre. Elle avait fait préparer toute cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisait, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre quelques larmes; mais, quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance et des bienfaits de Cyrus. « Souviens-toi, cher époux, lui dit-elle, que j'ai été sa prisonnière, et, comme telle, destinée pour lui; et que cependant il m'a gardée comme il aurait gardé la femme de son propre frère. C'est à toi à reconnaître aujourd'hui une telle grâce.... O Jupiter! s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fais que je paraisse en cette occasion digne mari de Panthée, et digne ami d'un si généreux bienfaiteur! » Il dit, et monte sur son char. Panthée le suit des yeux aussi loin qu'il lui est possible, et se retire le cœur plein d'inquiétude. Abradate fut tué dans le combat, après avoir fait des prodiges de valeur. Panthée

fut inconsolable de la mort de son ch^{er} époux. Elle fit porter son corps sur le bord du Pactole, et, appuyant sa tête sur ses genoux, elle resta fixée sur ce triste objet. Cyrus accourut vers elle, et mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires; mais à peine se fut-il retiré que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, et tomba morte sur son mari. On éleva dans le lieu même un tombeau pour les deux époux.

PANZACHIA (Marie-Hélène), née en 1668, à Bologne, d'une famille noble, a fait admirer son talent pour la peinture. Son genre était le paysage, où elle excella. Elle a aussi traité quelques sujets d'histoire.

PAO-TSE, ou PAO-SUA, concubine, puis femme de Yeu-Vang, empereur de la Chine, 781 ans av. J.-C. L'amour que Yeu-Vang eut pour cette femme l'aveugla à un tel point, qu'il répudia l'impératrice, et déshérita son légitime héritier, fils de cette princesse. Le jeune prince se retira avec sa mère à la cour de son oncle, qui avait une principauté dans la province de Ghensi. L'empereur, tout occupé de sa passion pour Pao-Tse, qui était naturellement mélancolique, eut recours, pour la divertir, à toutes sortes de moyens, qui, s'ils n'étaient pas tous également injustes, étaient au moins ridicules et indignes de lui. Il y en eut un en particulier qui lui coûta la couronne et la vie.

Il faisait alors la guerre aux Tartares occidentaux, et il avait donné ordre aux soldats qu'aussitôt qu'ils apercevraient des feux allumés, ils prissent incontinent les armes et se rendissent auprès de sa personne. Ce signal, qui ne devait se donner que dans le cas de nécessité, lui parut propre à divertir sa maîtresse; il le

faisait souvent donner sans autre raison que de la faire rire de l'empressement des soldats à se rendre auprès de l'empereur, et ensuite de la honte et de la surprise où ils étaient de s'être donnés tant de mouvemens inutiles. Pendant qu'il l'amusaient par ce bizarre et dangereux divertissement, il envoya ordre à son frère de lui ramener son fils qui s'était réfugié auprès de lui. Ce prince refusa d'obéir jusqu'à ce que le jeune prince fût déclaré légitime héritier de l'empire ; et Yeu-Vang déclara la guerre à son frère. Comme celui-ci n'était pas en état de résister aux forces de l'empereur, il se joignit aux Tartares, et vint pendant la nuit attaquer le camp impérial. On alluma promptement des feux ; mais les soldats, qui avaient été trompés si souvent par ce signal, en firent peu de cas, et le regardèrent comme un jeu dont on voulait, à l'ordinaire, divertir Pao-Tse. Le camp fut forcé, et l'empereur tué, après avoir régné onze ans. Le sort de sa maîtresse ne dut pas être des plus heureux, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans l'histoire.

PARISATIS, femme de Darius-Ochus, roi de Perse, et mère d'Artaxerxès-Mnémon, son successeur, et de Cyrus surnommé le Jeune. Un caractère vindicatif et une cruauté raffinée la rendirent célèbre. Elle avait une tendresse particulière pour Cyrus, le plus jeune de ses fils. Ce prince, qui s'était révolté contre son frère Artaxerxès, ayant été tué dans un combat vers l'an 401 av. J.-C., Parisatis ne cessa de le pleurer que lorsqu'elle l'eut vengé de tous ceux qui avaient eu part à sa mort.

Voici le stratagème qu'elle employa pour punir Mésabate, eunuque du roi, qui, par l'ordre de son maître, avait coupé la tête et la main de Cyrus. Cet eunuque ne dépendait point d'elle, et ne donnait d'ailleurs aucune prise sur lui : il lui fallut donc user d'adresse pour pou-

voir contenter sa vengeance. Elle avait coutume de jouer aux dés mille dariques ; le roi joua : elle perdit , et paya les mille dariques comptant. Mais, feignant d'être affligée de cette perte, elle le pressa de lui donner sa revanche, et le pria de vouloir bien jouer un eunuque. Le roi, qui ne se doutait de rien, y consentit : ils convinrent que chacun d'eux excepterait de son côté cinq de ses eunuques les plus fidèles ; que celui qui gagnerait aurait le choix de tous les autres, et que le perdant serait tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La reine apporte à ce jeu toute son application, et y emploie tout ce qu'elle a de science et d'adresse : favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, et choisit Mésabate ; car il n'était pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre les mains, avant que le roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditait, elle le livra aux exécuteurs, et leur commanda de l'écorcher tout vif ; de le coucher ensuite tout de travers sur trois croix dressées à deux pieds de distance l'une de l'autre, et d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès ; ce qui fut exécuté. Quand le roi le sut, il entra dans une furieuse colère contre elle ; mais elle n'en fit que rire, et lui dit en plaisantant : « Vraiment je vous trouve merveilleux de vous fâcher pour un méchant eunuque décrépit ; et moi qui ai perdu mille dariques, que j'ai fort bien payées, je ne dis mot, je suis contente. »

Cette princesse conservait depuis long-temps dans son cœur une haine violente contre la reine Statira, femme d'Artaxerxès, et avait juré sa perte. Elle invita sa belle-fille dans un festin, et la fit empoisonner. Le roi se contenta d'exiler sa mère à Babylone, où elle demanda elle-même à se retirer.

PARISOT (A.-M.-L.-C.), femme Carondelet, âgée de quatre-vingt-douze ans, fut condamnée à mort le 16 prairial an II (4 juin 1794), par le tribunal révolutionnaire de Cambrai, comme ne s'étant pas retirée de ladite ville, place forte, comme elle le devait, étant ex-noble. Elle était tellement sourde, qu'elle ne put répondre à aucune question. On peut dire qu'elle ignora son sort; sa surdité ne lui permit pas d'entendre sa sentence, et la faiblesse de sa vue l'empêcha de voir l'échafaud.

PARRE (Catherine), sixième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Peu de temps après avoir fait mourir Catherine Howard, soupçonnée d'adultère, ce prince, ne pouvant vivre sans femme, jeta les yeux sur Catherine Parre, veuve du baron de Latimer, et sœur de Guillaume Parre, comte d'Essex; et, quoique ce fût une grande fortune pour la veuve d'un simple baron, d'épouser un roi, cependant, après avoir fait réflexion à la fin tragique de plusieurs femmes de Henri, craignant de tomber dans de semblables malheurs, elle dit au roi *qu'elle aimait mieux être sa concubine que sa femme*. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne l'épousât, et qu'il ne la fit couronner au mois de juillet suivant 1543. Ce fut un bonheur pour elle que Henri mourut en 1546; car on assure qu'il avait dessein de lui faire son procès comme à une hérétique. Elle se remaria avec Thomas de Seymour en 1547, et mourut la même année.

PARTHENAY (Anne de), de l'illustre maison de ce nom, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennès, fut un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, et fille de Louis XII. Anne savait parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Écriture sainte et la théologie; et prenait

un plaisir singulier à s'entretenir presque tous les jours avec les savans. Elle embrassa les opinions de Calvin, et travailla beaucoup à les répandre.

PARTHENAY (Catherine de), née en 1554, nièce de la précédente, fille et héritière de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise et chef des protestans; elle épousa en 1568 le baron de Pont-Kuellevé, tué le jour du massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572; et, en secondes noces, en 1575, René, vicomte de Rohan, prince de Léon, II^e du nom, qui mourut dix ans après. Uniquement occupée pendant son veuvage à élever ses enfans, elle leur inspira des sentimens dignes de leur naissance. Le fameux Henri, duc de Rohan, son fils aîné, et ses deux filles, Catherine et Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Catherine, décédée en 1607, femme de Jean II, duc des Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui fit cette belle réponse à Henri IV : « J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et trop de sentimens pour être votre maîtresse. » Anne, morte sans alliance en 1646, soutint courageusement toutes les incommodités du siège de La Rochelle en 1628, aussi bien que sa mère, qui, malgré sa vieillesse, supporta avec fermeté la nécessité où elle se vit réduite de vivre pendant trois mois de chair de cheval, et de quatre onces de pain par jour. Elle et sa fille refusèrent d'être comprises dans la capitulation, et demeurèrent prisonnières de guerre au château de Niort. Catherine de Parthenay, morte au Parc, en Poitou, le 26 novembre 1631, à soixante-dix-sept ans, avait fait une tragédie d'*Holopherne*, jouée à La Rochelle pendant le siège de cette ville, et d'autres pièces tragiques et comiques qui n'ont pas été imprimées.

PARTHENAY. Voy. ROHAN.

PASCAL (Françoise-Gilberte), née à Clermont en Auvergne, en 1620, mariée, à vingt-cinq ans, à M. Perrier. Elle était la sœur aînée du célèbre Blaise Pascal, auteur des *Lettres provinciales*, *Pensées sur la religion*, etc., mort en 1662. Françoise Pascal possédait plusieurs langues savantes, et s'occupa de philosophie et de théologie : elle a donné la Vie de son frère, qui se trouve à la tête des *Pensées sur la religion*. Marguerite Perrier, sa fille, a donné un *Mémoire* au sujet de *M. Singlin*; Utrecht, 1740, in-12. Madame Perrier est morte le 25 avril 1687.

PASCAL (Jacqueline), sœur de la précédente, née en 1625, à Clermont en Auvergne, annonça de bonne heure qu'elle aurait du mérite, comme son illustre frère et sa sœur : dès l'âge de douze ans, elle fit des vers qui lui méritèrent des éloges; à quinze ans, elle remporta un prix de poésie à l'Académie de l'Immaculée Conception de Caen. En 1652, elle entra à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, et y fit profession l'année suivante, sous le nom de sœur Sainte-Euphémie. Dans sa retraite, elle composa : *Cantiques spirituels*; *Règlement pour l'éducation des enfans de Port-Royal*, imprimé en 1665, avec les constitutions de Port-Poyal. Elle mourut en 1661.

PASCHAL (Françoise), née à Lyon, vers 1530, se fit une réputation par ses talens divers. Elle a beaucoup écrit, et parmi ses ouvrages on distingue, 1° *Agatonphile martyr*, tragi-comédie, Lyon, 1655, in-8°; 2° *Endymion*, tragi-comédie, Lyon, 1657, in-8°; 3° *Sésostris*, tragi-comédie, Lyon, 1661, in-12; 4° *le Vieillard amoureux, ou l'heureuse Feinte*, pièce comique en un acte et en vers de quatre pieds (ou de huit syllabes), Lyon, 1664, in-12 : le sujet en est tiré d'une aventure arrivée

à Lyon ; 5^o *l'Amoureux extravagant*, pièce comique en un acte, en vers, Lyon, 1657, in-8°. On lui doit encore des *Noëls* français et bourguignons, publiés à Dijon en 1723, in-12.

PAS-FEUQUIÈRES (Charlotte Arbaleste de Mornay et de) épousa le marquis de Pas-Feuquières, et en secondes noces, l'an 1575, Philippe de Mornay. Elle est connue dans la république des lettres par l'ouvrage suivant : *Vie de Philippe de Mornay, S. du Plessis Marly*, dressée sur un journal de Charlotte Arbaleste, sa femme, et continuée par David de Liques ; publiée avec une préface de Valentin Conrart, par Jean Dailly ; Leyde, Elzevir, 1647. Cette dame mourut en 1606, à l'âge de cinquante-sept ans.

PATIN (Magdeleine Hommets, dame), épouse du savant Charles Patin, née en 1640, morte en 1682. Elle fit sa résidence à Padoue, où elle fut reçue membre de l'académie des *Ricovrati*, sous le nom de Modeste. L'étude faisait sa plus douce occupation. Elle est auteur d'un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*.

PATIN (Charlotte-Catherine, et Gabrielle-Charlotte), de Paris, filles de la précédente, résidèrent à Padoue. Leur mérite les fit recevoir à l'académie des *Ricovrati* de cette ville ; l'une sous le nom de Rare, et l'autre sous le nom de Diserte. Charlotte-Catherine a publié : *Tabellæ selectæ ac explicatæ à Carolâ-Catharinâ Patina, Parisinâ, Academicâ* ; Padoue, 1691, in-fol., avec des figures gravées pour la plupart par Joseph Juster. Ces tableaux, au nombre de quarante et un, se voient à Padoue, et ils sont de la composition des peintres les plus célèbres. Il y a une quarante-deuxième estampe représentant la famille des Patin. Catherine a écrit des poésies et plusieurs discours, entre autres, une harangue

latine sur la levée du siège de Vienne; sa sœur a donné une *Dissertation sur le phénix d'une médaille d'Antoine Caracalla*; Venise, 1683, in-4^o; le *Panegyrique de Louis XIV*, prononcé en 1685 dans l'académie de Padoue. Ces trois femmes savantes faisaient habituellement leur résidence à Padoue; on les avait surnommées la *Modeste*, la *Rare* et la *Diserte*.

PAULA (Julia Cornelia), première femme de l'empereur Héliogabale, était fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Héliogabale en était éperdûment amoureux lorsqu'il l'épousa; mais bientôt après il s'en dégoûta et la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'Auguste, rentra dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avait des vertus et de la beauté. On croit qu'elle avait eu un premier époux et des enfans.

PAULE (sainte), dame romaine, née en 347, descendait, par sa mère, des Scipions et des Gracques. Devenue veuve, elle alla se renfermer dans le monastère de Bethléem. Elle y mena une vie pénitente sous la conduite de saint Jérôme, et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture sainte. Saint Jérôme l'exhorta en vain à modérer ses mortifications. Son abstinence était telle, que les hommes les plus robustes ne pouvaient y atteindre. Saint Jérôme lui-même craignait qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette femme ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença de se trouver mieux, les médecins la pressèrent de boire un peu de vin. Ils le jugeaient nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devînt hydropique. Saint Jérôme pria saint Epiphane, qui était alors à

Bethléem, d'obliger Paule à suivre les conseils des médecins. Lorsque ce prélat sortit d'auprès d'elle, après l'avoir long-temps exhortée, saint Jérôme lui demanda ce qu'il avait fait. Il répondit : « J'ai si bien réussi, qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin. » Elle termina sa carrière le 26 janvier 405. Sainte Pauline, sa seconde fille, fut mariée à saint Pammaque. Sainte Eustochie, sa troisième fille, ne voulut pas se marier pour ne pas quitter sa mère. C'est à elle que saint Jérôme écrit cette lettre qu'on appelle l'épître de sainte Paule. Ce même Père écrivit une lettre à sainte Paule pour la consoler de la perte qu'elle avait faite de Blésille, l'aînée de ses filles.

PAULINE, dame romaine, également partagée des avantages de la naissance et de la figure, épousa Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le premier siècle. Un jeune homme nommé Mundus conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses désirs, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, qui fit dire à Pauline que le dieu Anubis voulait la voir en particulier. Mundus, sous le masque du dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque temps après, Pauline ayant appris du jeune homme cet artifice, le découvrit à son mari, qui en porta ses plaintes à Tibère. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis, et renverser le temple de cette déesse, après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. Mundus en fut quitte pour quelques années d'exil.

PAULINE (Pompeïa), femme de Sénèque le Philosophe, voulut mourir avec son époux, lorsque Néron l'eut condamné à perdre la vie. Elle s'était déjà fait ouvrir les veines; mais Néron, qui n'avait aucune haine particulière contre elle, les lui fit refermer. Elle vécut

encore quelques années, portant sur son visage les glorieuses marques de l'amour conjugal. L'histoire a conservé aussi la mémoire de Pauline, femme de Maximin I^{er}, impératrice d'une beauté parfaite et d'une douceur admirable : elle calma souvent les fureurs de son époux.

PAULINE. *Voy.* BONAPARTE n^o III.

PAULINE. *Voy.* LOLLIA.

PAYSSAC (Marie-Gabrielle, veuve du marquis de), domiciliée à Paris, offrit l'hospitalité à Rabault-Saint-Etienne, député à la Convention nationale, mis hors la loi, après la journée du 31 mai 1793. En vain il lui fit sentir l'étendue des dangers où il la jetterait en acceptant : elle insista avec toute l'énergie d'une belle âme, et parvint à triompher de ses refus. Malheureusement il fut découvert chez elle ; et bientôt après elle le suivit au supplice avec le courage qu'elle avait montré lorsqu'elle en affronta le danger. Rabault-Saint-Étienne fut décapité le 5 décembre 1793 ; madame de Payssac, le 6 janvier 1794. — Une autre dame, à Paris, proposa aussi à Condorcet de le cacher chez elle. Il refusa en s'écriant : *Vous seriez hors la loi!* — *Eh!* reprit-elle, *suis-je hors l'humanité.* Il est beaucoup de femmes à qui l'humanité seule inspira le noble mépris de la vie ; d'autres s'exposèrent par attachement à des liens sacrés.

PÉRICTYONE, femme philosophe attachée à la doctrine de Pythagore, composa un *Traité de la Sagesse*, dont Aristote faisait grand cas, et dont il comptait emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens. Il n'est point parvenu jusqu'à nous (*Anach.* 3, 156). Stobée, ch. 1, cite deux fragmens de cet ouvrage de Périclyone, écrit en dialecte dorique ; mais Bentley, dans sa savante réponse à C. Bayle (pag. 214, s. de la

trad. lat.), révoque également en doute et l'authenticité de l'auteur et celle de l'ouvrage. Périclyone était le nom de la mère de Platon. N'a-t-on pas mis aussi Myrto, la femme de Socrate, à la tête d'une école de philosophie?

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre d'Antioche, dans le iv^e siècle, durant la persécution de Maximien Daïa. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper par cette mort violente à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens voulaient lui ravir.

PÉLAGIE (sainte), illustre pénitente du ve siècle, avait été la principale comédienne de la ville d'Antioche. Ayant quitté le théâtre, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers près de Jérusalem, où, selon Jacques, diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très-austère; mais Théophane (*Chron. ad an. 25, Theod. jun.*) et Nicéphore Calixte (*Hist. lib. 14, cap. 30*) la représentent comme une religieuse. Basile, dans son Ménologue, la peint habillée en religieuse, et assure formellement qu'elle se fit religieuse.

PELLETIER-SAINT-FARGEAU. Voy. LE PELLE-TIER-SAINT-FARGEAU.

PEMBROKE (Marie-Herbert), femme de Henri comte de Pembroke, et sœur du célèbre sir Philippe Sidney, qui lui dédia son *Arcadie*; morte à Londres en 1621, donna une traduction des psaumes en vers anglais. On les trouve dans les *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12. Elle a traduit aussi une tragédie française intitulée *Antoine*.

PÉNÉLOPE, fille d'Icare, Lacédémonien noble et puissant, frère de Tyndare, roi de Sparte, fut femme

d'Ulysse, et se rendit si célèbre par sa chasteté, qu'on la propose encore en exemple aujourd'hui, et qu'elle est passée en proverbe. On dit qu'Ulysse l'obtint par les bons offices de Tyndare, en récompense d'un bon conseil qu'il avait donné; d'autres disent qu'il la gagna à la course, Icare ayant déclaré à ceux qui lui demandaient sa fille qu'il la donnerait à celui qui courrait le mieux. Ulysse ne put jamais se résoudre à demeurer à Lacédémone, comme son beau-père le souhaitait; il reprit le chemin d'Itaque, et fut suivi par son épouse. Ces nouveaux mariés s'aimèrent tendrement, de sorte qu'Ulysse fit tout ce qu'il put pour ne pas aller au siège de Troie; mais toutes ses ruses furent inutiles; il fallut se séparer de sa chère femme et du fils qu'elle lui avait donné. Il fut vingt ans sans la revoir. Pendant cette longue absence, elle se vit recherchée par un grand nombre de jeunes gens riches et puissans qui la pressaient de se déclarer pour l'un d'eux. Pour se délivrer de leurs importunités, elle leur déclara qu'elle ne se remarierait point qu'elle n'eût achevé une toile pour envelopper son beau-père Laërte quand il viendrait à mourir. Elle les entretint ainsi trois ans, jusqu'au retour de son mari; sans que sa toile s'achevât jamais, parce qu'elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour. Ce qui a donné lieu de dire : *C'est la toile de Pénélope*, quand on parle d'ouvrages qui ne finissent point. On loue avec beaucoup de raison la prévoyance qu'elle eut de ne vouloir pas traiter Ulysse comme son mari, avant que de s'être bien éclaircie qu'il était Ulysse. Sa vertu, quoique chantée par le plus grand de tous les poètes, n'a pas laissé d'être exposée à la médisance. Quelques-uns ont dit que si ses galans échouèrent, ce fut à cause qu'ils aimaient mieux faire bonne chère aux dépens

d'Ulysse que de coucher avec sa femme. D'autres disent qu'effectivement elle oublia Ulysse pour quelques-uns d'entre eux, et que Pan fut le fruit de leurs amours. L'opinion la plus répandue est que, ne pouvant vaincre la fidélité de Pénélope, ses prétendans s'adressèrent à ses suivantes et les débauchèrent. Les habitans de Mantinée assuraient que Pénélope mourut dans leur ville. Des écrivains ont dit qu'Homère ne l'a tant louée, que parce qu'il était un de ses descendans ; d'autres, qu'elle survécut à Ulysse et qu'elle se remarqua.

PENNINGTON (miss), Anglaise, morte en 1759, à l'âge de vingt-cinq ans, n'est connue que par une *Ode au Matin*, et un petit poème intitulé *le Liard*. L'ode ne renferme rien que l'on ne présume facilement. Le poème est une imitation du précieux *Schelling* de J. Philips. On sait que Philips a emprunté dans cette bagatelle ingénieuse le style pompeux de Milton, pour décrire les infortunes, souvent grotesques, d'un pauvre hère, qui n'a pas même un schelling à sa disposition. Miss Pennington applique le même style aux chagrins d'un petit écolier, captif dans les murs odieux d'un collège. Il y a de l'agrément et de la vérité dans les détails ; mais le titre n'a aucun rapport au sujet. C'est de l'absence du schelling que naissent tous les malheurs du héros de Philips ; celui de miss Pennington aurait beau posséder le liard qui lui manque, cela ne changerait rien à son sort. Un autre défaut dans lequel l'a entraînée la force de l'imitation, c'est d'avoir mis dans la bouche d'un enfant des allusions, des images, et des exagérations au-dessus de sa portée.

PEREZ (dona Juana Coëlle, femme d'Antoine), et dona Gregoria et dona Luisa ses filles, se distinguèrent toutes trois par leur esprit. On sait qu'Antoine, en

Antonio Perez, était ministre et secrétaire d'état de Philippe II, roi d'Espagne, et qu'il fut disgrâcié subitement après avoir joui de la plus grande faveur. Sa femme, dit Amelot de la Houssaye, fut un des ornemens de son sexe et de son siècle. Leur fille aînée, nommée dona Grégoria, avait tant d'esprit, que son père, charmé de ses lettres, lui écrivit un jour en ces termes : « Ma fille, ne croyez pas parler à Cicéron ni à quelqu'un de ces anciens orateurs grecs : accommodez-vous à ma portée, et popularisez votre style (*humillad stylo*), attendu que ma plume vole bas, et que je ne sais point d'autre langage que celui du vulgaire; et personne ne doit trouver étrange qu'un père d'esprit grossier ait engendré une fille qui ait l'esprit si délié, tandis que l'on voit des papes engendrés par des bergers. » Dona Grégoria mourut en 1602, au mois d'août.

Dona Luisa égalait bien sa sœur en courage, si elle ne l'égalait pas en esprit. En voici une preuve tirée des premières lettres espagnoles de cet infortuné secrétaire. Un jour, dona Luisa, détenue prisonnière à Madrid avec sa mère et ses frères, ayant été attaquée d'un violent mal de dents, fut portée par une servante, qui avait la liberté d'aller et de venir, chez un médecin voisin pour savoir ce qu'il fallait faire à ce mal. Le concierge et les guichetiers ne firent aucune difficulté de laisser passer la demoiselle, qui n'avait pas encore six ans. Le président de Castille, Rodrigo Variquez, de longue main ennemi et persécuteur du père, en fut averti par ses espions. Il fit enfermer cette pauvre innocente dans une chambre particulière, comme une insigne criminelle d'état, sans vouloir permettre que personne y entrât pour lui tenir compagnie, même pour lui faire son lit et la coucher; et cette rigueur dura plusieurs jours, sans que la

prisonnière fit un seul cri, ni dit un seul mot qui montrât de l'impatience; au contraire, lorsque ses petits frères venaient frapper à la porte de sa chambre, et lui demandaient : « Ma sœur, que faites-vous là? Ne vous ennuyez-vous point dans cette prison séparée, où l'on vous tient comme si vous étiez la plus méchante créature du monde? » Elle leur répondait en folâtrant : « Allez, vous n'êtes tous que des enfans, et moi je suis un homme, on me garde comme l'on ferait Drak. »

PÉRIBÉE, fille d'Alcathoüs, roi de l'île Egine, fut promise pour épouse à Télamon, fameux par sa valeur. Le père de cette princesse, s'étant aperçu qu'elle n'avait rien refusé à Télamon avant son mariage, menaçait violemment cet amant téméraire, qui, prenant la fuite, laissa sa maîtresse exposée au courroux d'un père irrité. Alcathoüs donna ordre à un de ses gardes de délivrer ses yeux d'une vue si odieuse, et d'aller à l'instant jeter sa fille à la mer. Cet officier, touché de pitié, ne put se résoudre à noyer la princesse, et aima mieux la vendre. Thésée l'ayant achetée, la mena à Salamine : elle y trouva son cher Télamon, obtint la liberté, fut unie à son amant au pied des autels, et devint mère d'un enfant qui fut depuis si terrible sous le nom d'Ajax.

PERNETTE DU GUILLET. Voy. GUILLET.

PÉRONNE (Claudine), Lyonnaise, qui vivait dans le *xvi^e* siècle; elle fut recommandable par sa beauté, et dédia quelques pièces de poésie à Henri II.

PEROTTI LEVI (Justine) cultiva avec succès la poésie italienne vers l'an 1530. Contemporaine de François Pétrarque, elle entretenit avec ce poète une correspondance littéraire. Ce fut elle qui lui adressa ce sonnet si connu, commençant par ce vers :

Io Vorrei pur drizzar queste mei piume.

et auquel Pétrarque répondit par un autre sonnet fait sur les mêmes rimes et commençant ainsi :

La gola, il sonno, e l'oziose piume, etc.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (saintes), martyres, que l'on dit avoir souffert la mort à Carthage pour la foi de J.-C., en 203 ou en 205 : dom Ruinart a donné les actes de leur martyre. On assure qu'ils sont authentiques, et qu'ils ont été cités par Tertullien et par saint Augustin. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par sainte Perpétue; saint Sature et un témoin oculaire ont ajouté le reste (*Voy. Vindictæ actorum SS. Perpetuæ et Felicitatis* du cardinal Orsi in-4°...). — Il y a une autre sainte FÉLICITÉ (*voy. ce mot*) qui a souffert aussi le martyre avec ses sept fils sous Marc-Aurèle.

PERRIAKONKONNA, fille de Tahmas I^{er}, roi de Perse, mort en 1575. Cette princesse était d'un courage mâle; l'on pourrait ajouter, et d'un naturel sanguinaire. A peine Schah-Tahmas eut-il rendu le dernier soupir, que le prince Haïdar, le plus jeune de ses fils, s'empara du palais, et se mit la couronne sur la tête. Perriakonkonna, qui s'était déjà déclarée pour les intérêts des aînés, craignant que Haïdar n'en vint à des violences qui l'empêcheraient de conserver la couronne à Ismael, ne voulut point s'opposer ouvertement aux prétentions de ce jeune ambitieux; mais elle prit ses mesures, et le fit assassiner. Ismael étant monté sur le trône, le déshonora par ses cruautés, et par le massacre de presque tous ses parens. Perriakonkonna, ne se trouvant pas en sûreté pour sa vie, ne fit point difficulté d'attenter sur celle d'Ismael. Cette princesse, et quatre seigneurs déguisés en femmes, entrèrent un soir dans son appartement,

comme en mascarade, et l'étranglèrent avec un cordon de soie.

On eut beaucoup de peine à faire accepter la couronne à Mohammed, l'aîné des fils de Tahmas, qui, parce qu'il était aveugle, l'avait déjà refusée plusieurs fois. Mais considérant qu'il exposerait sa personne et le royaume s'il souffrait qu'elle tombât en des mains étrangères, il se rendit aux vœux de la nation. Ce ne fut pourtant qu'à condition qu'on lui apporterait la tête de Ferriakonkonna, qui avait déjà trempé ses mains dans le sang de deux de ses frères, et qui était en possession de disposer du royaume; ce qui fut exécuté l'an 1578.

PERRIER. *Voy. PASCAL-FRANÇOISE-GILBERTE.*

PERRIER (Marie-Victorine Patras, veuve), morte à Paris en 1820, à l'âge de quarante-neuf ans, a cultivé la littérature avec avantage. On a d'elle : *Récréations d'une bonne mère avec sa fille, ou Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes dembisselles*, 1804, Paris, 1 vol. in-12; *Adresse de Marie-Victorine aux Français*, brochure de 30 pages, publiée à Lyon en 1815; *le Petit Magasin des Dames*; plusieurs comédies en un acte, dont une a été jouée en 1820 au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et un grand nombre de poésies fugitives et de chansons.

PERRIER (M.-M.), veuve Fontenay, noble, âgée de 57 ans, fut condamnée à mort le 17 prairial an II (6 juin 1794), comme conspiratrice, ayant dit des rois coalisés : « Voilà donc les nôtres qui s'avancent; dans quinze jours il n'y aura plus de république. »

PERRIN (la femme et son mari), marchands de parapluies à Versailles, se signalèrent parmi les assassins des prisonniers d'Orléans, le 9 septembre 1792; ce furent eux qui portèrent les premiers coups. Ils reconnurent

le duc de Brissac, l'un de ces prisonniers, lorsqu'il passa devant son hôtel, rue de l'Orangerie, et qu'il fit des signes à son concierge, pour lui témoigner combien il se trouvait exposé; ils se jetèrent sur la charrette où était ce vieil ami de Louis XVI, et le massacre commença. Les Perrin furent condamnés à mort en 1797, par le tribunal criminel de Versailles : le mari seul fut exécuté; la femme se déclara enceinte, et son supplice fut ajourné; l'amnistie survenue quelque temps après, et qui fut si favorable à cette espèce de criminels, la sauva du supplice. Elle a continué ensuite à vendre des parapluies sous une échope, dans la cour même du Département.

PESQUAIRE (la marquise de). *Voy.* COLONNA (Victoria.)

PETIGNI DE SAINT-ROMAIN (Marie-Louise-Rose Lévesque, dame), née à Paris en 1768, de Charles Lévesque, membre de l'Institut de France. On lui doit : *Idylles ou Contes champêtres*, Paris, 1786, 1 vol., petit in-12; Paris, 1802, 2 vol in-12; traduit en allemand par Reinhart. Madame Petigni a dédié ses Idylles aux auteurs de ses jours. « Ce recueil, a dit Palissot, respire la vertu et les grâces; et jamais enfant n'a présenté aux Muses des prémices plus heureuses. » Florian vantait beaucoup les Idylles de mademoiselle Lévesque, et Gessner la nomma sa petite fille.

PETIT-JEAN (Madelaine), habitante de Paris, et mère de dix-sept enfans, s'enrôla, comme canonnier, dans un des bataillons de Paris, et servit contre les royalistes de la Vendée, qui la firent prisonnière et la relâchèrent ensuite. La Convention nationale lui accorda, le 13 juin 1794, une gratification de 500 livres.

PETITVAL (mademoiselle), a publié : *Histoire de*

la famille Montelle, 1819, 3 vol. in-12, ouvrage bien écrit; *Maurice*, 1821, 1 vol.; *les Enfants de Maurice*, 1 vol.

PÉTRONILLE (sainte), vierge et martyre, a passé pour la fille de saint Pierre; mais aucune autorité n'appuie ce récit. Elle est l'objet du plus beau tableau qu'on ait vu du Guerchin, le plus hardi des coloristes, et l'un des peintres les plus habiles dans l'art d'ordonner ses compositions. La sainte, revêtue de ses habits de fête, et la tête couronnée de fleurs, va être descendue dans le tombeau : deux hommes la font couler dans la fosse, d'où les mains d'un troisième s'avancent pour la recevoir. Le Musée royal possède ce tableau.

PÉTRONILLE, infante d'Aragon, succéda, dans le gouvernement de ce royaume; à son père Ramire II, Courageuse et amie de la justice, elle rendit ses sujets heureux. Mariée à Raimond Bérenger, comte de Barcelone, elle ne lui permit de prendre que le titre de prince d'Aragon, et continua de gouverner par elle-même. Elle mourut au mois d'octobre 1137.

PHARANDSEM, reine d'Arménie, fille d'Antiochus, prince de Sionnié, vivait au IV^e siècle. Le bruit de sa grande beauté s'étant répandu dans toute l'Arménie, Gnel, fils de Tiridate, neveu du roi, obtint sa main. Dirith, cousin de Gnel, devint éperdûment amoureux de Pharandsem, et résolut de faire périr le mari pour s'emparer de la femme. Il le fit accuser auprès du roi de vouloir se faire un parti pour s'emparer du trône. Arsace décida de faire périr Gnel. Il invita ce prince à venir avec son épouse à un banquet royal : en arrivant, Gnel fut chargé de fers; Pharandsem s'échappa. Arsace fit égorger son neveu et offrit en maître la couronne à sa veuve. Pharandsem, brûlant de venger la

mort de son époux, demanda la tête de Dirith, ce qui fut promptement exécuté. Arsace épousa aussitôt Pharandsem ; mais il la répudia pour épouser Olympia, fille de l'ancien préfet du prétoire Ablablius. Pharandsem, malgré l'aversion qu'elle avait pour Arsace, mue par la jalousie et l'ambition, conçut une violente haine contre sa rivale : elle employa tant de moyens, qu'elle parvint à regagner les bonnes grâces d'Arsace, et recouvra tout son pouvoir en lui donnant un fils nommé Bab ou Para, qui fut son successeur. Cependant Olympia vivait, et sa vue empoisonnait le triomphe de sa rivale. Pharandsem gagna un prêtre nommé Mordchiounig, qui l'empoisonna en lui donnant la communion ; elle fit aussi mourir Vartan Mamigonien, l'un des auteurs de la mort de son premier mari. Valinak, prince de Sionnie, fut aussi sacrifié, et ses états furent donnés à Antiochus, père de Pharandsem. Cette femme conserva son pouvoir sur l'esprit d'Arsace jusqu'à la fin de son règne. Ce prince fut emmené prisonnier en Perse, et son royaume envahi par Sapor. La princesse se réfugia, avec son fils, dans la forteresse d'Artogarassa, où elle soutint un long siège contre toutes les forces des Persans et des Arméniens révoltés. Elle parvint à faire sortir son fils qu'elle envoya dans l'empire romain ; mais un nouveau siège, qu'elle eut à soutenir dans sa forteresse, la fit succomber : elle fut livrée à Sapor, qui la fit mourir en 369.

PHILLIS-WHEATLEY, négresse, volée en Afrique à l'âge de sept à huit ans, fut transportée en Amérique, et vendue en 1761 à John Wheatley, riche négociant de Boston : des mœurs douces, une sensibilité exquise et des talents précoces, la firent chérir dans cette famille à tel point qu'on la dispensa non-seulement des travaux

pénibles réservés aux esclaves, mais encore des soins du ménage. Passionnée pour la lecture, et surtout pour la Bible, elle apprit rapidement le latin. En 1772, à dix-neuf ans, Phillis Wheatley publia un petit volume de poésies qui renfermait trente-neuf pièces. Elles eurent plusieurs éditions en Angleterre et aux États-Unis; et, pour ôter tout prétexte à la malveillance de dire qu'elle n'en était que le prête-nom, l'authenticité en fut constatée à la tête de ses œuvres par une déclaration de son maître, du gouverneur, du lieutenant-gouverneur et de quinze autres personnes respectables de Boston. Son maître l'affranchit en 1775. Deux ans après elle épousa un nègre, qui était aussi un phénomène par la supériorité de son entendement sur celui des individus de sa couleur; aussi ne fut-on pas étonné de voir son mari, marchand épicier, devenir avocat sous le nom du docteur Peter, et plaider devant les tribunaux les causes des noirs. La réputation dont il jouissait le conduisit à la fortune. La sensible Phillis, qui avait été élevée, suivant l'expression triviale, en enfant gâté, n'entendait rien à gouverner un ménage, et son mari voulait qu'elle s'occupât: il commença par des reproches, auxquels succédèrent de mauvais traitemens dont la continuité affligea tellement son épouse, qu'elle périt de chagrin en 1787. Peter, dont elle avait eu un enfant, mort très-jeune, ne lui survécut que trois ans. Les sujets qu'elle a traités sont presque tous religieux ou moraux; presque tous respirent une mélancolie sentimentale. Il y en a douze sur la mort de personnes qui lui étaient chères. On distinguera ses *hymnes sur les œuvres de la Providence, sur la vertu, l'humanité, l'ode à Neptune*, les vers à un jeune peintre de sa couleur en voyant ses tableaux. Elle n'oublie pas d'exhaler sa douleur sur les infortunes de

ses compatriotes. On peut lire quelques pièces charmantes de cette muse négresse, traduites par M. Grégoire, et insérées dans sa Littérature des nègres.

PHILOTIS, esclave romaine, conseilla au sénat de l'envoyer, avec d'autres esclaves, dans le camp des Fidénates, revêtues d'habits de citoyennes; sitôt qu'elle y fut arrivée, elle engagea les Fidénates à boire, et donna lieu, par son exemple, à tous les autres esclaves d'enivrer les soldats et les officiers de l'armée. Lorsqu'elle les vit plongés dans le sommeil, elle donna le signal à l'armée romaine, qui vint fondre sur celle des Fidénates, et qui la défit entièrement. Le sénat, par reconnaissance pour Philotis, accorda la liberté à toutes ses compagnes, leur permit de porter l'habit des citoyennes, et institua une fête en mémoire de cet événement.

PHRYNÉ, musicienne et célèbre courtisane de la Grèce vers l'an 328 av. J.-C., née à Therpies, était prête à être condamnée à la mort, lorsque Hypéride, son avocat, la fit venir à l'audience, déchira sa tunique et la fit paraître nue devant ses juges. Elle leur parut si belle qu'ils l'acquittèrent. On ne pouvait la voir sans se sentir embrasé d'amour; c'est pourquoi il lui fut défendu de paraître aux bains publics et aux fêtes d'Eleusis. Elle fut la maîtresse du célèbre Praxitèle. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon* était son chef-d'œuvre, elle le lui demanda, l'obtint et en fit présent à sa ville natale. Praxitèle employa son ciseau à immortaliser l'objet de son amour. La statue faite de sa main fut placée à Delphes entre celles d'Archidamus, roi de Sparte, et de Philippe, roi de Macédoine. De toutes les courtisanes de son temps, Phryné fut la plus piquante et la plus recherchée. Le trafic de ses charmes fut si lucratif, qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, pourvu qu'on y

mit cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes, et la courtisane Phryné l'a rétablie. » M. de Murr a entrepris de prouver dans une brochure intitulée : *Die Medicische Venus and Phryné*, Dresde, 1804, in-8° de 48 pages, que la statue connue sous le nom de la Vénus de Médicis n'est autre chose que celle de Phryné représentée dans sa jeunesse par Praxitèle. Il s'appuie principalement sur un passage de Pline, xxxiv, xix, x. — Il y eut une autre Phryné, surnommée *la Cribleuse*, parce qu'elle dépouillait ses amans. — Quintilien parle d'une troisième Phryné, qui, accusée d'impiété, obtint son pardon en découvrant son sein à ses juges ; mais il est vraisemblable qu'il aura confondu cette dernière avec celle qui fait le sujet de cet article.

PICARDET. Voy. GUYTON-MORVEAU.

PICART (Françoise), de Lyon, l'une des femmes les plus héroïques qui aient bravé la révolution française. Elle était âgée de vingt-huit ans : l'on conduisait son mari aux Brotteaux pour y être mitraillé avec cinquante autres. Cette femme courageuse veut mourir avec lui : elle prend des habits de garde nationale, s'élance au milieu des condamnés en criant : *Vive le roi!* et périt glorieusement avec celui qu'elle aime, en 1794.

PICHLER (madame Caroline) occupe une place distinguée parmi les littérateurs allemands. La première édition de son *Agathoclès* a disparu en moins de six mois ; deux autres éditions ont été épuisées au bout de trois ans ; la traduction qu'en a donnée madame de Montolieu n'a pas eu moins de succès : elle a eu trois éditions ; 1812, 1813, et 1817. *Coralie*, traduit par madame Voïard, 1810, 4 vol. in-12, a perdu, sous la plume du traducteur, quelques traits de personnalité nationale, qui pouvaient nuire à l'intérêt du livre. On doit encore à

madame Pichler des *Nouvelles* très-intéressantes, 1821, 4 vol., parmi lesquelles on remarque *les Amours de Charlemagne*, *le Comte de Barcelone*, *le Château de Wiernitz*, etc.

PIENNE (madame la duchesse de) a donné en 2 vol. in-12, 1804, une bonne traduction des *Deux Amis*, roman anglais; il ne faut pas confondre cet ouvrage avec *les Deux Amis*, ou *la Maison mystérieuse*, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine, par madame de Montholon.

PIENNES (Jeanne de Halluyn, demoiselle de), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, inspira une passion violente à François de Montmorency, fils aîné du connétable; et cette passion le porta à faire à sa maîtresse une promesse de mariage par écrit, à l'insu de ses parens, parce qu'il craignait avec raison qu'ils ne s'opposassent à ses vœux. Peut-être y auraient-ils consenti sans une raison d'intérêt qui les arrêtait. Le roi Henri II voulait que François épousât Diane, sa fille naturelle, veuve d'Horace Farnèse, duc de Castro; et cette alliance flattait trop l'ambition du connétable, pour qu'il souffrit que l'engagement de son fils aîné subsistât. Tout fut mis en œuvre pour le faire rompre; Anne employa tout son crédit auprès du roi pour faire déclarer nulle la promesse que la demoiselle de Piennes pouvait alléguer. Henri II seconda les désirs de son favori, et il envoya François de Montmorency lui-même à Rome pour y solliciter en personne la dispense dont il avait besoin. François trouva auprès du pape plus de difficultés qu'il n'avait cru. Paul IV, qui avait dessein de faire épouser Diane à un de ses neveux, le remit de consistoire en consistoire, espérant engager par ces lenteurs le jeune Montmorency à renouer avec la demoi-

selle de Piennes, ou plutôt à ne pas rompre tout-à-fait avec elle l'alliance qui avait été signée. Enfin, n'ayant plus de prétexte, pour dernier subterfuge il indiqua une congrégation composée de cardinaux et autres prélats; et de théologiens canonistes, et promit à François de Montmorency que son affaire y serait décidée. Elle le fut en effet, et la dispense accordée. Cependant le pape, qui ne s'était pas attendu à cette décision, ne voulut pas y acquiescer. En vain on lui présenta l'acte par lequel la demoiselle de Piennes renonçait à ses prétentions, et le double d'une dispense qu'il avait accordée en pareil cas; l'inflexible Paul s'opiniâtrant dans son refus, le roi Henri fut obligé d'avoir recours à un autre expédient : il publia un édit qui déclarait nuls les mariages clandestins. Il fit mettre la demoiselle de Piennes au convent des Filles-Dieu de Paris; et elle y donna son désistement absolu. Enfin, en vertu de cet édit, on fit célébrer, en dépit du pape, le mariage de François de Montmorency avec la fille de Henri II; et les noces se firent à Villers-Cotterets, au mois de mai 1557. Quelques années après, les scrupules troublèrent l'esprit de Montmorency. Il fit demander une dispense au pape Pie IV, successeur de Paul IV; et le bref fut accordé sans contestation et sans bornes. C'est ainsi que s'exprime le père Bertier, qui rend compte de cette affaire dans son 54^e livre de son *Histoire de l'Eglise gallicane*.

PIETRO DELLA VALLE (Maani-Gioérida, femme du célèbre voyageur), savait au moins douze sortes de langues, ce qui, joint à une haute réputation de science et de vertu, lui mérita les honneurs les plus distingués: après sa mort on lui dressa à Rome un riche catafalque. Il était environné de douze figures symboliques, qui représentaient ses vertus. Les académiciens de Rome

firent tant de vers à sa louange qu'on en a recueilli un volume entier.

PILKINGTON (Lætitia), née à Dublin en 1712, fille du dernier Van-Lewen, d'extraction hollandaise, se fit distinguer de bonne heure par son goût pour les lettres et particulièrement pour la poésie, qui lui attira beaucoup d'admirateurs. Pilkington, connu dans le monde littéraire par quelques morceaux de poésie, obtint sa main, et, d'admirateur passionné de ses ouvrages avant son mariage, devint son rival envieux et jaloux aussitôt qu'elle fut sa femme. Ces brouilleries l'engagèrent à passer en Angleterre, où il s'attacha en qualité de chapelain à M. Barber, lord-maire de Londres. L'éloignement des deux époux servit à les rapprocher ; mais une jalousie fondée, d'après les mémoires de mistriss Pilkington, sur d'autres motifs que ceux de la rivalité de talent, les sépara tout-à-fait. Elle vint s'établir à Londres, avec fort peu de ressources, et termina sa carrière à Dublin dans la trente-sixième année de son âge. On ne peut lui contester quelque talent en littérature : elle fit jouer à Dublin une comédie qui eut quelque succès ; mais elle ne dut sa réputation qu'aux *Mémoires* qu'elle a donnés de sa vie : ils sont écrits avec esprit : on y trouve des caractères tracés avec finesse, qui annoncent beaucoup d'intelligence du cœur humain, et des morceaux qui décèlent le vrai talent de la poésie.

PILKINGTON (mistriss), naquit à Cambridge en 1766, d'un chirurgien habile. Elle épousa en 1786 un chirurgien de la marine anglaise. Les appointemens de son mari étant trop modiques pour leurs besoins, elle entreprit l'éducation de plusieurs demoiselles ; ensuite elle s'adonna tout entière à la littérature et obtint du succès. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Histoire de*

Mortimer Luscelles, 1797, 1 vol. in-12; 2^o *Histoire tirée de l'Écriture sainte*, 1798, 1 vol.; 3^o *Miroir pour le sexe*, 1 vol.; 4^o *Beautés historiques pour les jeunes dames*, 1 vol.; 5^o *Contes de Marmontel, choisis et abrégés*, 1799, 1 vol.; 6^o *Biographie pour les jeunes garçons*, 1 vol.; 7^o *Biographie pour les jeunes filles*, 1 vol.; 8^o *Nouveaux Contes du château*, 1800, 1 vol.; 9^o *Contes de la chaumière*, 1800, 1 vol.; 10^o *Contes pour les Jeunes dames*; 11^o *Aventures merveilleuses, ou les Vicissitudes d'une chatte*, 1802, 1 vol.; 12^o *Abrégé de l'histoire de la nature animée, par Goldsmith*, 1803, 1 vol.; 13^o *la Vertu*, 1804; 14^o *Dictionnaire biographique des femmes célèbres*, 1804, 1 vol.; 15^o *Crimes et caractères*, 1805, 3 vol.; 16^o *Hélène*, 1807, 3 vol.; 17^o *Explication sacrée, ou Remarques du dimanche soir*, 1809, 1 vol.; 18^o *Sainclair, ou l'Orphelin mystérieux*, 4 vol.; 19^o *Incidens caractéristiques, tirés de la vie réelle*, 1 vol.; 20^o *les Malheurs de César, ou Aventures d'un chien trouvé*, 1813, 1 vol.; 21^o *Poèmes originaux*, 1 vol.; 22^o *Lettres d'une mère à sa fille*, etc., etc.

PINON (madame), institutrice de jeunes demoiselles, a publié : *Abrégé de géographie et d'histoire*; nouv. édit., augmentée d'un *Abrégé de l'histoire de France*, Paris, 1802, 1 vol. in-12.

PIPELET (princesse de). *Voy. SALM.*

PIRKER (Marie-Anne), célèbre cantatrice allemande du dix-huitième siècle, était attachée à la chapelle du duc de Wurtemberg. Après avoir parcouru les grandes capitales, telles que Londres, Vienne, Turin, Rome et Naples, où elle obtint de brillans succès, cette aimable cantatrice gagna l'estime et l'amitié de plusieurs princesses, entre autres, de la duchesse de Wurtemberg. Le

duc s'étant séparé, en 1755, de son épouse, et, pour punir madame Pirker de son intimité avec elle, l'ayant fait enfermer au château fort d'Asperg, le chagrin qu'elle conçut de sa situation lui fit perdre la raison. Elle ne recouvra sa liberté qu'au bout de dix ans, peu de temps avant sa mort, arrivée en 1783, à l'âge de soixante-deux ans. Pendant sa captivité elle sut se distraire en faisant des bouquets de fleurs avec de la paille teinte. Elle en envoya aux impératrices Marie-Thérèse et Catherine II, et en reçut des présents.

PISAN (Christine de), dame Castel, née à Venise en 1363, de Pisan, arthrologue de Bologne, n'était âgée que de cinq ans lorsqu'elle vint en France. Sa beauté, son esprit, et la faveur dont jouissait son père, la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Le mérite d'un jeune gentilhomme de Picardie, nommé Etienne Castel, obtint les suffrages du père et le cœur de la fille, qui lui donna sa main à l'âge de quinze ans. Une maladie contagieuse ayant emporté ce tendre époux en 1389, à trente-quatre ans, Christine, âgée seulement de vingt-cinq ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, et composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Ils lui acquirent l'estime de plusieurs princes, qui eurent soin de ses enfants, et qui lui donnèrent des gratifications. Charles VI lui en accorda une considérable. Marot, dans un rondeau adressé à une dame d'un bel esprit, s'exprime ainsi au sujet de Christine de Pisan :

D'avoir les prix en science et doctrine
 Bien mérita de Pisan la Christine
 Durant ses jours.

On a d'elle, 1^o *les Cent histoires de Troye*, en rimes ,

petit in-fol. sans date; 2^o *le Trésor de cité des dames*, Paris, 1497, in-folio; 3^o *le Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris, 1549, in-12; 4^o Une partie de ses *Poésies* fut imprimée à Paris en 1549, in-12; les autres se trouvent en manuscrit à la Bibliothèque royale et dans d'autres bibliothèques. Elles respirent la tendresse et la naïveté. Un manuscrit de ses *ballades* fut acheté de Christine elle-même, en 1404, par Jean, duc de Berri, deux cents écus d'or. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur est la *Vie de Charles V*; elle fut composée à la prière de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette vie se trouve dans le 3^e volume des *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Paris*, par l'abbé Le Beuf, qui a écrit la Vie de cette femme illustre.

PISAY (Philiberte de Fleury, femme de), épousa en premières nœces Jean de la Baulme; à la mort duquel elle publia : *Soupirs de la viduité*, poème de cinq cents vers. Philiberte y témoigne ses regrets de la perte de son mari. Cet ouvrage annonce sa sensibilité et son talent pour la poésie. (*Voyez DU VERDIER.*) Elle a fait une réponse au discours de Gerland, intitulée *Le Purgatoire*. Madame Pisay est morte vers la fin du seizième siècle.

PISSELEU (Anne de) dite d'abord mademoiselle de Heilly, depuis duchesse d'Etampes, née vers l'an 1508, d'une ancienne famille de Picardie, éteinte en 1628, fut fille d'honneur de Louise de Savoie, mère de François I^{er}. Ce prince la vit à son retour d'Espagne, et conçut pour elle une passion violente, dont il a laissé quelques monumens; témoins ces vers :

Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il est besoin m'éloigner et distraire

De notre amour et en prendre congé ?
 Las ! je le veux ; et si ne le puis faire.
 Que dis-je ? veux ; c'est du tout le contraire :
 Faire le puis, et ne puis le vouloir ;
 Car vous avez là réduit mon vouloir,
 Que plus tâchez ma liberté me rendre,
 Plus empêchez que ne la puisse avoir,
 En commandant ce que voulez défendre.

Anne avait alors tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Son esprit était agréable, fin, étendu et solide. Sensible aux beautés des bons ouvrages, elle mérita l'éloge de *la plus savante des belles* et de *la plus belle des savantes*, et les titres de *protectrice et Mécène des beaux esprits*. François I^{er} la maria, en 1536, à Jean de Brosses, qui consentit à cette union déshonorante pour rentrer dans les biens de sa maison, que la défection de son père, ami du connétable de Bourbon, lui avait fait perdre. Il recouvra non-seulement son patrimoine, mais il obtint encore le collier de l'ordre, le gouvernement de Bretagne et le comté d'Etampes, que François érigea en duché, pour donner à sa maîtresse un rang plus distingué à la cour. La duchesse d'Etampes parvint au plus haut point de la faveur, et cette faveur dura autant que la vie de son amant. Elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral Chabot, qui était du nombre des premiers, dégradé par arrêt du parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542 ; et le chancelier Poyet, dont elle croyait avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. Cette favorite, abusant de la passion du roi, révéla à Charles-Quint des secrets importans qui firent battre nos armées. Elle voulait par là s'assurer l'appui de ce prince que la mort du roi lui rendrait quelque jour nécessaire. Elle pensait à se procurer une retraite hors du royaume, pour le temps auquel elle ne serait plus rien en France. Cette perfidie

aurait été sévèrement punie sous Henri II, si ce monarque n'avait craint d'outrager la mémoire de son père, en livrant à la justice une femme qui l'avait gouverné pendant vingt-deux ans. D'ailleurs on aurait pu accuser ce prince d'agir à l'instigation de Diane de Poitiers, sa maîtresse, qui était aussi jalouse de la duchesse d'Etampes que la duchesse d'Etampes l'était d'elle. Cette jalousie entretint pendant quelque temps la dissension dans la famille royale. Toutes les créatures du dauphin étaient mal reçues à la cour de François Ier, et la duchesse d'Etampes ne cessait de donner des mortifications à Diane. « L'année de ma naissance, disait-elle, est celle où madame la Sénéchale (c'était le nom que portait Diane de Poitiers) se maria.... » Diane était en effet plus âgée de sept ans que la duchesse d'Etampes, et elle n'en gouverna pas moins un prince plus jeune qu'elle de vingt ans. Henri II, ne voulant pas montrer un ressentiment trop vif contre la maîtresse de son père, lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576, dans l'oubli, le mépris et les remords. Elle embrassa la religion protestante dans sa retraite, et employa le revenu des grands biens qu'elle avait acquis dans sa faveur, à opérer des conversions. Jean de Broses, son époux, étant mort sans enfans, ses biens passèrent à Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, qui n'eut qu'une fille (Marie de Luxembourg), laquelle apporta les duchés d'Etampes et de Penthièvre à Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur. La fille de celui-ci (Françoise de Lorraine) épousa César, duc de Vendôme, qui, à ce dernier duché, joignit ceux de Mercœur, de Penthièvre et d'Etampes. Quant aux biens de la famille de Pisseleu, l'héritier de cette dernière maison les porta dans celle de Gouffier.

PITA (Marie), héroïne espagnole. Les Anglais assiégeaient la Corogne en 1589. Marie, voyant les ennemis déjà sur la brèche, et la garnison près de capituler, reprocha sur la place publique aux Espagnols leur lâcheté, arracha l'épée et la rondache des mains d'un soldat, et courut tout embrasée de courage, à la brèche, criant que quiconque avait de l'honneur fit comme elle. Tous la suivirent, et chargèrent les Anglais avec tant d'intrépidité, qu'après leur avoir tué quinze cents hommes, ils les forcèrent de lever le siège. Philippe II récompensa la valeur de Pita, en lui donnant, pour le reste de ses jours, le rang et la paie d'enseigne en activité; et Philippe III a perpétué dans sa famille le rang et la paie d'enseigne réformé.

PLACIDIE (Galla Placidia), fille de Théodose le Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople en 388, demeurait ordinairement avec le dernier de ces princes. Alaric, s'étant emparé de Rome en 409, mit Placidie dans les fers. Ataulphe, son beau-frère, sensible aux charmes de son esprit et de sa figure, conçut une violente passion pour elle. Il l'épousa en 414, et lui fit présent des plus riches dépouilles de Rome. Le pouvoir que Placidie acquit sur l'esprit de son époux, fut tel, qu'elle parvint à lui faire quitter l'Italie, que ce barbare voulait saccager. Après la mort d'Ataulphe, tué à Barcelone en 415, par un de ses domestiques, elle retourna auprès d'Honorius, qui la remaria à Constance, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant été encore enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils qu'elle avait eu de lui. Cette princesse mourut à Ravenne en 450, après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe et par les vertus de son état.

PLANCINE, femme de Pison, qui fut accusé d'avoir

empoisonné Germanicus, n'était pas moins coupable de ce crime que son mari ; mais, soit que l'empereur Tibère l'aimât, parce qu'elle était ennemie d'Agrippine, dont il ne pouvait souffrir la vertu ; soit que l'impératrice Livie intercédât pour elle, il obtint sa grâce de ses juges. Tant que son mari eut quelque espérance d'être absous, elle lui promit d'être la compagne de sa vie et de sa mort ; mais lorsqu'elle eut obtenu grâce pour elle, tout son soin fut de séparer sa cause d'avec celle de Pison. C'était une femme d'un esprit superbe, d'un caractère violent, dont Livie se servait pour persécuter Agrippine qu'elle haïssait. Tous les affronts qu'elle fit à cette princesse ne demeurèrent pourtant pas impunis ; car, après la mort d'Agrippine, une foule d'accusateurs se déclarèrent contre Plancine, qui, suivant l'exemple de son mari, fut contrainte de se donner la mort, vers l'an 33 de J.-C.

PLAUTILLE (Fulvie), fille de Plautien, préfet du prétoire, sous l'empire de Sévère, fut mariée à Antonin Caracalla, par ordre de l'empereur son père. Ce mariage se célébra dans le mois de juin 203, et Plautille reçut une dot qui aurait suffi pour marier cinquante reines. Cependant Caracalla n'accepta cette épouse qu'à regret et qu'avec peine. Elle avait de la beauté, une taille fine et des traits réguliers ; mais le caractère impérieux et insolent qu'elle tenait de son père, aliéna le cœur de son époux. Caracalla la menaçait du plus triste sort dès qu'il aurait l'autorité en main. Plautien, instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautille envoyée en exil dans l'île de Lipari, avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent langui dura nt sept ans dans la misère, Caracalla leur fit

ôter la vie en 211. Plautille avait eu deux enfans : un fils, mort en bas âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut la barbare cruauté de faire poignarder avec sa mère.

PLECTRUDE, femme de Pepin l'Héristel, c'est-à-dire le Forestier, duc et prince des Français, était française de nation, et fille d'Hugobert. Elle est connue par son ambition. Pepin, son époux, avait régné souverainement sous le titre de maire du palais; et par conséquent elle avait joui de tous les honneurs dus aux reines. Ce ne fut pas sans peine qu'elle s'en vit dépouillée après la mort de Pépin. Charles Martel, fils de ce prince et d'Alpaïde, une de ses concubines, ayant hérité de son pouvoir, elle fit agir tous les ressorts de sa politique pour perdre un rival redoutable, et se flatta de pouvoir élever sur ses ruines Thibaut, fils de Grimoald, qu'elle avait eu de Pepin. Peu s'en fallut qu'elle ne réussît. Elle était maîtresse des trésors de Pepin : elle vint à bout de faire arrêter Charles Martel, et de le faire enfermer. Aussitôt elle fit déclarer maire du palais son petit-fils Thibaut, alors âgé de six à sept ans; mais elle trouva de fortes oppositions à ses desseins ambitieux dans les Neustriens, qui s'étaient rangés auprès de Dagobert II, roi titulaire des trois royaumes de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie. Elle mit en campagne une armée formidable, qui fut défaite près de Compiègne. Rainfroi, l'un des seigneurs neustriens qui s'étaient le plus signalés dans la bataille, fut créé maire du palais, et poursuivit les Austrasiens vaincus.

Cependant Charles Martel s'échappa de sa prison; et la mort de Dagobert laissa le trône à Chilpéric-Daniel, fils de Chilpéric II, qu'on tira du monastère de Chelles, où il avait été élevé. Rainfroi continua de régner sous

son nom ; mais les affaires prirent bientôt une nouvelle face. Les Neustriens étaient entrés en Austrasie, et poursuivaient avec chaleur les avantages que leur avait procurés leur dernière victoire, lorsque Plectrude, réduite aux dernières extrémités, envoya proposer à Chilpéric de partager ses trésors avec lui, s'il consentait à s'éloigner. Un prince tel que Chilpéric n'était pas difficile à gagner ; mais on ne comprend pas comment Rainfroi, son ministre, lui permit de faire cet accommodement. Quoi qu'il en soit, Plectrude fit part de ses trésors aux royalistes, qui se retirèrent chargés de butin.

Charles Martel, à la tête d'un corps de troupes, observait ces divers mouvemens : il saisit l'occasion favorable qui se présentait ; et fondit avec impétuosité sur l'armée royale. Après l'avoir harcelée quelque temps, il la mit en déroute à la journée de Vurciac, le 21 de mars 717, et dès lors tout plia sous ses lois. Une nouvelle victoire le rendit maître des trois royaumes. Plectrude se jeta dans la dévotion, son unique ressource, et finit ses jours à Cologne, dans un monastère de religieuses qu'elle avait fondé.

PLESSIS-LARIDON, femme Camille Desmoulins.
(Voyez DUPLESSIS.)

PLISSON (Marie-Prudence), sage-femme à Paris, naquit à Chartres le 27 novembre 1727, de Thomas Plisson, procureur au bailliage de cette ville, et de Prudence d'Auvergne. Dès sa jeunesse, Marie annonça beaucoup de dispositions pour la littérature, et fit des études sérieuses sans le secours de maîtres. A dix-huit ans elle publia ses premiers vers, insérés dans les ouvrages périodiques de son temps. Ses *Odes sur la vie champêtre* parurent en 1750 ; ses *Stances sur la naissance du duc de Bourgogne et du duc d'Aquitaine*, en 1753.

A l'occasion des pluies survenues en 1758, elle publia un *Projet pour soulager les pauvres de la campagne*, Chartres, 1758. Ses *Réflexions critiques sur les suites qu'a produites la question sur la légitimité des naissances tardives*, données en 1765, firent citer mademoiselle Plisson comme autorité sur cette matière. On a encore d'elle : *la Promenade de province*, nouvelle, avec les *Voyages d'Oromasis dans l'île de la Bienveillance et dans la planète de Mercure*, Paris, 1783, in-12 ; *Maximes de morale d'un philosophe chrétien*, Paris, 1783, etc. Mademoiselle Plisson mourut à soixante et un ans, le 17 décembre 1788.

PLOTINE (Plotina Pompeia), femme de l'empereur Trajan, avait épousé ce prince long-temps avant qu'il parvint à l'empire. Elle fit avec lui son entrée dans Rome, aux acclamations du peuple ; et en montant les degrés du palais impérial, elle dit « qu'elle y entrait telle qu'elle souhaitait d'en sortir. » Sa sagesse et sa modestie lui gagnèrent également le cœur des grands et celui du peuple. Elle refusa le titre d'Auguste pendant tout le temps que Trajan ne voulut point accepter celui de Père de la patrie. Son humanité contribua beaucoup à la diminution des impôts dont les provinces étaient surchargées. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Sélinunte, l'an 117. Elle porta ses cendres à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé en tout. Ce prince lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentimens qui ne passèrent point, dit-on, les bornes de la sagesse. Sa conduite fut toujours à l'abri des soupçons. Adrien, plein d'une tendre reconnaissance pour Plotine, lui conserva l'autorité qu'elle avait eue sous Trajan. Elle mourut l'an 129, et fut mise

au rang des dieux. La beauté, l'amabilité de cette princesse lui attiraient tous les cœurs, et l'air de décence et de gravité empreint dans ses traits commandait la vénération. Son esprit était élevé, et elle ne l'employait que pour faire le bien. Ne craignant point de déplaire lorsque c'était l'avantage du peuple, elle avertissait Trajan des malversations des gouverneurs de provinces. Ses conseils contribuèrent à la suppression de plusieurs abus.

PLUMPTRE (Anne), fille du docteur Robert Plumptre, président du collège de la Reine à Cambridge. Anne était née avec les plus heureuses dispositions. Son père dirigea ses études, lui enseigna le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Elle suivait en outre les cours de belles-lettres. Elle a publié : *Antoinette*, roman, 2 vol.; *le Fils du recteur*, 3 vol., 1798; six pièces de théâtre traduites de l'allemand de Kotzëbue, in-8°; *Lettres écrites de différentes parties du continent*, traduites de l'allemand de F. Matthison, 1819; *Voyages physiologiques*, traduits de l'allemand de Museus, 3 vol. in-12, 1800; *Vie et carrière littéraire de Kotzebue*, in-8°; *Quelque chose de nouveau, ou Aventures de l'hôtel Campbel*, 3 vol., 1801; *Relation historique de la peste de Marseille en 1720*, traduite du français, 1 vol., 1805; *Récit de trois années de séjour en France*, 3 vol. in-8°, 1810; *Histoire de moi-même et de mon ami Woman*, 4 vol. in-12, 1812; *Voyage dans l'Afrique méridionale*, traduit de l'allemand de Lichtenstein, 1812 et 1815; *Voyage dans la Morée, l'Albanie et autres parties de l'empire ottoman*, traduit du français de Pouqueville; *Voyage au Brésil, dans la mer du Sud, le Kamschatka et le Japon*, traduit de l'allemand de Langsdorff, 4 vol. in-4°, 1813 et 1814.

PLUNKETT (mistriss), fille du général anglais Gun-

ning, épousa M. Plunkett, officier anglais. Née avec beaucoup d'imagination, elle cultiva de bonne heure les lettres, et publia beaucoup de romans. Dans le nombre on distingue : 1° *la Comtesse bohémienne*, 4 vol. in-12, 1799; 2° *le Valet du fermier*, 4 vol., 1802, traduit d'un ouvrage de Ducray-Duminil; 3° *l'Exil d'Érin*, 3 vol. in-12, 1808; 4° *Dangers de la vie*, 3 vol., 1810; 5° *Mémoires d'un homme à la mode*, 2 vol., 1815.

POCAHONTAS, fille de Powhatan, empereur des Indiens de la Virginie, naquit vers 1595. Lorsque le capitaine Smith eut été fait prisonnier en 1607, et que sa mort fut décidée, on lui plaça la tête sur deux larges pierres aux pieds de Powhatan, afin qu'un certain nombre d'Indiens, qui tenaient leurs massues levées, pussent lui faire sauter la cervelle. A ce moment Pocahontas, se jetant sur la malheureuse victime, posa sa tête sur la sienne et la déroba ainsi au supplice. Le roi indien, touché de l'action de sa fille, lui accorda la vie du prisonnier. En 1609, âgée de quatorze ans, elle vint à James-Town trouver le capitaine Smith pendant la nuit, pour l'informer d'un complot que les Indiens avaient formé afin d'exterminer les Anglais. Elle mit sa vie en péril pour sauver la leur. Lorsque Smith eut quitté la colonie en 1612, elle fut livrée au capitaine Argal, et demeura prisonnière jusqu'au moment où l'on put traiter de la paix avec le roi son père. Il offrit cinq cents boisseaux de blé pour sa rançon; mais pendant que l'on s'occupait de cette négociation, il y en avait une autre bien plus intéressante déjà commencée. Thomas Rolfe, homme d'un excellent caractère, avait conçu pour cette jeune Indienne une forte passion, qu'elle partagea; Powhatan consentit à leur mariage. Cet événement amena la paix, et l'affermir au

moins pour plusieurs années. Pocahontas fit bientôt profession du christianisme et reçut le baptême. En 1616, elle accompagna son mari en Angleterre, et fut reçue à la cour avec distinction. On rapporte cependant que le roi Jacques montra une grande indignation de ce que l'un de ses sujets avait osé prendre une femme dans une famille royale. La politique du monarque était sans doute la cause de son mécontentement. De telles alliances pouvaient devenir dangereuses. Il eût pu se rencontrer quelque ambitieux qui, pour son propre intérêt, aurait contracté une semblable alliance, et dont les talens, secondés par le courage des Indiens, eussent détruit le système de colonisation de l'Angleterre. Pocahontas, étant au moment de retourner en Virginie, en 1617, mourut à Gravesend, âgée d'environ vingt-deux ans. Elle laissa un fils nommé Thomas Rolfe, et celui-ci eut une fille, dont plusieurs familles respectables de la Virginie tirent leur origine.

POCHELAT (la femme), âgée de trente ans, servit en 1792 et 1793, avec beaucoup de courage, comme canonnière dans la légion des Ardennes. En juin 1793, la Convention nationale décréta qu'elle avait bien mérité de la patrie, et lui accorda une pension de 300 francs.

POELGEAST (Adélaïde de), Hollandaise, célèbre par l'empire qu'elle avait pris sur le comte Albert de Bavière, dont elle était la maîtresse. Ce prince ne faisait rien sans la participation de cette concubine, qui dictait insolemment des lois aux nobles, et dépouillait de leurs dignités tous ceux qui ne lui étaient pas dévoués. En 1392, plusieurs seigneurs, à la tête desquels était le fils aîné du comte, conjurèrent sa perte. Ils pénétrèrent dans son appartement, et la percèrent de plusieurs coups. Guillaume Kuser, son maître-d'hôtel, fut massacré en

voulant la défendre. Les conjurés, tous nobles, se sauvèrent dans leurs châteaux forts; ils furent cités à comparaître à la cour du duc; sur leur refus d'obéir, on confisqua leurs biens. Le fils d'Albert fut obligé de s'enfuir.

POIRSON (Jeanne-Antoinette), marquise de Pompadour, née à Paris en 1722 d'un père qui fut d'abord boucher des Invalides. La femme Poirson était entretenue par Lenormand de Tournehem, et par l'un des frères Pâris, riches entrepreneurs des vivres. Poirson, après avoir fait assez avantageusement le commerce du blé avec ces entrepreneurs, s'était vu obligé de se soustraire par la fuite à une condamnation qu'il avait encourue pour quelque malversation; il n'était rentré en France qu'après avoir obtenu sa grâce, quelque temps avant la fortune de sa fille. Lenormand de Tournehem disputait à l'un des frères Pâris l'honneur d'avoir donné le jour à la jeune Poirson, et, persuadé de ses droits, il fit tous les frais d'une brillante éducation. Le financier voyait de loin, et le succès a prouvé qu'il voyait bien. Sa mère, restée en France, aussi célèbre par ses galanteries que renommée par ses recherches amoureuses, s'était attachée à faire de sa fille ce qu'elle appelait dès lors *un morceau de roi*, et ne cessait de dire qu'elle était plus belle que madame de Châteauroux, qui possédait le cœur du monarque. Lenormand de Tournehem, dès qu'elle eut atteint sa vingtième année, maria la fille Poirson à son neveu Lenormand d'Étiole, qu'il lança dans les plus hauts emplois de la finance. Le nouveau Midas possédait sur les confins de la forêt de Sénart le joli château d'Étioles, dont il portait le surnom. La jeune d'Étioles, jalouse de justifier l'horoscope de sa mère, bien ménagée par elle, échauffée par son ambition et

autorisée par son mari, comme spéculation de finance, ne manquait aucune occasion de se faire remarquer par Louis XV, en le suivant à ses chasses, dans une calèche. Un orage survenu pendant une de ces chasses obligea le monarque à chercher un abri au château d'Étioles.

Pour prix de cette hospitalité, Louis XV gratifia l'Amphitryon du bois d'un cerf dix-cors qu'il avait forcé. Le cadeau fut attaché pompeusement dans le plus beau salon, et devint pour la cour et la ville l'occasion de mille plaisanteries sur ce pronostic de l'honneur insigne réservé à d'Étioles. Un bal masqué donné à l'hôtel-de-ville de Paris donna occasion à la jeune d'Étioles de justifier pleinement le pronostic. Le monarque, séduit par ses agaceries, lui rendit les armes, et oublia madame de Châteauroux. La marquise de Pompadour, nom que prit madame d'Étioles après sa victoire, fut dix-huit ans sultane favorite, puis sultane validée; elle a conservé les honneurs de son emploi jusqu'à sa mort.

Voici une épigramme attribuée au comte de Maurepas et qui fut cause de sa disgrâce.

La marquise a bien des appas,
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,
Et les fleurs naissent sous ses pas :
Mais, hélas ! ce sont des fleurs blanches.

Madame de Pompadour mourut en 1764 à l'âge de quarante-trois ans. Louis XV, d'un caractère assez apathique, fut peu sensible à sa perte. Le jour même où elle attendait sa dernière heure, le curé de la Magdeleine, dont elle était paroissienne, vint la voir. Comme il prenait congé d'elle : « Un moment, monsieur le curé, lui dit la marquise, nous nous en irons ensemble. » Madame de Pompadour nomma le prince de Soubise son exécuteur testamentaire.

Cette courtisane et sa famille ont coûté à la France un milliard!... Elle fut l'une des premières causes de dilapidation des finances sous le règne de Louis XV. Poirson, frère de la Pompadour, fait marquis de Marigny, intendant des bâtimens du roi, recueillit de la succession de sa sœur une fortune incalculable. La vente de son mobilier dura seule un an...

De toutes les épitaphes que l'adulation ou la satire ont enfantées, on a remarqué les deux suivantes :

Ci-gît d'Étiolle et Pompadour,
 Qui charma la ville et la cour;
 Femme infidèle et maîtresse accomplie :
 L'hymen et l'amour n'ont pas tort,
 Le premier de pleurer sa vie,
 Le second de pleurer sa mort.

Ci-gît qui fut quinze ans pucelle,
 Vingt ans catin, puis huit ans maquerelle.

On en fit une en latin assez originale. L'auteur est un de ceux qui ont nommé madame de Pompadour *Poisson*, au lieu de *Poirson*, vrai nom de sa famille.

*Hic piscis regina jacet, quæ lilia succit
 Per nimis, an mirum si floribus occubat albis?
 Obiit die 15 aprilis, anno 1764.*

Madame de Vacluse a publié, après sa mort, 1^o ses *Mémoires*, 2 vol. in-8^o, Liège, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le seul mobile de la disgrâce ou de la faveur des ministres et des généraux. Les gens instruits savent que son pouvoir ne fut pas d'abord si absolu qu'elle n'éprouvât des contradictions de la part de la famille royale, et même de certains ministres. Il est vrai qu'elle tâcha ensuite de ne

mettre en place que ceux dont elle était sûre, et d'écartier tous ceux qui lui déplaisaient. Au déclin de sa beauté, elle se rendit plus importante que jamais. Flattée d'un billet que lui avait écrit l'impératrice Marie-Thérèse, elle décida la malheureuse guerre de 1756, s'opposa tant qu'elle put à la paix, fit exiler le cardinal de Bernis qui voulait cette paix si nécessaire, le remplaça par le duc de Choiseul, et eut part à toutes les fautes de nos armées, en favorisant des généraux incapables. Ne pouvant plus être maîtresse du roi, elle voulut jouer le rôle de premier ministre; et la France ne s'en trouva pas mieux. 2° Des Lettres, trois brochures in-8°, beaucoup mieux écrites que ses Mémoires, mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des Lettres l'a peinte empressée pour ses amis, généreuse envers les gens de lettres, et enuyée ou malheureuse au sein de la grandeur. Mais il dissimule ses défauts et ses fautes. 3° Suite de soixante-trois estampes (et le frontispice), faites d'après les pierres en creux gravées par Guay, petit in-folio fort rare, n'ayant été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires pour faire des présents. L'édition de 1782, in-4°, n'est point recherchée. Au reste, mademoiselle Poirson n'avait rien de commun avec l'ancienne famille de Pompadour, dont elle prit le nom pour faire oublier le sien et celui de son mari. La maison de Pompadour en Limousin, éteinte en 1722, remontait au XII^e siècle. Nous avons divers Mémoires historiques relatifs à madame de Pompadour. Les premiers, publiés sous la monarchie, finissent avant les circonstances désastreuses du règne de Louis XV qu'ils semblent n'oser effleurer. Les autres Mémoires, en 1 vol. in-8°, avec figures historiques, ont été publiés par M. Soulavie, en 1802, et sont sortis du portefeuille de

la maréchale d'Estrées, où ils étaient conservés. Ils ne sont pas favorables à la mémoire de la favorite, qui avait fait destituer du commandement des armées d'Allemagne le maréchal d'Estrées, au moment de ses triomphes. Mais ils rendent hommage à ses talents et à ses succès dans les arts. Il y a même dans ces ouvrages une suite d'estampes historiques relatives au règne de Louis XV, calquées sur les estampes originales gravées par madame de Pompadour elle-même, qui amusait son amant de ces bagatelles.

POITIERS (Diane de), duchesse de Valentinois, née le 31 mars 1500, était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, d'une famille illustre et ancienne du Dauphiné. Elle reçut de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné, le 16 janvier 1523, à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla, dit-on, se jeter aux genoux de François I^{er}, et obtint par ses larmes, et surtout par ses attraits, la grâce du coupable; mais il est plus probable que cette grâce fut accordée aux prières du comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, et des autres parens et amis de Saint-Vallier. C'est du moins ainsi que s'exprime François I^{er}, dans des lettres de rémission ou de commutation de peine. Voltaire dit, dans son Histoire du parlement de Paris, que François I^{er}, selon la tradition, ne sauva la vie au père qu'au prix de l'honneur de la fille; et que cette tradition serait plus vraisemblable, si Diane n'avait pas été alors un enfant de quatorze ans, qui n'avait pas encore paru à la cour. Cet historien se trompe sur ces deux faits. Diane avait

vingt-trois ans, et elle était déjà connue à la cour sous le nom de *la grande sénéchale*. Quoi qu'il en soit, la peur fit sur l'esprit de Saint-Vallier une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent; il tomba même dans une fièvre violente, dont il ne put jamais guérir, après que le roi lui eut accordé son pardon : c'est de là qu'est venu le proverbe de la fièvre de Saint-Vallier. Diane sa fille avait été mariée en 1514 à Louis de Brezé, grand sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles, l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Brezé étant mort en 1531, sa veuve conserva le nom de *grande sénéchale* qu'elle avait porté du vivant de son époux. Elle avait au moins quarante ans lorsque le roi Henri II, qui n'en avait que dix-huit, en devint éperdument amoureux; et quoiqu'agée de près de soixante à la mort de ce prince, elle avait toujours conservé le même empire sur son cœur. Henri perdit dans le commerce de Diane la rudesse et la férocité que le maniement des armes et les autres exercices violens auxquels il était fort adonné n'eussent pu manquer de lui faire contracter. Il y puisa une affabilité, une égalité d'âme et une douceur de caractère, qui ne se démentirent dans aucun instant de sa vie. Mais sans doute il y puisa aussi cet esprit de dissipation, ce goût de faste et de représentation, et cette aveugle prodigalité qui ruinèrent les finances et préparèrent les malheurs des règnes suivans; et dans ce sens on peut assurer, dit Garnier, que les avantages d'une pareille éducation n'en compensèrent point les inconvéniens. Les grâces et la beauté de Diane furent à l'épreuve du temps. Elle ne fut jamais malade; dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de pluie; elle n'usa jamais d'aucune pommade. Éveillée tous les matins à six heures,

elle montait souvent à cheval, faisait une ou deux lieues, et venait se remettre dans son lit, où elle lisait jusqu'à midi. Tout homme un peu distingué dans les lettres pouvait compter sur sa protection. Sa fierté répondait à sa naissance. Henri II ayant voulu reconnaître une fille qu'il avait eu d'elle, Diane lui répondit : « J'étais née pour avoir des enfans légitimes de vous. J'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimais : je ne souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre concubine. » Le règne de Henri II fut celui de Diane; mais dès que ce prince fut à l'extrémité, les courtisans, qui l'avaient long-temps adorée, lui tournèrent le dos suivant l'usage. Catherine de Médicis lui envoya ordre de rendre les pierreries de la couronne, et de se retirer dans un de ses châteaux. « Le roi est-il mort? demanda-t-elle à celui qui était chargé de cette commission. — Non, madame, répondit celui-ci; mais il ne passera pas la journée. — Hé bien, répliqua-t-elle, je n'ai donc point encore de maîtres, et je veux que mes ennemis sachent que quand ce prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre long-temps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte, pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner. Dès que le roi eut expiré, elle se retira en 1559 dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut le 26 avril 1566. Ce fut Henri II qui, en 1552, fit reconstruire pour sa maîtresse le beau château d'Anet; il chargea Philibert de Lorme, son architecte, de cette construction. Tout ce que le génie de l'art peut produire de beau et de galant, l'artiste sut l'employer à propos dans son plan, dans son élévation comme dans sa décoration intérieure. C'est dans ce lieu de délices, consacré aux plaisirs, que la duchesse de Valentinois faisait sa résidence habituelle. Les princi-

pales façades de ce beau monument d'architecture ayant été démolies dans la révolution, elles ont été conservées par M. Alexandre Lenoir, qui les a fait transporter à Paris, et restaurer dans la principale cour du ci-devant musée des monumens français rue des Petits-Augustins. On lit encore sur la face principale de l'édifice l'inscription suivante, que Diane avait fait dorer sur un marbre noir :

*Brææo hæc statuit pergrata Diana marito :
Ut diuturna sui sint monumenta viri.*

On voyait dans le même musée le beau mausolée en marbre et richement orné que Louise de Brezé avait élevé à sa mère, dans la chapelle du château d'Anet. Elle est, à ce que nous croyons, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit une où elle est représentée foulant aux pieds l'Amour, avec ces mots : *J'ai vaincu le vainqueur de tous ; Omnium victorem vici*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, ont mis Clément Marot au nombre de ses amans favorisés, et lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable. « Je la vis, dit cet auteur, six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému, quoique quelque temps auparavant elle se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement comme elle avait jamais fait; mais le cheval tomba et glissa sous elle. Il aurait semblé que telle rupture et les maux qu'elle endura auraient dû changer sa belle face; point du tout; sa beauté, sa grâce et sa belle apparence étaient toutes pareilles qu'elles avaient toujours été. C'est dommage que la terre couvre un si beau corps; elle

était fort débonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante... » Brantôme ajoute « qu'elle était fort bonne catholique, et haïssait fort ceux de la religion. Voilà pourquoi ils l'ont fort haïe et médit d'elle. » On voit ici l'une des sources des satires répandues contre Henri II et ceux qui l'approchaient. En avouant leurs écarts véritables, il faut mettre à part les calomnies de leurs adversaires. La famille de Saint-Vallier était une branche cadette de la maison des Poitiers, comtes de Valentinois : comté dont elle n'hérita point, mais que Henri II donna à Diane pendant sa vie. Les historiens s'accordent à dire que Diane de Poitiers avait reçu de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Voici une pièce de vers qu'elle fit pour Henri II, qui pourra donner une idée de la tournure de son esprit; cette pièce agréable, extraite des manuscrits de la bibliothèque royale, a été imprimée dans la description du musée, par Alexandre Lenoir, à l'article Diane de Poitiers.

Voicy vraiment, qu'amour un beau matin
 S'envint m'offrir flourette très-gentille,
 « Là, se prit-il, à ourner vostre teint; »
 Et vistement violiers et jonquille
 Me rejetoit à tant que ma mantille
 En estoit pleine et mon cœur se pasmoit.
 (Car, voyez-vous, flourette si gentille
 Estoit garçon frais, dispos et jeunet.)
 Ains, tremblottante et destournant les yeux...
 « Nenni... » disais-je. « Ah! ne serez déçue, »
 Reprit Amour; et soudain à ma vue
 Va présentant un laurier merveilleux.
 « Mieux vault, lui dis-je, estre saige que Reyne : »
 Ains, me sentis et fraimir et trembler;
 Diane faillit, et comprendrez sans peine
 Duquel matin je prétends parler.

POLAILLON (Marie Lumague, veuve de François), résident de France à Raguse, s'appliqua dans Paris à l'établissement de plusieurs communautés de filles. Dès l'an 1630, elle commença à se retirer du monde, et à faire subsister de pauvres filles dont la chasteté était en danger. Ce ne fut pas sans trouver beaucoup d'oppositions, et même sans essayer de grandes humiliations, qu'elle soutint cet emploi de charité. Dès qu'elle fut veuve, elle se trouva chargée de plus de cent filles. La reine Anne d'Autriche lui donna une maison pour les loger : elles furent alors nommées *les filles de la Providence*. Leur premier établissement fut à Fontenay près Paris, d'où elles furent transférées à Charonne, puis au faubourg Saint-Marcel. De cet établissement sortit celui des filles appelées *Nouvelles Converties*, que cette dame plaça à Paris dans la rue Sainte-Anne; et elle eut la consolation de voir établir dans Metz une maison pareille à celle de ses filles de la Providence. Elle mourut en 1657.

POLIER (Marie-Elizabeth), chanoinesse du Saint-Sépulcre, est-auteur du *Journal littéraire de Lausanne*, publié pour la première fois vers 1792. Cet ouvrage périodique a paru pendant plusieurs années : il offre des morceaux neufs et curieux. On doit aussi à cette dame : *Les Anecdotes suisses*, 1 vol. in-8°; *le Nord industriel, savant et littéraire, ou Indicateur analytique, universel de tout ce qu'on y publie, relativement aux arts, aux sciences, à la littérature et aux mœurs*; orné de portraits; en société avec de Maimieux, inventeur de la pasigraphie, 1799; *le Midi industriel, savant, moral et littéraire, ou Indicateur analytique universel de tout ce qu'on y publie relativement aux arts, aux sciences, à la littérature et aux mœurs*, etc.; orné de portraits;

en société avec de Maimieux, 1799; *Bibliothèque germanique et Bibliographie universelle*; en société avec La-
baume, Cramer et de Maimieux, en 1799. Cet ouvrage
était consacré à la littérature allemande. Madame Polier
a encore publié *Eugénie ou la Résignation*, trad. de
l'allemand de Sophie Laroche, 1797, 1 vol. in-12; *le
Pauvre Aveugle*, trad. de l'allemand, 1801, 2 vol.;
Théâtre de Thurn, ou Scènes de la guerre de trente ans,
trad. de l'allemand du baron de Bock, 1815, 3 vol. in-12.

POLIGNAC (Gabrielle-Claude-Martine, née Polas-
tron, duchesse de) mariée, en 1767, au comte Jules,
depuis duc de Polignac, gouvernante des enfans de
France. Beauté, grâces, expression dans les traits, esprit
orné, tout en elle était fait pour plaire et intéresser.
Liée intimement avec la reine Marie-Antoinette, qui
avait pour elle la plus grande amitié, elle en profita
pour faire combler de grâces la famille de son mari, et
ne tarda pas, en conséquence, à être en butte aux traits
de l'envie et de la calomnie. Il est certain aujourd'hui
que madame de Polignac avait très-peu d'ambition, et
il est même probable qu'elle eût fait fort peu d'usage de
son crédit, ou même qu'elle ne l'eût jamais peut-être
obtenu, sans les conseils et les sollicitations journalières
de sa belle-sœur, Diane de Polignac, qui, née avec beau-
coup d'esprit, était dévorée de la soif de l'intrigue et des
grandeurs. Madame de Polignac possédait un jugement
sain, et elle donna souvent d'utiles conseils à la reine.
Poursuivie, au commencement de la révolution, elle
traversa le royaume au milieu des plus grands périls, et
se rendit à Vienne avec son mari, qui devint alors l'a-
gent des princes frères de Louis XVI près de cette cour,
et ensuite près de celle de Russie. Elle y mourut, à la fin
de 1793, âgée de quarante-quatre ans, et regrettée de

presque tous les gens qui l'avaient connue. On se rappelle que Marie-Antoinette avait coutume de dire lorsqu'elle était avec elle : « Je ne suis plus la reine, je suis moi. » Son mari passa ensuite en Angleterre, et de là dans l'Ukraine, où il obtint une terre des bienfaits de Catherine II.

POLOTSK, prince russe, avait une fille que le roi Jaropolk se proposait d'épouser. Son frère Voldimir, qui l'avait demandée en mariage, instruit que la princesse lui préférerait Jaropolk, prend les armes, défait le prince de Polotsk, le met en fuite, l'atteint et le tue ; il enlève sa fille et l'épouse. Jaropolk avait pour confident un nommé Bloud qui était vendu à Voldimir ; celui-ci vient attaquer son frère ; Bloud conseille à Jaropolk de se rendre à Voldimir, qui le fait massacrer. Bloud, après cette horrible trahison, fut comblé pendant trois jours des plus grands égards. Voldimir lui dit : « J'ai rempli ma promesse, je t'ai traité en ami ; tes dignités surpassant tes désirs, je me suis acquitté envers toi ; mais, comme juge, je proscriis aujourd'hui le traître et l'assassin de son prince. » Il le fit massacrer aussitôt, en 980.

Un jeune comte de la cour de l'empereur d'Allemagne avait refusé de condescendre aux désirs de l'impératrice : furieuse, elle l'accuse auprès de l'empereur d'avoir voulu la corrompre. Ce comte fut aussitôt condamné à perdre la tête. Mais l'épouse du comte accuse l'impératrice elle-même d'avoir trompé l'empereur. L'impératrice ne put se justifier ; elle fut brûlée vive dans la ville de Modène, l'an 996.

POMPADOUR. Voy. POIRSON.

POMPEIA, fille de Quintus Pompée, et non du grand Pompée, comme on l'a dit par erreur, troisième femme de Jules César, fut mariée à ce héros après la mort de

Cornélie; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnait d'avoir eu commerce avec Clodius, qui s'était glissé chez elle en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On voulait obliger César à déposer contre elle : il le refusa en disant qu'il ne la croyait pas coupable; « cependant, ajouta-t-il, comme la femme de César ne doit pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon, je la répudie. »

POMPONIA - GRÆCINA, dame romaine, fut un modèle d'amitié. Julie, nièce de l'empereur Claude, ayant été mise à mort parce que ses vertus faisaient ombrage à Messaline, son amie Pomponia passa quarante ans à la pleurer, à en porter le deuil, à nourrir sa douleur dans la solitude et l'éloignement de tous les plaisirs. La mort seule vint mettre un terme à son chagrin et à ses regrets.

PONIATOWIA (Christine), fille d'un moine apostat de Pologne, née en 1610, à Lesson, petite ville de Prusse, se rendit fameuse par ses visions et ses extases. Étant au service de la baronne d'Engelking en Bohême, elle eut, dit-on, en 1627 et les deux années suivantes, des visions extraordinaires touchant le rétablissement de l'Église : quelques personnes crédules et superstitieuses y ajoutèrent foi. Au commencement de l'année 1629, ayant paru morte, elle ressuscita et n'eut plus de révélations. Elle mourut tout de bon en 1644. Les délires de cette visionnaire parurent recueillis avec ceux de Kotter, sous ce titre : *Lux in tenebris, hoc est, prophetiæ donum quo Deus Ecclesiam evangelicam (in regno Bohemiæ) honorare ac paternè solari dignatus est*; Amsterdam, 1657 et 1665, in-4º.

PONTERIE-ESCOT (Cécile) naquit à Bergerac, en

1788, d'un père ministre calviniste. Une passion malheureuse qu'elle conçut à l'âge de dix-sept ans fut la cause du désespoir de deux familles. Cécile avait quatre sœurs et deux frères, dont l'aîné était aux armées et se signala aux journées d'Iéna, d'Eylau et de Friedland : l'aînée de ses sœurs devint l'épouse du médecin Dupuy ; les trois autres vivaient, comme Cécile, sous les yeux des auteurs de leurs jours. En 1806, au mois de janvier, le père, la mère et les enfans furent passer plusieurs mois à Bergerac. Là, pour le malheur des deux familles, Cécile vit Hilaire Dehap, jeune libertin. Sensible et sans expérience, comme on l'est à dix-sept ans, elle eut la faiblesse de l'écouter. Sous prétexte de l'épouser, Cécile se prêta à des entrevues secrètes, et entretint avec Dehap une correspondance dont elle ne pressentait pas le danger. Elle demanda à son père la permission d'aller passer quelques jours chez sa sœur, la dame Dupuy, à peu de distance de Bergerac : de là elle se rendait dans un petit bois, près de la maison, au signal convenu d'un coup de fusil tiré de loin, qui l'avertissait de la présence du jeune Hilaire Dehap.

Ces rendez-vous, souvent répétés, furent remarqués des voisins ; ils en avertirent M. et madame Dupuy, qui crurent, par prudence, devoir en informer leur père. Le sieur Ponterie parla à Cécile avec bonté ; son langage fut celui d'un père vertueux. Cécile versa un torrent de larmes ; elle fit l'aveu de son imprudence, du commerce de lettres qu'elle avait entretenu avec Dehap ; remit à son père plusieurs des lettres qu'elle en avait reçues, et fit serment de renoncer à cette liaison. Mais malheureusement la séduction était déjà à son comble ; le repentir de Cécile n'était que simulé. Elle obéit à son père en écrivant à Dehap pour lui demander ses lettres ;

mais la perfide prévint en même temps, par un billet au crayon, que sa démarche était l'effet de la contrainte. Dehap s'était d'abord refusé pendant près d'un mois à cette restitution : Cécile persista à la réclamer. Enfin, Dehap renvoya au père un paquet contenant quelques billets de Cécile et une lettre pour elle, dans laquelle il lui disait que, puisque ses parens s'opposaient à leur union, leur devoir à tous deux était de se résigner, de se taire et de prendre patience.

Le père Ponterie, confiant dans le prétendu repentir de sa fille, crut que les nœuds de cette scandaleuse intrigue étaient à jamais rompus ; il en était d'autant plus convaincu, que Cécile redoublait de soins pour l'entretenir dans cette sécurité. La famille Ponterie quitte Bergerac pour retourner dans une maison de campagne à deux lieues de cette ville, où elle passait une partie de l'année. Le père et la mère, livrés dans cette retraite à l'unique soin d'élever leurs enfans dans les principes de l'honneur et des vertus, en avaient fait l'asile du bonheur, de la paix.

Mais bientôt le caractère de Cécile se ressentit de l'état de son âme ; il s'aigrit : ses goûts changèrent, tout excitait son humeur, son impatience ; elle ne prenait plus de part aux plaisirs innocens auxquels on se livrait dans la soirée, et dès neuf heures elle se retirait dans sa chambre, située au rez-de-chaussée à côté du salon, et éclairée par deux croisées, dont l'une donne sur le jardin, et l'autre sur un chemin public. Le 9 février 1806, à la chute du jour, on entend un coup de feu tiré dans un petit bois séparé de la maison par une petite prairie : « C'est sans doute un chasseur qui tire des oies sauvages, » dit Cécile à son frère qui se promenait alors avec elle dans le jardin. Ce propos n'a aucune suite, et nul autre qu'elle ne fait atten-

tion à ce coup de feu, qui depuis a paru moins indifférent. Après le souper, et à neuf heures, Cécile, suivant son nouvel usage, se retira dans sa chambre; le reste de la famille continua ses jeux ordinaires jusqu'à dix heures et demie. Ponterie fils sortit le premier; deux de ses sœurs étaient occupées dans la salle à manger à fermer quelques armoires; le père y était aussi et se disposait à aller se coucher. Dans ce moment la dame Ponterie a besoin de quelques linges qui se trouvaient dans la chambre de Cécile. Elle prend un flambeau et cherche à y entrer; mais la porte résiste, et, contre l'ordinaire, se trouve fermée en dedans; elle heurte, elle appelle Cécile; Cécile hésite, se fait entendre, et vient enfin ouvrir. En entrant, la dame Ponterie voit les rideaux s'agiter; elle porte les yeux vers la ruelle, elle aperçoit la tête d'un homme.... La surprise, l'effroi, l'horreur lui arrachent un cri perçant : ses autres filles et le frère accourent; le père s'élançait lui-même du salon, arrive à la chambre, et voit un homme nu (c'était Dehap), qui, sautant du lit de Cécile, saisit un pistolet sur le lit voisin, et le dirigea sur sa poitrine, en s'écriant : « Eh bien !... » L'indignation, le désespoir, la rage multiplient les forces de ce vieillard malheureux. Son fils et lui détournent l'arme du séducteur; il le saisit, il le presse à la gorge d'une main inflexible et que la fureur égare.... A peine quelques instans se sont écoulés, et déjà Dehap a reçu les atteintes d'une mort prochaine. Les femmes s'agitent éplorées, éperdues; la malheureuse Cécile, en proie à la douleur et surtout à la honte, s'évanouit. On l'emporta dans sa chambre. Ponterie père, un peu plus calme, veut de suite faire avertir le juge de paix, qui résidait à la distance d'une demi-lieue. Pendant que le fils et le domestique vont s'habiller pour partir, le père voit le malheureux

Dehap, qu'il avait cru sans vie, se débattre et s'agiter ; il ne pouvait calculer ni les progrès ni les effets des mouvemens qu'il lui voyait faire. Il y avait à craindre aussi qu'en s'agitant il ne parvînt à avertir ses complices, qui pouvaient être près de la maison ; car il était naturel de penser qu'il n'avait pas exécuté son attentat sans être assuré d'un secours au besoin : enfin il pouvait arriver qu'en cherchant à regagner la croisée, il tombât, se brisât, et qu'on alléguât ensuite qu'il avait été précipité dans la rue. Ponterie crut qu'il était prudent de s'assurer de lui en l'attachant sur un lit, et l'on plaça auprès de lui un vieux domestique. Le fils, revenu de chez le juge de paix, à minuit et demi, dit que ce fonctionnaire ne viendra que le lendemain. Cependant Dehap paraissait souffrir beaucoup ; alors le cœur de Ponterie père s'ouvre à la pitié, il s'attendrit sur la douleur qu'éprouveront les-parens de ce jeune insensé ; il envoie de suite son domestique à Bergerac, pour engager le sieur Venanci, chirurgien, qui avait la confiance de la famille de Dehap, à venir lui donner des secours.

Enfin le jour parut, et arrivèrent successivement le juge de paix, son greffier, les parens, les amis prévenus, et le chirurgien. On délie Dehap, on l'approche du foyer, on le saigne ; cette opération semble lui donner un peu de calme ; mais il ne peut proférer un seul mot, et sa faiblesse augmente. Le juge de paix dresse un procès-verbal ; il constate l'existence du pistolet chargé à balle. Le même jour, dans l'après-midi, d'après l'avis du chirurgien, que le malade peut être transporté sans danger au chef-lieu du canton, le transport s'effectue : on le dépose chez un aubergiste, qui était maire de la commune de la Force. La mère de Dehap et ses amis accourent, dès le lendemain, de Bergerac ; le même chirurgien

lui continué ses soins : vains efforts ! il expira le 1^{er} mars, à deux heures du matin, sans avoir repris ni la connaissance ni la parole.

Aussitôt une dénonciation, signée par ses parens, les sieurs Mazère et Lacoste, est remise au directeur du jury de Bergerac ; on y affirme que Dehap a été trouvé *massacré, mutilé*, chez le sieur Ponterie. Le même jour, le directeur du jury et le magistrat de sûreté se présentent au bourg de la Force ; quatre chirurgiens procèdent, en leur présence, à l'ouverture du cadavre : ils déclarent que la principale cause de la mort *est l'interruption de la respiration et de la circulation occasionnée par une pression fortë et long-temps continuée au cou*. Après ces tristes recherches, on s'occupe d'inhumer le corps de Dehap, non dans la commune où il était mort, mais à Bergerac. En traversant la ville, le cortège s'arrête en face la maison de Ponterie.

Le 2 mars, des mandats sont lancés contre le père et le fils ; ils se disposaient l'un et l'autre à y obéir ; mais, prévenus que la multitude se disposait à incendier leur maison à Bergerac, on vraisemblablement l'on irait les attaquer cette nuit même à la campagne, d'après des renseignemens aussi positifs, les deux infortunés s'éloignèrent de leur domicile. Leurs ennemis ne manquèrent pas de tirer parti de cette circonstance pour les présenter comme coupables ; les femmes principalement, qui prennent toujours le parti des séducteurs, étaient les plus acharnées et demandaient vengeance de la mort de Dehap.

Cependant la fuite des sieurs Ponterie n'était que momentanée ; ils ne voulaient pas se soustraire aux mandats de l'autorité, mais ils avaient à redouter les poignards de leurs ennemis ; ils avaient encore à craindre,

s'ils étaient jugés dans leur département, la fatale influence des préventions qu'on y avait répandues contre eux. Ils présentèrent requête à la cour de cassation, pour lui demander d'autres juges. L'avocat Mailhe, qui plaidait leur cause, rejette en ces termes l'accusation d'assassinat, dirigée contre eux : « Si l'on pouvait faire un crime à Ponterie du premier mouvement auquel il n'a pu résister, et qui a mis en péril la vie du séducteur ; si l'on pouvait imposer à un père la rigoureuse loi de demeurer le paisible témoin d'une infamie aussi atroce, on violerait la loi de la nature, plus forte que toutes les lois ; on parviendrait bientôt au dernier degré de la dépravation ; toutes les barrières opposées au vice seraient détruites ; les asiles domestiques seraient profanés ; la séduction, soutenue par l'audace, multiplierait ses victimes ; le déshonneur planerait sur toutes les familles ; et l'État lui-même, ébranlé par ces secousses scandaleuses jusque dans ses fondemens, qui reposent sur les familles, dont il n'est que la réunion, s'anéantirait dans la barbarie, amenée par le mépris des mœurs et du pouvoir paternel.... » La cour suprême renvoie devant le tribunal criminel de Bordeaux les accusés, qui, après dix-huit mois de prison, le 31 août 1807, ont été acquittés, sur la déclaration unanime du jury, relativement aux accusations d'assassinat et d'attentat à la liberté individuelle. Sur la troisième question, relative aux violences et excès commis sur la personne de Dehap, le père Ponterie a été condamné correctionnellement à un an de prison, à 1,000 fr. d'amende, et 25,000 fr. de dommages, applicables à l'hospice de Bergerac, et aux dépens. cette condamnation a été considérée par les premiers jurisconsultes comme inique. Et, comme le sieur Ponterie père l'a écrit, « Quelles peuvent donc être les

causes de cette étrange contradiction? 1^o manière erronée de poser les questions, et peut-être abus de pouvoir; 2^o ineptie d'une partie des jurés, préventions politiques et religieuses de la part de quelques autres. »

Ah ! Cécile, que de remords doivent vous poursuivre jusqu'à la fin de votre carrière !

PONTHIEU (Adélaïde ou Adèle, comtesse de), a joué un rôle dans les croisades du temps de saint Louis. Cette princesse, injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un soudan, reconnue long-temps après, fut ramenée triomphante en sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignancourt le sujet de son roman d'Adèle de Ponthieu, imprimé en 1723; à de La Place, celui d'une tragédie, jouée en 1757; et à de Saint-Marc, celui d'un grand opéra, représenté en 1772.

POPELINIÈRE (madame de la), sœur de madame Dupin et épouse d'un fermier-général, vécut dans le XVIII^e siècle. On lui doit l'*Extrait du Système de Raméau*, inséré dans le *Pour et Contre*, et l'*Histoire de la Succession d'Espagne*, dite du comte Offieri.

POPÉE, dame romaine, mère de la fameuse Sabine Poppée, impératrice (voy. l'article suivant), fut célèbre par une beauté extraordinaire et par ses galanteries. Elle avait pour amant un certain Mnester, un des plus fameux danseurs de son temps, et jouissait tranquillement de ce commerce, lorsque l'impératrice Messaline s'avisait de prendre de l'amour pour Mnester; et regarda Poppée comme sa rivale. Elle résolut de s'en défaire; et comme les fameux jardins de Lucullus, alors possédés par Valérius Asiaticus, sénateur de distinction, excitaient depuis long-temps sa cupidité, elle fit servir un même prétexte pour le double crime qu'elle voulait

commettre ; ce fut d'accuser Asiaticus d'un adultère infâme avec Poppée. Celle-ci se donna la mort, effrayée par les menaces de Messaline ; Asiaticus obtint la liberté de se faire ouvrir les veines, quoiqu'il se fût très-bien justifié devant l'imbécile Claude.

POPÉE (Poppea Sabina), fille de Titus Ollius, qui avait été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppeus Sabinus, lequel avait illustré sa famille par les honneurs du triomphe et du consulat. Elle avait tous les agrémens de l'esprit, tous les charmes de la figure, et ce mélange de coquetterie, d'artifice et de grâces qu'ont eu tant de femmes célèbres. Elle avait tout, dit Tacite, hors des mœurs. Mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, elle en avait eu un fils, lorsque Othon, qui fut depuis empereur, et qui était alors favori de Néron, l'enleva à son mari et l'épousa. Soit par un excès d'amour, soit pour augmenter son crédit auprès du prince, il ne cessa de la louer devant Néron, qui la vit et qui en devint amoureux. Après lui avoir résisté quelque temps, Poppée lui prêta une oreille favorable. L'empereur éloigna Othon de Rome, sous prétexte de lui donner le gouvernement de Lusitanie. Il répudia ensuite sa femme Octavie, et donna sa place à Poppée. Il en eut une fille : la naissance de cette enfant causa des transports de joie à Néron. Il lui donna le nom d'Auguste, ainsi qu'à sa mère, l'une des plus belles femmes de son temps. Poppée ne jouit pas long-temps de sa faveur sous un prince cruel et bizarre. Elle était enceinte ; Néron lui donna dans le ventre un coup de pied dont elle mourut l'an 65 de J.-C. L'empereur, au désespoir, la pleura et la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie. Il fit plus, il prononça en grand deuil son oraison funèbre à la tribune romaine. Les soins que

Poppée prenait de sa beauté sont célèbres; elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse. C'est la première dame romaine, dit-on, qui ait porté un masque pour conserver la beauté de son teint. Son miroir lui ayant montré quelques rides sur la figure, elle fit cette prière : « Plaise aux dieux que je meure avant d'être parvenue à la vieillesse ! » Ses vœux furent exaucés. Son luxe égalait le soin qu'elle avait de ses attraits; elle faisait mettre aux pieds de ses mules des plaques d'or, au lieu de fers. L'historien Josèphe l'appelait une femme pieuse, parce qu'elle avait favorisé, auprès de Néron, quelques demandes des Juifs; flatterie pardonnable à un Juif, mais indigne d'un historien.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme en premières noces de Bibulus, puis de Brutus, se rendit illustre par son esprit et son courage. Dans le temps que Brutus devait exécuter le complot formé contre la vie de César, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari lui demanda la raison d'une si étrange conduite. « C'est, répondit-elle, pour vous faire connaître avec quelle constance je me donnerais la mort, si l'affaire que vous allez entreprendre et que vous me cachez venait à échouer et causait votre perte... » Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut pas lui survivre. Ses parens lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvait se nuire; mais elle avala, dit-on, des charbons ardents, dont elle mourut l'an 42 av. J.-C. Cette anecdote, pour être presque généralement reçue, n'en est pas plus certaine, outre qu'il n'est ni facile, ni peut-être possible d'avaler des charbons ardents. De savans critiques prétendent que Porcie était morte avant Brutus. — Il y a eu une autre Porcie, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORRAL (les demoiselles), trois sœurs, dont le dévoûment courageux brava la terreur qui, en 1793 et 1794, ensanglantait la ville de Lyon. Cinq de leurs parens étaient enfermés dans *la Mauvaise-Cave*, cachot situé sous l'hôtel-de-ville, où l'on entassait les malheureux destinés à la guillotine ou condamnés à être fusillés aux Brotteaux. Les demoiselles Porral tentèrent de délivrer leurs parens, et, peu effrayées des dangers d'une pareille entreprise, eurent le bonheur de l'exécuter, après avoir exposé cent fois leurs jours. Quatre des victimes furent arrachées à l'échafaud par ces femmes généreuses; la cinquième avait succombé à ses maux dans le repaire affreux où on l'avait renfermée.

PORRETTE (Marguerite), femme du Hainault, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des opinions renouvelées par les quiétistes modernes. Elle y disait, entre autres choses, « qu'une personne anéantie dans l'amour de son créateur peut satisfaire librement tous les désirs de la nature, sans crainte d'offenser Dieu. » Cette doctrine la fit brûler vive en 1310.

PORTA (Blanche), femme d'un citoyen de Padoue nommé Porta, peut être mise au rang des victimes de la chasteté. Son mari ayant été tué dans la prise de Bassano dont il était gouverneur, cette héroïne, après des efforts redoublés de courage pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran Acciolin, qui l'assiégeait. Les grâces et l'air majestueux de la prisonnière firent une si vive impression sur le brutal vainqueur, qu'il voulut la forcer de satisfaire ses désirs. Elle ne s'en garantit qu'en se jetant par une fenêtre. Le temps qu'exigea la guérison des blessures causées par sa chute n'éteignit point les feux impurs du tyran. Ayant épuisé toutes les ressources de la séduction, il la fit hier sur un

lit pour assouvir sa passion. Cette femme outragée dissimula son désespoir, et demanda la permission de revoir le corps de son mari. A peine le sépulcre est-il ouvert, qu'elle s'y précipite; et, par un effort extraordinaire, elle attire sur soi la pierre qui couvrait le tombeau, dont elle est écrasée.

PORTER (miss Jeanne), fille d'un officier anglais sans fortune et sœur de Robertker, peintre et littérateur anglais, née à Durham. Elle a cultivé les lettres avec succès, et a publié : 1^o *Théâtre de Varsovie*, 4 vol. in-12, roman réimprimé douze fois, de 1803 à 1810, traduit en français sous ce titre : *les Polonais*, 3 vol.; 2^o *Aphorismes de sir Philippe Sydney*, 1808, 2 vol.; 3^o *les Chefs écossais*, 1800, 2 vol. traduits en français; 4^o *le Coin du feu du Pasteur*, 1815, 3 vol., etc.

PORTER (miss Anne), sœur de la précédente, s'est distinguée comme elle, non-seulement par son talent de romancière, mais encore par celui de poète. On a de miss Anna : 1^o *Contes sans art*, 1793, 2 vol. in-12; 2^o *Octavie*, roman, 1798, 3 vol.; 3^o *le Lac de Killarney*, 1804, 3 vol.; 4^o *l'Amitié du Marin et l'Amour du Soldat*, 1805, 2 vol.; 5^o *les Frères hongrois*, 1807, 3 vol.; 6^o *Don Sébastien, ou la Maison de Bragance*, 1809, 4 vol.; 7^o *Ballades, Romances et autres poèmes*, 1811, 2 vol. in-8^o; 8^o *le Reclus de Norwége*, 1814, 4 vol., traduit en français.

PORTUGAISES (courtisanes). Dom Vincent Baçallar y Sanna, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V, rapporte que les Portugais s'étant déclarés pour l'archiduc, et étant venus camper aux environs de Madrid, les courtisanes de cette ville résolurent entre elles de marquer leur zèle pour Philippe V; en conséquence, celles qui étaient les plus

sûres de leur mauvaise santé se parfumaient, et en moins de trois semaines il y eut plus de six mille hommes de cette armée ennemie dans les hôpitaux, où la plupart moururent.

PORT (Elisabeth-Marie), hollandaise, mariée à M. Werdorp, ministre de l'Église réformée à Velp, village situé près d'Arnhem. Cette dame a cultivé la littérature avec fruit et agrément; ses principales productions sont : 1° *la Campagne*, 1792, 1 vol. in-8°, ouvrage entremêlé de vers qui ont eu le plus grand succès; 2° *Pour des Solitaires*, 1789, 1 vol. in-8°; 3° *Reinhart, ou Nature et Religion*, 1793, 3 vol. in-8°; 4° *Élégies*, 1794, in-8°; 5° *la vraie Jouissance de la Vie*, 1796, 1 vol. in-8°; 6° *mes Larmes de l'Enfance, tableaux domestiques*, 1804, 2 vol. in-8°; 7° *Frédérique Weiz et ses Enfants*, roman trad. de l'allemand, Harlem, 1 vol. in-8°; 8° *de la Société et de la Solitude*, trad. de l'allemand de Garve, 1806; 9° *Nouvelles Poésies*, Amsterdam, 1807, 1 vol. in-8°.

POTAR DULU (Marie-Thérèse), née à Paris au commencement du xviii^e siècle, de M. Potar, secrétaire du roi au grand collège, se fit connaître très-avantageusement par des pièces de vers insérées dans les *Mercures*. Les amateurs de la poésie citeront toujours avec éloges le *Songe*, ode anacréontique qu'elle composa à l'âge de dix-sept ans. Cette ode a été mise en musique par Moutet, qui l'a fait graver en 1802.

POULAIN DE NOGENT (mademoiselle) a donné : *Lettre de madame la comtesse de la Rivière; Tableau de la parole*, 1783, 1 vol. in-12; *Nouvelle histoire de Port-Royal*, 4 vol., 1786, in-8°; *Anecdotes intéressantes de l'amour conjugal*, Paris, 1786, in-8°; *Poésies diverses*, 1787, in-8°.

PRAxILE ou **PRAxILLA**, dame de Sicyone, florissait vers l'an 492 av. J.-C. Ses talens poétiques la firent mettre au nombre des neuf poètes lyriques dont les poésies ont été recueillies à Hambourg, en 1134, in-4^o. On dit que Praxilla inventa une espèce de vers, qui de son nom fut appelée Praxiléenne.

PRÉMONTVAL (Marie-Anne-Victoire Pigeon de), née à Paris, en 1724, de Jean Pigeon, célèbre mécanicien, qui profita des dispositions de sa fille, pour lui faire cultiver les sciences. Prémontval, qui avait reçu des leçons du père de cette demoiselle, se chargea, par reconnaissance, de continuer l'éducation de sa fille; mais bientôt il en fit sa maîtresse, et partit avec elle à pied pour Genève. Les deux fugitifs se rendirent, en 1744, à Fribourg, puis à Bâle, où ils se marièrent. Prémontval se fit protestant dans l'espoir d'obtenir une chaire de philosophie ou de mathématiques; mais l'une et l'autre lui ayant été refusées, il quitta la Suisse, parcourut avec sa femme l'Allemagne, la Hollande, écrivant des brochures pour les libraires, faisant le métier de correcteur dans les imprimeries, et vivant dans un état voisin de la misère. Sur la recommandation de quelques personnes charitables, madame de Prémontval obtint la place de lectrice de la princesse de Guillemine de Prusse, épouse du prince Henri, avec un traitement de 200 écus. Elle se rendit à Berlin, avec son époux. Madame de Prémontval était aussi aimable que son mari était désagréable. Elle a publié une vie intéressante de son père, sous ce titre : *le Mécaniste philosophe, ou Mémoires concernant plusieurs particularités de la vie et des ouvrages de Jean Pigeon*, La Haye, 1750, in-8^o.

PRÉVILLE (Madeleine-Angélique Droin, femme),

actrice du Théâtre-Français, dont le talent et la réputation égalèrent presque ceux du célèbre acteur qu'elle avait épousé. Madame Prévile débute, en décembre 1753, trois mois après son mari. Elle jouait surtout avec le plus grand succès les rôles de la Baronne dans *Nanine*, Ismène dans *la Mère coquette*, madame Patin dans *le Chevalier à la mode*, etc. Madame Prévile se retira du théâtre, ainsi que son mari, et ils établirent leur résidence en province. En 1791, leurs pensions n'étant plus payées, et pour venir au secours de ses camarades ruinés par les événemens politiques, Prévile rentra à la Comédie-Française par le rôle de Michau, dans *la Partie de chasse*, et sa femme par celui de Margot dans la même pièce. Madame Prévile mourut en 1798; son mari était mort aveugle deux ans avant : tous deux étaient parvenus à un âge très-avancé.

PRÉVOST (Françoise), danseuse de l'Opéra, née vers l'an 1681, et morte en 1741, quitta le théâtre à l'âge de quarante-neuf ans, laissant pour lui succéder les demoiselles Sallé et Camargo, dont la dernière avait été son élève. Mademoiselle Prévost excella dans la danse gracieuse, et fit vingt-cinq ans les délices du public.

PRIE (Jeanne de Bertelot, marquise de), fille de Bertelot de Pléneuf, ancien commis du ministre de la guerre, qui s'était enrichi dans les entreprises des vivres. Bertelot tenait une maison opulente, et sa femme en faisait les honneurs. Leur fille avait plus que de la beauté; toute sa personne était séduisante. Avec autant de grâce dans l'esprit que dans la figure, elle cachait, dit Duclos, sous un voile de naïveté, la fausseté la plus dangereuse. Sans la moindre idée de la vertu, qui était pour elle un mot vide de sens, elle était simple dans le vice et violente sous un air de douceur. Libertine par

tempérament, elle eut de bonne heure des amans distingués. Sa mère, qui lui avait donné l'éducation la plus soignée, devint jalouse d'elle dès qu'elle commença de fixer les regards des adorateurs qui formaient sa petite cour. Pléneuf, pour avoir la paix chez lui, la maria, en 1713, au marquis de Prie, nommé à l'ambassade de Turin, où ce dernier amena son épouse. Revenue à Paris, elle dédaigna la société de sa mère, qu'elle traitait comme une petite bourgeoise, et se fit aimer du duc de Bourbon, premier ministre. Elle trompa ce nouvel amant, et n'en fut pas moins le canal de toutes les grâces et l'instrument de toutes les vengeances. Ce fut elle en partie qui perdit Le Blanc, ministre de la guerre. Le cardinal de Fleury, qui ne l'aimait pas, étant parvenu au ministère, la punit en l'exilant dans sa terre de Courbe-Epine en Normandie. Elle regarda d'abord sa disgrâce comme un nuage passager ; mais ayant appris que sa place de dame du palais de la reine avait été donnée à une autre, elle fut saisie d'un désespoir qui la conduisit au tombeau. Elle mourut en 1727, à vingt-neuf ans, après avoir séché quinze mois dans son exil. Dans le temps de son élévation, elle avait affiché son mépris pour la religion : lorsqu'en 1725, année où les pluies détruisirent la récolte, on porta en procession la châsse de sainte Geneviève, elle dit : « Le peuple est fou ; ne sait-il pas que c'est moi seule qui fais la pluie et le beau temps ? »

PRIGNOT (madame A***). Le joli roman de *la Maison des bois, ou le Remords et la vertu ; l'Histoire de l'infortuné Téleski, sous le règne de Marie-Thérèse*, 1821, 2 vol. in-12, que cette dame a donné au public, font espérer qu'elle ne bornera pas sa carrière littéraire à ces deux ouvrages.

PRINCE DE BEAUMONT. *Voy.* BEAUMONT.

PRINGI (madame de), née dans le XVII^e siècle, a publié *les Différens caractères des femmes du siècle*, avec la *Description de l'amour-propre*, Paris, 1694. Cet ouvrage renferme les chapitres suivans : *les Coquettes, les Bigotes, les Spirituelles, les Économes, les Joueuses et les Plaideuses*. L'auteur, en reprochant aux femmes ces différens défauts, leur a donné les moyens de s'en corriger. Cette dame a encore publié *Julie, ou les Sentimens des Romains*, 1 vol. in-12; *l'Amour à la mode*, et plusieurs autres romans. Elle a fait des Discours à la gloire de Louis XIV : 1^o *Sur le discernement du Roi dans le choix des personnes à qui Sa Majesté a confié l'éducation du duc de Bourgogne*; 2^o *sur la Prise de Mons*; 3^o *sur la Conquête de Namur*; 4^o *sur le Triomphe de Louis XIV*; 5^o *sur la Religion protestante*; etc.

PROBA FALTONIA, d'Orta, dans la Campagne de Roane, florissait sous le règne de l'empereur Honorius. Elle composa la *Vie de Jésus-Christ* de divers fragmens de Virgile, qu'elle assembla en centons : cette *Vie* fut d'abord imprimée à Francfort, en 1546, et ensuite à Cologne, en 1592, sous le titre de : *Probæ Faltoniæ centones ex Virgilio*. Cet ouvrage fait plus d'honneur à sa piété qu'à son génie. — Il ne faut pas la confondre avec Anicia Faltonia, femme d'Anicius Probus, accusée d'avoir, par trahison, introduit les Goths dans Rome.

PROPERTIA DE ROSSI. Cette dame, qui florissait à Bologne sous le pontificat de Clément VII, s'adonna particulièrement à la sculpture. Elle décora la façade de l'église de Sainte-Pétrone de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent l'éloge des connaisseurs. La sculpture n'était point son seul talent; elle possédait

tous ceux qui ont rapport au dessin, peignit quelques tableaux, et grava plusieurs morceaux sur le cuivre. On rapporte que Propertia devint éperdûment amoureuse d'un jeune homme qui ne répondit point à sa passion ; ce qui la jeta dans une langueur qui abrégéa ses jours. Dans son désespoir, elle représenta en bas-relief l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar, histoire qui avait quelque rapport à sa situation : elle avait même rendu la figure de Joseph parfaitement ressemblante à celle de son amant. Ce fut là son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre.

PUISIEUX (Magdeleine d'Argent de), née à Paris, en 1720, mariée à M. de Puisieux, avocat au parlement de Paris et littérateur. A l'exemple de son mari, madame Puisieux cultiva les lettres ; elle a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1^o *Conseil à une amie*, 1749, ouvrage d'éducation, 1 vol. in-12 ; 2^o *les Caractères*, 1750. Palissot reprocha injustement à l'auteur d'avoir oublié le caractère de la femme bel-esprit. Cette production est le complément de l'ouvrage traduit par M. de Puisieux, sous ce titre : *La femme n'est pas inférieure à l'homme*. 3^o *Réflexions et Avis sur les défauts et les ridicules à la mode* ; 1751, in-8^o ; 4^o *le Plaisir et la Volupté*, conte allégorique, 1752 ; 5^o *Zamor et Almanzine, ou l'Inutilité de l'esprit et du bon sens* ; in-12, 1756 ; 6^o *l'Éducation du marquis de ****, ou *Mémoires de la comtesse de Zurla*, 1755, 2 vol., traduits en allemand ; 7^o *Alzarac, ou la Nécessité d'être inconsistant*, 1762, in-12 ; 8^o *Mémoires d'un homme de bien*, 1768, in-12 ; 9^o *Histoire de mademoiselle Deserville*, traduite en allemand ; 10^o *le Marquis à la mode*, comédie, 1763 ; 11^o *Histoire du règne de Charles VII*, 4 vol. in-12. L'abbé Delaporte parle très-favorablement

des ouvrages de madame de Puisieux. Elle mourut à Paris en 1798.

PULCHÉRIE (*Ælia Pulcheria Augusta*), impératrice, née à Constantinople en janvier 399, fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose le Jeune, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de Théodose, arrivée en 450, Pulchérie fit élire Marien, et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderait la continence avec elle. Ce fut par ses soins que s'assembla, en 431, le concile général de Calcédoine. Cette assemblée la combla d'éloges. Elle aimait les lettres, et les cultivait. Elle mourut en 454, à cinquante-six ans. Voltaire maltraite cette princesse dans la préface de son Commentaire sur la Pulchérie de Corneille : il dit qu'en épousant Marcien elle fut aussi fidèle à son vœu d'ambition et d'avarice, qu'à celui de chasteté. Elle avait, ajoute-t-il, cinquante ans, et Marcien soixante-dix : elle l'épousait donc moins pour avoir un mari qu'un premier domestique. Mais il est faux que Marcien eût cet âge : il était né en 391, et n'avait par conséquent que neuf ans de plus que Pulchérie. Quant aux censures que Voltaire fait du Gouvernement de Pulchérie et de Marcien, nous les avons peints l'un et l'autre d'après les historiens anciens et modernes, qui ne partagent point la façon de voir du censeur. Voltaire, pour dégrader Marcien, dit qu'il fut long-temps prisonnier de Genseric, et qu'il n'avait su se conduire ni dans la guerre ni dans la paix. La vérité est que Genseric le retint très-peu de temps, et que son administration, sous Pulchérie et après sa mort, fut celle d'un père vigilant, toujours occupé, pendant son règne, à protéger ses su-

jets et à les soulager, comme le dit Guillaume Beauvais, dans son Histoire abrégée des empereurs romains et grecs. La Vie de Pulchérie a été écrite par le P. Contucci, jésuite, Rome, 1754.

PUTASHÉLI, femme du Tutémur, ou Ven-Tsong, empereur de la grande Tartarie et de la Chine. Cette princesse eut peu de part aux affaires pendant la vie de son époux; mais après sa mort, c'est-à-dire en 1332, elle s'empara de tout le gouvernement. Elle fit d'abord proclamer le prince Ilinchipin, âgé de sept ans, qui mourut au bout de quelques mois. Elle n'eut pas moins de crédit pour élever à l'empire Touhan-Témur, neveu de Tutémur, lequel donna tout pouvoir à l'impératrice Putashéli, et lui conféra le titre d'impératrice grand-mère. Il résolut cependant dès lors de s'en défaire. Au mois de juin 1341, l'empereur fit publier par toutes les provinces un manifeste, dans lequel il exposait tout ce que l'empereur Tutémur et l'impératrice Putashéli avaient fait contre Hoshila, son frère. Il se plaignait amèrement de ce qu'on l'avait relégué sans qu'il fût coupable de rien, et de ce qu'on avait voulu le faire passer pour le fils d'un autre que de Hoshila. Il ôta ensuite à Putashéli le titre d'impératrice grand-mère, et l'exila. Elle mourut bientôt après.

PYTHODORIS, fille de Pythodorus, riche particulier de Tralles, dans la Lydie. Pythodorus avait été grand ami de Pompée : sa fille, favorisée de tous les dons de la nature, épousa à l'âge de dix-neuf ans Polémon I^{er}, qui gouverna le Pont, le Bosphore cimmérien et la Colchide huit ans avant l'ère chrétienne. La fortune ayant abandonné Polémon dans une guerre qu'il fit aux Aspurgilains, nation habitant les bords du Tanais, il fut pris par ces barbares, qui le mirent à mort. Sa veuve,

qui avait eu de ce prince deux fils et une fille, régna, pendant leur minorité, glorieusement sur toute la partie orientale de l'ancien royaume de Pont, qui s'étendait depuis le fleuve Iris jusqu'aux frontières de l'Arménie et de la Colchide. Elle épousa en secondes noces Archélaus, dernier roi de Cappadoce, dont elle devint veuve l'an 17 de J.-C. Elle continua de régner dans le Pont avec son fils Polémon II, qu'elle avait associé au trône, mais en se réservant tout le soin des affaires politiques. A sa mort son fils lui succéda.

PYTHONISSES, magiciennes que Saül, dit l'Écriture, chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, il fut rejeté du Seigneur; et loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une Pythonisse, qui lui fit voir l'ombre de Samuel, et lui prédit qu'il mourrait avec ses fils à la bataille de Gelboé.

Q

QUATRESOUS, jeune fille qui, à l'âge de seize ans, avait déjà fait plusieurs campagnes dans les armées de la république, et avait perdu plusieurs chevaux en combattant. Le 22 avril 1794, la convention nationale lui accorda une pension de 300 francs, avec promesse de l'augmenter le jour de son mariage.

QUETINEAU (Marie-Adélaïde), femme de l'un des généraux républicains de l'armée de l'Ouest. Son mari est traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, et condamné à mort, Madame Quetineau, présente au jugement, demande à mourir avec lui. On hésite : elle s'écrie aussitôt : *Vive le roi!* et les juges-bourreaux font monter les deux époux sur la même charrette, le 16 mars 1794.

QUINAULT-DEFRESNE (Marie-Jeanne Dupré, mariée, en 1727, au célèbre acteur), acquit une grande réputation dans les rôles tragiques et comiques. Il lui fallut d'autant plus de mérite pour obtenir la faveur du public, qu'elle se trouvait en concurrence avec les plus célèbres actrices de son temps, mesdemoiselles Duclos, Lecouvreur et Gaussin. Elle avait créé le rôle de Didon. Étant d'une complexion très-délicate, elle se retira une première fois du théâtre, en décembre 1732; essaya plus tard de remonter sur le théâtre, mais fut forcée, par sa santé, à prendre sa retraite en 1736.

QUINAULT-DEFRESNE (Marie-Anne), belle-sœur de la précédente, bonne actrice, fut reçue au Théâtre-Français, en 1715, et se retira en 1722. Sa beauté la rendit plus célèbre que ses talens. Son cœur fut partagé entre le duc d'Orléans et le vieux duc de Nevers, père du duc de Nivernais. Mademoiselle Quinault mourut en 1790, âgée de près de cent ans.

QUINAULT-DEFRESNE (Françoise), belle-sœur de la précédente, plus connue sous le nom de mademoiselle de Nesle, nom de son mari, officier de la louverterie du roi, qui s'était fait comédien. Elle débuta au Théâtre-Français, en janvier 1708, par le rôle de Moinne, et fut reçue la même année. Elle mourut en 1713, à l'âge de vingt-cinq ans, regrettée du public, auquel ses premiers succès promettaient une grande réputation dans l'art dramatique.

QUINAULT-DEFRESNE (Jeanne-Françoise), sœur cadette des précédentes, actrice célèbre par son esprit, son instruction et son amabilité. Elle débuta, en juin 1718, par le rôle de Phèdre; elle joua aussi, de la manière la plus originale, plusieurs rôles de caricature; souvent elle donna des conseils aux auteurs: La Chaus-

sée lui doit l'idée des *Préjugés à la mode*. Voltaire avait en elle une grande confiance : dans le carême, elle avait vu jouer, sur un théâtre de la foire Saint-Germain, une mauvaise pièce de *l'Enfant prodigue*, dans laquelle elle avait reconnu des motifs de scènes propres à être mis en œuvre par des mains habiles; « Je veux en voir l'essai, dit-elle à Voltaire, et il faut que j'en parle à Destouches. » Dès le lendemain matin, Voltaire arrive chez mademoiselle Quinault, et lui demande si elle a vu Destouches. « Non, en vérité, lui répond-elle. — Eh bien, reprend-il, ma chère bonne, ne lui parlez pas de ce que vous savez : j'ai passé la nuit à tracer le plan de votre *Enfant prodigue*, et je m'empresse de vous l'apporter. » Cette demoiselle critique et corrige; et, pour rendre la chose plus singulière, elle s'engage, quoique jeune, à jouer le rôle ridicule de la baronne de Croupillac. Voici une autre anecdote, racontée par La Harpe. « Voltaire avait lu *Zaïre* à mademoiselle Quinault..... Cette actrice, qui joignait à un grand talent comique beaucoup d'esprit naturel, de finesse et de gaieté, sachant combien Voltaire, sur tout ce qui avait rapport à ses pièces, était facile à s'alagner, se divertit d'autant plus à faire une plaisanterie sur son ouvrage, qu'elle-même n'y attachait aucune conséquence. Quand elle eut entendu la pièce, « Savez-vous, lui dit-elle, comment il faut intituler votre pièce? la *Procession des captifs*. » Voltaire jeta un cri d'effroi « Mademoiselle, si vous ne me donnez votre parole d'honneur de ne jamais répéter cette plaisanterie, jamais *Zaïre* ne sera représentée. » Mademoiselle Quinault lui a tenu parole. Cette excellente actrice avait quitté le théâtre en 1741, et mourut en février 1783.

— QUINTILIA DE LA MIRANDE, (Lucrece), ita-

lienne, renommée par ses talens et son esprit au *xvi^e* siècle, a laissé des tableaux estimés et des écrits historiques sur la vie des plus célèbres peintres.

R

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 av. J.-C. Elle en eut Joseph, et Benjamin, dont la naissance coûta la vie à sa mère. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob ; mais on en doute beaucoup, car ce monument est encore tout entier.

RACINE (Anne), femme de Mirlean des Radrets, morte à Blois le 30 octobre 1805, était dernière petite-fille du célèbre Racine. L'auteur d'*Athalie*, outre son fils, Louis Racine, dont descendait madame des Radrets, laissa une fille nommée Catherine, qui s'allia dans la famille de Collin-Morembert. Cette famille s'est subdivisée en deux branches, dont l'une porte encore son nom, l'autre a pris celui de Norrois d'Ablancourt. Il existe dans la branche Morembert une arrière-petite-fille de Racine et trois de ses arrière-petits-fils.

RADCLIFFE (Anne), née à Londres en 1763, célèbre auteur de romans anglais, d'une conception sombre et tragique, que l'abbé Morellet a presque tous traduits en français. Les principaux sont : *les Châteaux de Dunblaine et d'Athlin*, 2 vol. ; *la Forêt, ou l'Abbaye de Saint-Clair*, 3 vol. ; *Julia, ou le Souterrain du Château de Mazini*, 2 vol. ; *les Mystères d'Udolphe*, 4 vol. ; *l'Ita-*

gieuse : elle vécut en reine dans son monastère. Clotaire, qui ne pouvait s'empêcher de l'estimer, fournissait aux dépenses que sa libéralité exigeait. Son crédit se soutint malgré son éloignement : les malheureux trouvaient en elle une protection efficace, et devaient à ses sollicitations souvent leurs biens, quelquefois leur liberté ou leur vie. Si le dégoût du monde en éloignait Radegonde, sa piété active et raisonnée le lui faisait chercher quand elle pouvait être utile. L'union entre les grands, la paix dans l'état, et le bonheur du roi et de son peuple, l'occupaient sans cesse. Elle tremblait, dès qu'elle entendait parler de guerre ou de discorde entre les souverains, elle mettait tout en usage pour écarter ce fléau : elle écrivait dans ces occasions au monarque, à ses ministres, aux évêques, et à tous ceux qui pouvaient faire réussir les conseils de paix qu'elle donnait. Les poésies de Fortunat prouvent qu'elle aimait les muses ; on peut même penser qu'elle faisait des vers : Fortunat, le premier poète de son siècle, lui écrivait en vers ; Radegonde lui répondait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle entendait et écrivait fort bien la langue romaine. Nous avons son testament dans le Recueil des conciles, et sa Vie, Poitiers, 1527, in-4^o, traduite en latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le P. de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADZIWIŁ (Françoise, princesse de), fille du prince Wissicnioweki, castellan de Cracovie, fut la première femme du prince Michel Cazimir Radziwil, palatin de Wilna et grand-maréchal de Lithuanie. Elle écrivit en polonais des tragédies et des comédies, et traduisit dans la même langue plusieurs pièces françaises et un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, imprimé à Wilna en 1748, in-12.... On a encore d'elle une *Instruction à*

ses enfans sur les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers eux-mêmes. Le Recueil des œuvres dramatiques de cette princesse parut en 1751. La seconde femme du prince palatin de Wilna se distingua par son goût pour la poésie; elle a laissé un Recueil de vers sur des sujets sacrés et profanes.

RAGNÉTRUDE, maîtresse de Dagobert I^{er}, avec le titre de reine, fut remarquée par ce prince dans un voyage qu'il fit en Austrasie, vers 629 : il l'emmena à la cour, et en eut un fils nommé Sigebert, qui fut saint Sigebert, roi d'Austrasie, et chef de la troisième branche des rois de France.

RAHAB, femme de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyait pour reconnaître la ville. Le texte hébreu porte Zonah, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix*; ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeait chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme; ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane dont les désordres auraient dû leur inspirer de l'horreur. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur saint Paul et saint Jacques, et sur tous les Pères, soutiennent que le mot hébreu signifie une femme débauchée. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre tout le reste de la ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaï, père de David : ainsi Jésus-Christ est descendu de cette Cananéenne.

RAISIN (Françoise Pitel de Longchamp, femme) naquit en France, en 1661, d'une comédienne. A quinze ans elle passa en Angleterre avec son père et la troupe dont il était directeur; elle eut de grands succès au théâtre de Charles II. Après un séjour de dix-huit mois à Londres, mademoiselle Pitel revint en France, épousa Raisin le cadet, et entra, ainsi que lui, dans une troupe qui jouait à Rouen. Ils vinrent ensuite à Paris, et débutèrent sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1679, et y furent reçus. Madame Raisin était belle des grâces naturelles. Après la mort de son mari, arrivée en 1693, sa célébrité au théâtre prit de l'accroissement par l'amour que ses charmes inspirèrent au dauphin, fils de Louis XIV. Le roi ne s'opposa point à l'attachement de son fils pour madame Raisin, mais il exigea qu'une personne que son fils avait distinguée ne continuât pas à servir d'amusement au public; il lui fit dire que, si elle voulait renoncer au théâtre, elle aurait le choix de 150,000 livres comptant, ou une pension viagère de 10,000 livres par an. Madame Raisin accepta cette dernière proposition. Le dauphin mourut en 1711, et la pension fut supprimée en 1719. Madame Raisin quitta Paris et se retira en Basse-Normandie chez sa sœur madame Durien, où elle mourut d'une chute, en 1721.

RAMBOUILLET (Catherine de Vivonne, femme de Charles d'Angennes, marquis de), qu'elle avait épousé en 1600, fut aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Le grand nombre de gens de lettres qui fréquentaient son hôtel avait fait de cette réunion une petite académie. On y jugeait la prose et les vers; et ce n'était pas toujours le goût qui présidait à ces jugemens. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Ram-

bouillet, ayant voulu être les émules de nos grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal. Madame de Rambouillet mourut en 1665, laissant trois filles religieuses et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes, mariée au duc de Montausier, devenue ensuite dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse et gouvernante du grand dauphin. C'est à cette dernière que madame de Rambouillet dut la *Guirlande de Julie*, galanterie des plus ingénieuses. (*Voy. MONTAUSIER.*) Le marquis de Rambouillet était mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du Roi, conseiller d'état et maréchal-de-camp. Il avait été envoyé en 1627 en ambassade à Turin, pour procurer la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie.

RANDALL (madame), auteur anglais, a publié : *Lettre aux femmes d'Angleterre sur l'injustice de la subordination intellectuelle* ; elle y combat avec esprit et chaleur pour l'égalité des deux sexes, et cite un grand nombre de femmes célèbres pour prouver que leurs facultés intellectuelles ne sont pas inférieures à celles des hommes, lorsqu'elles sont cultivées et développées. « Avec l'éducation que nous recevons, dit-elle, égaler les hommes, c'est les surpasser. »

RAOUL (mademoiselle Fanny), sœur d'un avocat distingué de la cour de cassation, née, en 1772, à Saint-Pol-de-Léon, à trois lieues de Morlaix. Elle vint, jeune encore, à Paris, et y publia, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage intitulé, *Opinion d'une femme sur les femmes*, 1801. On lit dans la Biographie des frères Michaud, que, quelques années après la publication de son *Opinion sur les femmes*, « mademoiselle Raoul fit remettre à la lecture du théâtre de l'Odéon, dont M. Duval était directeur, le manuscrit d'une pièce qui ne fut point repré-

sentée, mais dont elle crut ensuite reconnaître le plan dans *le Tyran domestique*, du même M. Duval. » On doit encore à mademoiselle Raoul, 1^o *Fragmens philosophiques et littéraires*, 1813; 2^o *Réponse à M. Philogène Lebon*, in-8^o, 1814 et 1815; 3^o un journal intitulé *le Véridique*, ouvrage qu'elle a abandonné, attendu que le titre *le Véridique* n'est pas de ce siècle.

RASPONI (dona Felice), née d'une noble famille de Ravenne, en 1523, apprit la langue latine, à l'aide de laquelle elle étudia la philosophie d'Aristote et de Platon, l'Écriture et les saints Pères, et passa pour une des femmes les plus savantes de son siècle. Elle prit l'habit des bénédictines dans le monastère de Saint-André, où elle mourut en 1579. Elle était d'une beauté si éclatante dans sa jeunesse, qu'elle fixa l'admiration d'Annibal Caro, qui composa trois sonnets en son honneur. On a d'elle, 1^o *Della Cognizione di dio ragionamento*, etc., 1670; 2^o *Dialogo, dell' eccellenza dello stato monacale, ed alcuni esercizi di quello*, Bologne, 1672.

RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette Sancerotte), née à Nanci, en 1750, d'un comédien de province, et d'une femme attachée à la maison du roi de Pologne. Madame de Graffigny la tint sur les fonds de baptême. Elle commença sa carrière dramatique à Pétersbourg, d'où, après avoir joué quelque temps, elle revint, en septembre 1772, débiter à Paris, dans l'emploi des reines, par le rôle de *Didon*, au Théâtre-Français. Ses dix-sept ans, sa taille parfaite, sa beauté la firent accueillir du public avec un enthousiasme sans exemple : jamais plus belle femme n'avait frappé les yeux du spectateur. Les rôles d'*Emilie*, d'*Idamé* et de *Monime*, qu'elle remplit successivement pendant ses débuts, attirèrent chaque fois une foule extraordinaire

l'on payait jusqu'à un louis une place au parterre. Des princes français et étrangers, les seigneurs les plus marquans de la cour, de riches financiers, des poètes prodiguaient à mademoiselle Raucourt des présens ou des éloges ; Voltaire même lui adressa des vers. Le roi, madame la dauphine, lui donnèrent des témoignages d'intérêt. La courtisane Dubarry lui fit de riches présens, en lui recommandant d'être sage ; ce qui fut remarqué avec malice. Mademoiselle Raucourt fut surtout admirée dans les rôles d'*Athalie*, de *Mérope*, de *Cléopâtre*, de *Léontine*, de *Sémiramis* ; elle électrisait dans *Médée*. En juin 1776, elle disparut subitement ; elle rentra au théâtre, en 1779, par le rôle de *Didon*. Proscrite en 1793, elle passa six mois en prison. En septembre 1797, elle fut disgraciée par le Directoire exécutif de la république ; mais Bonaparte, à son avènement au consulat, la protégea, lui fit une forte pension sur sa cassette, et la chargea de l'organisation des troupes de comédiens qui devaient parcourir l'Italie. En octobre 1806, elle fit l'ouverture du théâtre de Milan, par une représentation d'*Iphigénie en Aulide*, où elle joua le rôle de *Clytemnestre*.

Mademoiselle Georges a été formée par cette célèbre actrice. Le poète Chénier composa ce quatrain en sortant d'une représentation de *Phèdre*, où mademoiselle Raucourt avait joué.

O Phèdre, en tes amours que de vérité brille !
 Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
 Les fureurs de sa mère et son tempérament,
 Et l'organe de son amant.

En effet, mademoiselle Raucourt avait un organe dur et peu agréable. Nous ne parlerons pas de sa vie privée, elle ne pourrait faire son éloge. Elle mourut subitement

le 15 janvier 1815. Le curé de Saint-Roch, sa paroisse, refusa la porte de son église à la dépouille mortelle de la pécheresse, malgré qu'il en eût reçu souvent des sommes assez considérables; mais les portes de Saint-Roch cédèrent aux efforts des admirateurs de mademoiselle Raucourt. Son corps fut conduit au cimetière du père La Chaise, où un superbe buste en marbre blanc décore son tombeau.

RAZILLY (Marie de), d'une famille ancienne et noble de la Touraine, morte à Paris en 1707, âgée de quatre-vingt-trois ans, faisait de la poésie son plus cher amusement. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de Calliope. Nous avons de cette demoiselle quelques pièces de vers, répandues dans différens recueils, entre autres son *Placet au Roi*, de plus de cent vingt vers, en 1667. Louis XIV lui fit une pension de 2000 livres.

RAZYAH ou RADHIAT-EDDYN, reine de Dehly, était fille de Chems Edding Iletmich. Elle fut reconnue souveraine par tous les ordres de l'état, l'an 1236 de J.-C., après la déposition de son frère, qui s'était attiré le mépris de ses sujets. C'est le seul exemple, dans les annales de l'islamisme, d'une femme élevée au rang suprême par le choix du peuple. Cette princesse était digne d'une aussi glorieuse exception : elle dompta tous les rebelles de sa nation. A la suite d'un combat contre le roi de Serhind, Razyah fut faite prisonnière, et fut renfermée dans un château; mais le roi de Serhind, plein d'admiration pour sa captive, vint la délivrer et l'épousa; trois ans après, Razyah et son époux furent vaincus dans une grande bataille, et impitoyablement massacrés par les Indiens idolâtres.

RÉAD (Marie), flibustière anglaise, née en 1680, d'un marin qui, peu de temps après son mariage, parti pour un voyage de long cours, laissa sa femme enceinte d'un fils. Cette femme, ennuyée de son veuvage, oublia son époux et devint mère d'une fille dont elle accoucha secrètement et qu'elle substitua à son fils mort dans l'intervalle. Lorsque Marie eut atteint l'âge de dix ans, sa mère lui révéla le secret de sa naissance, et lui conseilla de continuer à cacher son sexe. Devenue orpheline à quatorze ans, la jeune fille embrassa l'état militaire : elle servit sur mer dans son pays et sur terre en Flandre. Éperdûment amoureuse d'un jeune Flamand son camarade, elle reprit les habits de femme, l'épousa, et s'établit aubergiste près de Breda. Son mari étant mort, Réad s'engagea dans l'infanterie, s'embarqua pour l'Amérique. Le vaisseau qu'elle montait fut pris par des pirates, avec lesquels elle s'enrôla. Personne ne soupçonnait son sexe; mais la passion qu'elle avait conçue pour un jeune Anglais, prisonnier des pirates, lui sauva la vie en exposant la sienne dans un duel contre un flibustier. Les deux amans se jurèrent une fidélité éternelle, et convinrent de saisir la première occasion pour abandonner les flibustiers; mais le capitaine Rackam ayant été surpris par des Anglais, fut conduit avec son équipage à Port-Royal de la Jamaïque. Ils furent tous condamnés à mort en novembre 1720 : Marie, ainsi qu'Anne Boung, maîtresse de Rackam, déclarèrent qu'elles étaient enceintes; leur exécution fut suspendue; Marie tomba malade, et mourut en prison. *L'Histoire des Pirates anglais*, par Ch. Johnson, traduite en français, 1725, donne de longs détails sur ces deux aventurières. Voir *l'Histoire des Flibustiers*, tom. IV.

REBOURS (madame Anel Le) a publié : *Avis aux*

Mères qui veulent nourrir leurs enfans ; Utrecht, 1767, in-12 ; Paris, 1770, 1775, 1798. On trouve à la tête de ces éditions, excepté la première, une *Lettre* du célèbre médecin Tissot à l'auteur ; un *Rapport* fait à la Faculté de médecine de Paris, le 20 janvier 1770, sur la production de madame le Rebours ; et un *Certificat* du doyen de cette même Faculté. Dans la lettre du docteur Tissot, on lit : « *Les Avis aux Mères qui veulent nourrir* ne renferment pas un précepte qui ne soit fondé en raison... Je ne connais pas d'ouvrage qui puisse faire autant de bien... Vous avez rendu un service à l'humanité en écrivant. Toutes les personnes sensées en jugeront ainsi, etc. » Le rapport fait à la Faculté de médecine de Paris renferme, entre autres phrases, celle-ci : « Madame Le Rebours est peut-être la première qui ait prouvé par des raisons claires et évidentes qu'il faut qu'une mère donne à téter au nouveau-né le plus tôt possible après sa naissance... Nous pensons donc qu'il est à souhaiter que cet ouvrage se répande de plus en plus dans le public, et que toutes les mères s'y conforment exactement. »

REBOURS (mademoiselle), l'une des maîtresses de Henri IV, après Fleurette, fille du jardinier du château de Nérac. La demoiselle Rebours fut elle-même supplantée par Françoise de Montmorency, dite *la belle Fossoyeuse*.

RÉCAMIER (madame Joséphine), née en 1783, de la seconde femme de M. Bernard, notaire à Lyon, devenu en 1787 l'un des receveurs particuliers des impositions de la ville de Paris, et élevé en 1801 à la place d'administrateur-général des postes. Son épouse, la mère de madame Récamier, était l'une des belles femmes de France. La jeune Bernard, dès l'âge le plus

tendre, annonçait qu'elle se ferait remarquer un jour par sa beauté, la vivacité de son esprit et son amabilité. A dix-sept ans, elle épousa son compatriote M. Récamier, qui devint l'un des plus fameux banquiers de la capitale, sous la république. Les grandes opérations financières de M. Récamier, la beauté de son épouse, et les grâces avec lesquelles elle recevait, firent bientôt de sa maison le rendez-vous des personnages les plus distingués de la capitale et des pays étrangers. Le prince Henri de Prusse, oncle du roi actuel de ce pays, devint éperdûment amoureux de madame Récamier, et lui proposâ de l'épouser si elle voulait se séparer de son époux. Il fit faire par le célèbre peintre Gérard le portrait de cette jolie femme et l'emporta en Prusse. En 1825, ce prince vint à Paris, chassa avec le roi Charles X, et envoya à madame Récamier le gibier de sa chasse.

Madame Récamier, sans avoir rien écrit, du moins rien publié, a exercé une grande influence sur des écrivains célèbres. Elle était liée d'amitié avec M. de Châteaubriant, madame de Stael et madame de Genlis. Cette dernière a écrit la Vie de madame Récamier sous la forme de nouvelle historique, qu'elle lui a donnée manuscrite.

On assure que cette dame, déjà dans un âge avancé, a conservé presque toute la fraîcheur et tout le charme de figure de sa première jeunesse : la douceur de son caractère, le calme de son âme peuvent en être un garant irrécusable. Elle ne s'appuya jamais sur des amitiés puissantes, que pour faire récompenser le mérite obscur, et pour soulager l'indigent; et sa célébrité est due peut-être moins à sa beauté qu'à son désintéressement et à sa modestie. Malgré la médiocrité de sa fortune actuelle, elle n'est pas sourde aux malheurs. Le

feu duc de Montmorency, gouverneur du duc de Bordeaux, allait exactement tous les jours rendre visite à madame Récamiér.

RECLAM-STOSCH (madame) fut élevée en Prusse, à Lino, village dont son père était pasteur. Allemande par son père, et originaire de France par sa mère, elle cultiva la poésie allemande comme la poésie française. Sans maître et presque sans secours dans cette dernière langue, elle parvint cependant à s'y distinguer. Les pièces qu'elle a composées en français ont été publiées sous ce titre : *Recueil de pièces fugitives*, Berlin, 1777, in-12. L'auteur a dédié ce Recueil charmant au célèbre Bitaubé. La dédicace est une épître en vers, qui se termine par les deux suivans :

L'immortalité que j'espère
Est dans le cœur de mes amis.

REEVE (miss Clara), née à Londres, passe pour être une des femmes de son pays qui aient le plus de talent et de connaissances en littérature. Elle a publié beaucoup de romans. Les principaux sont : 1^o *le Vieux baron anglais*; 2^o *les Deux Mentors*; 3^o *l'Exilé, ou Mémoires du comte de Cromstadt*; 4^o *l'École des Veuves*; 5^o *Mémoires de Roger Clarendon*. Son ouvrage sur les *Progrès des romans dans les différens temps et chez les différens peuples* est plein de remarques judicieuses et de critique morale.

REGNARD (madame). Son mari, en qualité de maire de la ville de La Ferté-sous-Jouarre, avait reçu Louis XVI et sa famille revenant de Varennes en 1790. Des agens du comité de salut public furent envoyés en 1793 à La Ferté-sous-Jouarre pour s'emparer de Regnard, ancien maire de cette ville. Son épouse essaya de le justifier près des agens; mais, croyant voir dans

leurs yeux la mort certaine de son mari, elle passa désespérée dans son appartement. Là, elle déposa tout ce qu'elle avait de précieux sur elle, courut au bout de son jardin qui donnait sur la Marne, et se précipita dans cette rivière. M. Regnard n'apprit qu'au Luxembourg la fin déplorable d'une épouse qui méritait tous ses regrets par ses rares qualités et son héroïque attachement.

REMIGNY. *Voy. SÉGUIER.*

RENARD (Anne-Élizabeth Tourtille Saugrain, dame), née à Paris, dans le XVIII^e siècle, est auteur de *Vers à M. de Sartine, ministre de la Marine, 1776*, in-4^o, et de divers autres morceaux de poésies, entre autres, une jolie romance qui se trouve dans l'Almanach des Muses de 1780. Madame Renard fut reçue membre de l'Académie des Arcades de Rome.

RENAULT (Aimée-Cécile), fille d'un papetier de Paris, âgée de vingt ans, fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 29 prairial an II (17 juin 1794), comme ayant cherché à assassiner Robespierre. La vue du sang qui coulait à grands flots dans la capitale avait dérangé et exalté l'imagination de cette jeune fille; mais il est certain qu'elle n'avait jamais eu le dessein qu'on lui prêta. Le 23 mai 1794, elle se présenta chez Robespierre, et demanda à le voir. Comme on lui répondit qu'il était sorti : « Il est, dit-elle, fonctionnaire public, et doit, en cette qualité, répondre à tous ceux qui se présentent. Quand nous n'avions qu'un roi, on entraît tout de suite chez lui : je verserais tout mon sang pour en avoir encore un. » Ce ton fit naître des soupçons; on l'emmena au comité et on l'interrogea. « Connaissez-vous Robespierre? lui demanda-t-on. — Non, répondit-elle. — Que lui vouliez-vous

donc? — Cela ne vous regarde pas! — Avez-vous dit que vous désiriez un roi? — Oui, car vous êtes cinq cents tyrans, et j'allais précisément chez Robespierre pour voir comment est fait un tyran. — Pourquoi portez-vous avec vous ce paquet? (Elle avait sous son bras du linge dans un mouchoir) — M'attendant à aller où vous allez me faire conduire, j'ai été bien aise d'avoir du linge pour changer. — Qu'entendez-vous par là? — En prison, et ensuite à la guillotine. » La malheureuse n'avait que trop bien deviné. On la conduisit au supplice couverte d'une chemise rouge, et son père, âgé de soixante-deux ans, périt avec elle comme son complice. Deux de ses tantes, religieuses très-âgées, ses parens, ses amis et ses connaissances, au nombre de dix-huit, furent enveloppés dans sa perte : plus de soixante personnes qu'elle ne connaissait pas, mais qui se trouvaient renfermées dans la même prison, furent aussi envoyées à l'échafaud ; dans le nombre étaient huit femmes, mères et filles, qui s'embrassaient en disant : « Nous sommes heureuses de mourir ensemble. » Le scélérat Fouquier-Tainville, accusateur public, surpris de leur héroïque fermeté : « Voyez, dit-il, comme elles sont effrontées ; il faut que j'aie les voir monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront ce caractère, dussé-je me passer de dîner. » Les frères seuls de mademoiselle Renault lui survécurent. Ils étaient alors aux armées ; le comité de salut public les y fit arrêter, et ordonna de les conduire à Paris pour y être jugés ; mais leurs camarades leur fournirent les moyens de s'échapper.

RENÉE D'AMBOISE. Voy. BALAGNI.

RENNEVILLE (Sophie de Senneterre, dame de), née en 1771, d'une famille distinguée de Normandie, mariée très-jeune à M. de Renneville, et morte à Paris

en 1822. Cette dame a consacré ses veilles à écrire pour l'éducation de la jeunesse; elle a publié plus de soixante volumes in-12 et in-18, dont nous ne citerons que les suivans : 1^o *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Clair*, 1806, 1 vol.; 2^o *Stanislas, roi de Pologne*, roman historique, suivi d'un *Abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 1807, 3 vol. in-12; 3^o *Galerias des femmes vertueuses, ou Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 1808, in-12; 4^o *les deux Educations, ou le Pouvoir de l'exemple*, 1813; 5^o *Galerie des jeunes Vierges, ou Modèle des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 1819 et 1822; *Mythologie des demoiselles*, 1821, 2 vol.; *Charles et Eugénie, ou la Bénédiction paternelle*, 1821, 2 vol.; *la Mère gouvernante, ou Principes de politesse, fondés sur les qualités du cœur*, etc.

RESTIF DE LA BRETONNE (Agnès Le Bègue, dame), née à Auxerre, épousa Restif de la Bretonne, auteur de plus de cent cinquante volumes de romans, dont le but est souvent plus moral que la fable. Agnès Le Bègue, sa femme, a publié en quatre parties, 1785, *la Femme infidèle*, sous le nom de Maribert-de-Courtenai.

RETAU DUFRESNE (Elizabeth), auteur de *l'Histoire de la ville de Cherbourg*, 1760, 1 vol. in-12, mourut vers la fin du xviii^e siècle.

RETZ (Claude-Catherine de Clermont, duchesse de).
Voy. CATHERINE DE CLERMONT.

RHODIENNES (les). Soliman II, empereur des Turcs, ayant mis le siège devant Rhodes, capitale de l'île de ce nom, les dames de la ville et les paysannes des environs se distinguèrent dans la défense par leur courage et par leur résolution. Non-seulement elles prépa-

raient les huiles, les eaux bouillantes et les feux d'artifice destinés à être lancés sur leurs ennemis, plusieurs s'avancèrent encore sur la brèche, et secoururent de leurs bras les intrépides chevaliers.

Une entre autres, maîtresse du gouverneur d'un des forts de Rhodes, ayant su que son amant venait d'être tué à l'assaut, s'avança sur la muraille, tenant deux jeunes enfans qu'elle avait eus du chevalier; et là, par un zèle plus que barbare, après avoir fait sur eux le signe de la croix et les avoir embrassés, elle leur coupa la gorge et les jeta tout sanglans dans les flammes; puis, courant à l'endroit où son amant avait perdu la vie, elle se saisit de sa cotte d'armes et de son épée, s'élança comme un éclair au milieu des Turcs, et périt sous leurs coups. Tant de bravoure, tant d'héroïsme ne purent soustraire la malheureuse ville au joug des Mahométans. Rhodes fut prise en 1522.

RICARD (L.-A.-C.), veuve Lefèvre, belle-mère de Pétion, née à Fécamp, domiciliée à Chartres, fut condamnée à mort, à l'âge de cinquante-six ans, le 3 vendémiaire an II (23 septembre 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, « comme convaincue d'avoir applaudi à l'évasion de l'ex-ministre Lebrun, et d'avoir déclaré que les Brissotins et les Girondins étaient de bons républicains, et que, pour le bonheur du peuple, il faudrait peut-être un roi. »

RICCOBONI (Hélène-Virginie-Baletti), appelée aussi Flaminia, femme de Louis Riccoboni, née à Ferrare en 1686, morte à Paris en 1771, fut actrice, et se fit une grande réputation en Italie, où elle contribua avec son mari à la réformation du théâtre. En 1716, elle vint s'établir à Paris avec son mari jusqu'en 1732, où tous deux quittèrent le théâtre et vécurent dans la retraite.

Hélène Riccoboni ne fut pas seulement admirée comme excellente actrice, elle fut estimée pour les connaissances étendues qu'elle avait dans les langues latine et espagnole; bientôt le français lui fut aussi familier que sa langue maternelle. Elle a donné, d'après Plaute, une comédie intitulée *le Naufrage*, qui n'eut pas de succès; mais elle a composé d'autres ouvrages, et adressé à Mirabeau des observations sur sa traduction de la Jérusalem délivrée, dont cet auteur a profité dans une nouvelle édition.

RICCOBONI (Marie-Jeanne de Mézières de Laboras de), néé à Paris en 1714, épousa le comédien Louis Riccoboni, se fit actrice au Théâtre italien, y remplit avec succès les rôles d'amoureuse, et le quitta en 1761. Elle contribua, par ses conseils, aux succès des comédies de son mari, et publia elle-même plusieurs romans où l'intérêt du sujet se réunit aux grâces de la diction. Les principaux sont : 1^o *Lettres de Fanny Buttler*, 1757, in-12; 2^o *Lettres de milady Catesby*, pleines d'esprit et d'une douce philosophie; 3^o *Histoire du marquis de Crécy*, 1756, in-12. « Cette histoire, écrite avec autant d'élégance que d'esprit, eut un grand succès; elle le méritait : elle joint la délicatesse des sentimens aux grâces du style, la vérité des caractères à la chaleur de l'intérêt, la variété des tours à la finesse des réflexions. La marche en est vive et dégagée de frivoles circonstances; les personnages sont nobles; rien de bourgeois, rien de bas dans les détails; point d'images déshonnêtes, ni de peintures trop libres. Tout décele un auteur à qui les mœurs du monde et les routes du cœur sont également connues. On a cependant trouvé que l'ouvrage avait des défauts; le dénouement surtout a éprouvé des contradictions. On est fâché de voir la mar-

quise de Crécy mourir d'une manière si tragique; on lui trouve l'âme trop vertueuse et les passions trop douces pour la faire finir par ce genre de mort. Mais on peut justifier ce défaut, en disant qu'une personne douce et tendre se livre plus qu'une autre à cette profonde douleur qui rejette toute consolation, et qui conduit au dernier acte du désespoir. » 4^o *Amélie*, roman traduit de Fielding, 1762, 3 vol. in-12; 5^o *Miss Jenny*, 1764, 4 vol. in-12; 6^o *Lettres de la comtesse de Sancerre*, 1767, 2 vol. in-12 : elles ont fourni à l'auteur de *l'Amant bourru* le sujet de sa comédie; 7^o *Lettres de Sophie de Valière*, 1772, 2 vol. in-12; 8^o *Ernestine*, production pleine de sensibilité, et dont la brièveté fait le seul défaut; 9^o *Lettres de milord Rivers*, 1777, 2 vol. in-12; 10^o *Recueil de pièces et d'histoires*, 1783, 2 vol. in-12. Les œuvres de madame Riccoboni ont été recueillies à Neuchâtel en 10 vol. in-12, et à Paris en 9. En général, le style de l'auteur est quelquefois trop chargé d'exclamations et d'épithètes; mais ce léger défaut est bien racheté par la délicatesse et la vivacité des sentimens. Madame Riccoboni est morte dans un état voisin de la détresse, le 6 décembre 1792. On a publié après sa mort une nouvelle édition de ses Œuvres, 14 vol. in-18, précédée d'une Notice sur sa vie et ses écrits.

Voici le portrait de madame Riccoboni, tracé par elle-même :

« Ma taille est haute; j'ai les yeux noirs, et le teint assez blanc; ma physionomie annonce de la candeur; mes procédés ne l'ont point encore démentie. En parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air.vif et gai; très-froid avec les étrangers. Je traite durement ceux que je méprise; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connais pas, et je deviens tout-à-fait imbécile quand on m'ennuie.

» Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite : des chagrins réels ; un long et triste assujettissement, n'ont jamais pu l'altérer. Mon humeur est inégale ; elle dépend de la situation de mon âme ; tous mes sentimens se peignent sur mon front. Je n'ai point l'art de me contraindre ; en m'abordant, on lit dans mes yeux si le sérieux ou l'enjoûment présidera à ma conversation.

» J'ai des amis ; j'en ai peu : s'il était possible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrais chérir qu'un petit nombre. L'esprit m'amuse sans me séduire ; mais les qualités du cœur m'intéressent, m'attachent et me plaisent dans tous les temps. Je ne suis pas riche ; mais la modération m'a toujours paru capable de suppléer à l'opulence : j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouissent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs désirs, et me passe de mille choses sans m'en priver. »

RICHARDE, seconde femme de Charles le Gros ou le Gras, troisième fils de Louis le Germanique, frère du roi Louis le Bègue, et lui-même empereur et roi de Germanie après la mort de son frère Carloman. Richarde fut mariée en 877, et dix ans après Charles l'accusa d'adultère avec Luitgard, évêque de Verceil et son premier ministre. Il la fit comparaître dans une diète ou assemblée des états, et protesta publiquement de son déshonneur, en assurant qu'il n'avait eu, comme époux, aucun commerce avec l'impératrice. Richarde confirma ce dernier point ; et quant à l'autre, elle offrit d'en prouver la fausseté par l'épreuve de l'eau bouillante ou du fer chaud, suivant la coutume de ces temps d'ignorance. Il ne paraît pas que sa proposition ait été acceptée. On prononça le divorce, et elle se retira dans un monastère

près de Strasbourg, où elle mourut en 911. On sait que l'empereur son époux éprouva depuis le sort le plus funeste, et fut réduit à manquer de pain. Il était plus fait pour le cloître que pour le trône.

RICHEBOURG (madame La Garde) donna au théâtre, en 1732, deux comédies intitulées *le Caprice de l'Amour*, et *la Dupe de soi-même*. Elle a traduit encore de l'espagnol plusieurs romans qui ont obtenu peu de succès; entre autres : *Persile et Sigismonde*; *les Aventures de Flore et Blanchefleur*; *les Aventures de don Ramire de Roxas*; *Histoire de Ruperte*; *Histoire de Trocucló*, etc.

RIEDESEL (la baronne Frédérique-Charlotte-Louise de), née à Brandebourg, en 1746, du ministre prussien Massow, mariée, en 1763, à Minden, au baron de Riedesel, lieutenant-colonel, que son talent et son mérite élevèrent bientôt au grade de général. Madame de Riedesel suivit en Amérique son mari, avec ses trois jeunes enfans, qui fut chargé de conduire les troupes brunswickoises auxiliaires de l'Angleterre, dans la guerre que cette puissance faisait à ses colonies. Le résultat de cette lutte fut l'indépendance américaine, et la captivité du général prussien. Madame Riedesel, attachée à la cause que servait son mari, après avoir supporté avec courage les périls et les fatigues de la guerre, partagea volontairement sa détention. Elle écrivit, dans le cours de cette guerre, un grand nombre de lettres, où elle retrace la marche des événemens, l'esprit des deux partis, et les résultats que son espoir lui montre sous un aspect défavorable aux Américains, espoir qui fut loin de réaliser l'événement. Son gendre, Henri, comte de Reuss, maréchal de la cour de Prusse, publia, en 1801, sous le titre de *Voyage de mission en Amérique de madame la*

- *baronne de Riedesel*; le recueil de ses lettres, dont le style est d'une correction remarquable. La guerre de l'indépendance étant terminée, le baron et son épouse revinrent à Berlin, où le premier mourut en 1800. Madame de Riedesel termina sa carrière en 1808, à Brunswick, où elle s'était fixée dès la première année de son veuvage. Son ingénieuse charité avait fondé dans cette ville une distribution d'alimens pour les pauvres.

RIEUX (Renée de) était à quatorze ans fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis. Les charmes de sa figure et la douceur de son entretien la firent surnommer *la belle Châteauneuf*. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, éperdûment amoureux d'elle, employa souvent la muse du poète Desportes pour lui exprimer sa passion. Elle épousa un Florentin nommé Antinotti, le surprit dans une infidélité, et le tua de sa main. Son second mari, Altoviti, baron de Castellane, ligueur furieux, périt en 1586, sous les coups de Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence.

RIOS (Françoise de Los), espagnole, n'avait que douze ans lorsqu'elle traduisit du latin dans sa langue divers ouvrages de piété, entre autres la *Vie d'Angèle de Foligny*, 1618, in-12.

RIOS (Charlotte-Marie de Los), aussi originaire d'Espagne, née à Anvers en 1728, se fit institutrice dans sa patrie, et mérita l'estime et la confiance des parens par ses vertus et par ses ouvrages, tous relatifs à l'éducation. On distingue parmi eux : 1^o *Magasin des petits Enfans*, 1774, in-8^o, traduit en allemand; 2^o *Abrégé de toutes les sciences*, in-12; 3^o *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8^o, traduite de l'anglais en 1781. Mademoiselle de Los Rios est morte dans sa patrie, au mois de juillet 1802.

RIVAROL (Louise Matherflint, femme de), née à Paris d'un maître de langue anglaise établi dans cette ville. La nature l'avait douée d'un extérieur agréable; l'éducation y ajouta le relief de talens nombreux et distingués. Elle épousa Rivarol l'aîné, fils d'un aubergiste de Bagnole, en Languedoc. Cette union ne fut point heureuse. « Un jour, dit madame Rivarol, je m'avisai de médire de l'amour; le lendemain il m'envoya l'hymen, pour se venger; depuis je n'ai vécu que de regrets. » En effet, Rivarol, que nous avons connu, était le plus méchant des maris; il avait tous les défauts, son épouse les qualités les plus estimables. Après avoir fait de bonnes études, il fut d'abord soldat; il prit ensuite la soutane, et devint précepteur des enfans de M. Honorati, sous le nom de l'abbé de Parcieux. Un neveu de M. de Parcieux força Rivarol à quitter le nom qu'il usurpait. Lors de la révolution, il quitta sa patrie, se rendit, en 1790, à Berlin, où il fabriqua une généalogie pour prouver qu'il était noble, et mourut en 1801. Madame Rivarol restait sans fortune; la langue paternelle lui étant encore familière, elle traduisit de l'anglais des ouvrages estimés, entre autres, *l'Appel des Whigs modernes aux Whigs anciens*, d'Edmond Burke, in-8°; *Effets du gouvernement sur l'agriculture en Italie, avec une notice de ses différens gouvernemens*, in-8°; *Encyclopédie morale*; *Economie de la vie humaine*; *le Couvent de Saint-Domingue*, roman, 1802, 3 vol. Cette dame mourut à Paris, en 1821.

ROBERT (Marie-Anne Roumier, épouse de), née à Paris en 1705, et morte en 1771; aima dès son enfance les romans; et, après en avoir beaucoup lu, se mit à en composer. Nous en avons d'elle plusieurs qui n'eurent qu'un succès éphémère, parce que le style ne les a pas

soutenus : 1° *la Paysanne philosophe*, 1762, quatre parties in-12, roman peu vraisemblable qui n'eut aucun succès, et qui n'en méritait pas ; 2° *la Voix de la nature*, cinq parties ; 3° *Voyages de milord Ceton dans les sept planètes*, 1765, sept parties, idée ingénieuse dont l'auteur n'a pas su tirer parti ; 4° *Nicole de Beauvais, ou l'Amour vaincu par la Reconnaissance*, 1767, 2 volumes in-12 ; 5° *les Ondins*, conte moral, 1768, 2 vol. in-12.

ROBINSON (mistriss Marie Derby), née à Bristol, en novembre 1758, épousa, à l'âge de quinze ans, M. Robinson, qui faisait ses études au collège de Lincoln. Ce jeune homme ayant été déshérité pour cause d'inconduite par un oncle de qui il attendait sa fortune, mistriss Robinson se vit forcée d'embrasser le métier de comédienne. La nature, en lui donnant un air de noblesse, une beauté rare, une voix touchante, semblait l'avoir destinée en effet à représenter les reines et les princesses ; elle joua pendant deux ans, avec beaucoup de succès, les rôles de Macbeth, de Juliette, de Rosalinde, de Perdita, etc. C'est dans ce dernier qu'elle attira les regards du prince de Galles : elle renonça au théâtre pour s'attacher à lui ; mais cette liaison ne dura qu'un an, et mistriss Robinson, désolée, passa, en 1783, sur le continent. Pendant son séjour à Paris, elle fixa plusieurs fois l'attention de la reine, qui lui envoya, par le duc de Biron, une pièce de broderie qu'elle avait faite elle-même. Après cinq années d'absence, elle revint dans sa patrie, et s'adonna entièrement à la culture des lettres. Elle a publié des poésies et des romans : les premières, recueillies en 2 volumes, sont pleines de délicatesse, de chaleur et de sentiment. On lui reproche d'abuser quelquefois de sa facilité, et de n'avoir pas toujours un goût bien épuré. Elle a chanté les amours de Sapho dans une

collection de sonnets intitulés *Sapho et Phaon*, où l'on retrouve le mérite de ses autres poésies, avec plus de pureté et de simplicité dans le style; ce qui lui a valu le nom de Sapho anglaise. Ses romans sont au nombre de huit, parmi lesquels on distingue, *Vancenza, la Veuve, Angelina*, et *Hubert de Sevrac*. Elle a aussi écrit les *Mémoires de sa vie*, qui ne sont pas le moins intéressant de ses romans : ils ont été traduits en français, ainsi que la plupart de ses ouvrages. Mistriss Robinson, morte en 1800, a laissé une fille qui a hérité d'une partie de ses talens et a déjà donné un roman ingénieux, intitulé *Le Sanctuaire de Berthe*.

ROCHE (Sophie-Guttermann de La) naquit à Kaufbeuren le 6 décembre 1731, d'un savant médecin, qui l'éleva avec soin, et lui donna des maîtres sous lesquels elle fit de grands progrès dans les sciences et les arts. Elle apprit aussi les langues française, anglaise et italienne. Une figure charmante et des talens si variés fixèrent l'attention de M. de La Roche, chancelier et conseiller d'état de l'électeur de Trèves, homme instruit et éclairé, qui demanda sa main et l'obtint. Elle demeurait à Offenbach, lorsqu'elle devint veuve en 1789. On a d'elle plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son *Sternheim* et ses *Lettres de Rosalie*. A Spire, elle publia sa *Pomone*. Ses *Soirées de Mélusine* furent son dernier ouvrage. Comme elle avait une prédilection marquée pour les écrits de Bernardin de Saint-Pierre, les observations de cet auteur sur la nature ont fourni à madame de La Roche des extraits qu'elle a insérés dans plusieurs de ces *Soirées*. Elle mourut à Offenbach, le 18 février 1807.

ROCHE (miss Maria Regina), née en Angleterre, célèbre romancière, et la première dans son genre. L'abbé

Morellet, qui a traduit en français son meilleur ouvrage, *les Enfants de l'Abbaye*, 6 vol., dit, en parlant de miss Roche : « Des romans anglais modernes, sans en excepter ceux de miss Burnay, qui ont une réputation méritée, aucun ne peut être préféré aux *Enfants de l'Abbaye*, et la plupart ne peuvent lui être comparés. On y trouve des tableaux agréables, des scènes intéressantes, des caractères bien peints, une excellente morale. » Walter-Scott n'en avait point encore publié à cette époque. On a encore de miss Roche : 1° *le Vicaire (ou Ministre) de Lansdowne*; 2° *la Fille du Hameau*, 4 vol., 1798; 3° *Clarmont*, 4 vol., 1798; 4° *la Visite nocturne*, 4 vol., 1800; 5° *le Fils banni*, 5 vol., 1806; 6° *les Maisons d'Osma et d'Almería*, 3 vol., 1818; 7° *le Monastère de Sainte-Colombe*, 5 vol., 1812; 8° *Trécothick Bower*, 3 vol., 1813. On a reproché à madame Roche des imitations trop marquées de Tom-Jones, d'Évelina, de Sterne et de madame Radcliffe; de faire trop d'usage du merveilleux, et de manquer d'art pour conduire une intrigue et attacher le lecteur. Ces défauts sont moins sensibles dans *les Enfants de l'Abbaye* que dans ses autres romans. Tous ses ouvrages ont été traduits en français, et ils ont obtenu un grand succès.

ROCHECHOUART (Marie-Magdeleine-Gabrielle de), fille du duc de Mortemart, née en 1645, morte abbesse de Fontevrault, le 15 août 1704, laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits, qui donnaient une idée avantageuse de son savoir et de sa piété. Elle avait un esprit fécond, une mémoire heureuse et un génie propre à tout. Elle se délassait de la lecture des philosophes par celle des poètes. Homère, Virgile, Platon, Cicéron lui étaient familiers, ainsi que les langues dans lesquelles ils ont écrit et quelques-unes des langues modernes.

ROCHECHOUART DE MORTEMART (Françoise-Athénaïs de), marquise de Montespan, sœur de la précédente, née en 1641, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit encore moins célèbre que le caractère de son esprit plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables et ne fit qu'une ingrate. La duchesse de La Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçait sans cesse ce monarque, qui disait en se moquant à madame de La Vallière : « Elle voudrait bien que je l'aimasse ; mais je n'en ferai rien. » Il se trompait, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Elle aima le roi par accès, et encore plus l'argent. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle domina long-temps sur le cœur de ce monarque ; mais son humeur impérieuse et bizarre l'en détacha peu à peu. « Elle avait, dit madame de Genlis, de la fausseté dans le caractère et du naturel dans l'esprit. Dépourvue de sensibilité, mais sujette à l'enthousiasme, elle aimait avec passion, ou n'aimait point : tout ce qui brillait lui paraissait grand ; elle prenait les honneurs pour de la gloire ; elle avait des desseins profonds et des motifs puérils ; à la fois insatiable et frivole dans ses désirs, elle voulait dominer, non pour conduire et régner, mais seulement pour paraître. »

Madame de Montespan avait supplanté La Vallière ; elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontange, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680 ;

elle mourut en 1707, à soixante-six ans, à Bourbon, où elle était allée prendre les bains. Elle avait ordonné par son testament que ses entrailles seraient portées à la communauté de Saint-Joseph; mais ces tristes restes exhalaient une odeur si infecte, à cause de la chaleur de la saison, que le porteur revint sur ses pas, et alla les remettre aux capucins de Bourbon. Le père gardien, tourmenté de cette infection, les fit, dit-on, jeter aux chiens. Quand on apprit à la cour ce qu'étaient devenues les entrailles de madame de Montespan, un de ses amis (un ami de cour sans doute) dit : « Est-ce qu'elle en avait? » C'est La Beaumelle qui rapporte cette réponse, qui peut bien avoir été faite après coup. Quoiqu'elle eût naturellement beaucoup de hauteur, son caractère était aussi rusé que son esprit était fin. En même temps qu'elle tentait d'engager Louis XIV dans ses filets, elle tâchait de donner le change à la reine, dont elle était dame d'honneur : pour inspirer à cette princesse une haute opinion de sa vertu, elle communiait tous les huit jours en sa présence, et visitait les hôpitaux. Son crédit fut tel pendant quelque temps, qu'à la promotion des maréchaux de France, en 1679, elle fouilla dans les poches du roi pour y prendre la liste; et n'ayant pas vu le nom du duc de Vivonne son frère, elle éclata en reproches, et ne se calma que quand le roi lui eut promis le bâton. Dans les dernières années de sa vie elle vit la perte de sa faveur avec courage. La religion lui inspira des sentimens de repentir et même d'humilité. Lorsque les derniers de ses domestiques manquaient au respect qu'ils lui devaient, elle en marquait une sorte de joie, et recevait avec plaisir ces petites humiliations, en expiation de sa grandeur passée. Le P. de La Tour, de l'Oratoire, son direc-

teur, exigea d'elle qu'elle écrivît à son mari pour lui offrir de retourner avec lui ou de se confiner dans l'endroit qu'il voudrait lui indiquer. « Qui a connu madame de Montespan, dit le duc de Saint-Simon, jugera que c'était là le sacrifice le plus héroïque. » Elle en eut le mérite, sans être obligée de le consommer. Le marquis de Montespan lui fit dire qu'il ne voulait ni la recevoir, ni lui rien prescrire, ni entendre parler d'elle; cependant elle prit la deuil à sa mort, comme une veuve ordinaire. Peu à peu elle se dévoua entièrement aux pauvres : elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages grossiers, et y faisait travailler les femmes qui l'environnaient. Sa table, qui avait été servie avec délicatesse et avec profusion, devint plus frugale; elle multiplia ses jeûnes et ses prières. Ses macérations furent continuelles. Ses chemises et ses draps étaient de grosse toile écrue, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaires. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer; et sa langue eut aussi sa pénitence. Les frayeurs de la mort la tourmentaient tant, que la nuit plusieurs femmes la veillaient. Elle couchait les rideaux ouverts, la chambre éclairée d'un grand nombre de bougies; et ses veilleuses avaient ordre de causer, de manger ou de jouer, pour se prémunir contre le sommeil. Au milieu de ses mortifications et de ses craintes, elle ne put se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avait usurpé dans sa faveur, et qu'elle conserva dans sa disgrâce. Il n'y avait dans sa chambre qu'un seul fauteuil, où elle recevait les hommages des grands, des princes, des princesses, sans se déranger et sans les reconduire. Des grâces qui lui étaient particulières, assaisonnées d'une politesse fine et de traits d'esprit piquans, adoucissaient ce que sa fierté pouvait

avoir de dur. Elle conserva sa beauté et sa santé jusqu'à ses derniers jours ; cependant elle se croyait toujours malade, et quelquefois mourante. Cette inquiétude entretenait en elle le goût des voyages ; et dans ces voyages elle menait sept ou huit personnes avec elle pour la désennuyer. La dernière fois qu'elle alla à Bourbon, elle paya pour deux ans les pensions de charité qu'elle faisait, persuadée qu'elle ne reviendrait plus ; et elle ne se trompa point.

Madame de Montespan eut de son mari un fils connu sous le nom de duc d'Antin, dont la postérité finit en 1757 dans son petit-fils. Elle faisait fort peu de cas du père de La Chaise, qu'elle appelait une *chaise de commodité*. Il y eut peut-être de la prévention dans le jugement qu'elle en faisait ; car, au rapport de quelques historiens, ce prêtre parlait à Louis XIV avec une courageuse liberté.

Madame de Montespan fut la dernière maîtresse de Louis XIV. Ce ne sera point un hors-d'œuvre de rapporter ici, d'après le P. d'Avrigny, l'histoire abrégée des amours de ce monarque. « Dans sa première jeunesse il aima la Beauvais, femme-de-chambre et favorite de la reine. Après elle, il s'attacha à Marie de Mancini, et l'aurait épousée, si le cardinal Mazarin l'avait permis. Dès qu'il la vit mariée hors du royaume, il jeta la vue sur mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, puis sur Olympe de Mancini, comtesse de Soissons. Jusqu'ici sa passion n'avait guère été que dans ses yeux, sur sa langue et dans son cœur. De ces quatre maîtresses, son âge avait sauvé les unes, l'honneur, peut-être, avait préservé les autres. Mademoiselle de La Vallière, fille de la maison de Madame, fut la première dont la faiblesse éclata d'une manière qui ne pouvait être

équivoque. La princesse de Monaco, qui avait paru sur la scène, l'ayant occupé pendant peu de temps, madame de Montespan s'y plaça en 1667. Triste exemple de la fragilité humaine ! La marquise communiait tous les huit jours ; un moment en fit une Bethsabée. Elle régna seule treize à quatorze ans, grâce à la mort qui enleva mademoiselle de Fontange dès sa première couche. Madame Scarron mit fin à sa fâveur, et fit cesser le scandale. »

ROCHEFOUCAULD. *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

ROCHEFOUCAULD (mademoiselle de La) montra un courage opiniâtre pour sauver les jours de son père. Elle avait été condamnée avec lui dans la guerre de la Vendée, mais elle sut le dérober à l'exécution, en le cachant chez un artisan jadis leur domestique, et chercha ailleurs un asile pour elle. Tous deux vivaient ainsi à l'abri des bourreaux ; mais, comme leurs biens étaient confisqués, et que la pitié est prompte à se lasser, leurs ressources s'épuisèrent en peu de temps. Mademoiselle de La Rochefoucauld apprend que son père va succomber au besoin : réduite à la même extrémité, et ne pouvant le secourir, elle se dévoue pour lui. Un général républicain passait alors dans la ville où elle s'était réfugiée : elle l'instruit, dans la lettre la plus pathétique, de la situation déplorable de son père, et lui offre de se présenter, pour subir l'arrêt prononcé contre elle, s'il s'engage à donner un prompt secours à ce vieillard expirant. Le guerrier vole la trouver ; mais ce n'est pas un ennemi qu'elle voit en lui, c'est un protecteur. Il secourut le père, sauva la fille, et, après le 9 thermidor an IV (27 juillet 1796), les fit rentrer dans leur fortune, en obtenant la révision de leur jugement.

ROCHE-GUYON (la comtesse de La), l'une des nom-

breuses maîtresses d'Henri IV, succéda à Diane-Corinsandre d'Andoin, et fut supplantée par la comtesse de Guercheville.

ROCHE-GUILHEM (mademoiselle de La), née en 1663, morte en 1710, a publié divers romans dont plusieurs ont de l'intérêt, entre autres, *les Aventures grenadines*; *Arioviste*, roman héroïque; *Histoire des Favorites*, où l'on regrette de trouver des fictions mêlées à des faits véritables; *Marie de Padille*; *Léonor Tellez*; *Agnès-Sorel*; *Julie de Farnèse*; *Roxelane*; *Marie de Beauvilliers*; *Livie*; *Frédégonde*; *Nantilde et Eugénie*; *Marozie, histoire galante*; *Elisabeth d'Angoulême*; *Adélaïde, reine de Hongrie*; *Agrippine*; *Tamerlan*.

ROCHE-JACQUELIN (Marie-Louise-Victoire de Donnissan, marquise de La), fille unique du marquis de Donnissan, naquit à Versailles le 25 octobre 1772. Elle reçut une éducation des plus distinguées, auprès de madame sa mère, dame d'atours de madame Victoire, tante de Louis XVI, et fut mariée, en 1791, à son cousin le marquis de Lescure, dans la Gascogne. Mademoiselle Donnissan avait alors dix-neuf ans, et son époux vingt-cinq. Ils revinrent à Paris, et s'exposèrent tous les deux pour la défense de la famille royale, dans la journée du 10 août 1792, au château des Tuileries. Étant parvenus à se sauver de Paris, M. de Lescure passa avec son cousin La Roche-Jacquelin et M. Donnissan dans la Vendée. Madame de Lescure les suivit à l'armée, et, compagne inséparable de leur fortune, se distingua, pendant tout le cours de la révolution, par un courage vraiment héroïque. M. de Lescure nommé général de l'armée vendéenne, sa courageuse épouse le suivait à cheval et lui servait d'aide-de-camp; blessé à Fontenay et à Saumur, elle le soigna dans le château de la Boulaye. où les gé-

néraux et officiers, se rendaient dans l'intervalle des expéditions. Forcé par ses blessures de rester dans l'inactivité, M. de Lescure charge sa femme de parcourir à cheval les paroisses, de faire sonner le tocsin, et de haranguer les paysans. Elle part, s'acquitte avec succès de sa mission, et revient au château de la Boulaye. Les blessures de l'infortuné de Lescure sont mortelles; il fait nommer Laroche-Jacquelin général à sa place. Notre héroïne redouble de soins auprès de celui qu'elle espère encore pouvoir sauver; elle et sa fille, encore enfant, ne le quittent pas un instant, et, obligées d'errer dans les champs, de coucher sur la terre ou sur un peu de paille, souvent manquant de pain et d'eau, elles reçoivent son dernier soupir sur la route entre Mayenne et Ernée. Accablée de douleur par la perte d'un époux adoré, tourmentée sur l'avenir de sa fille et du dernier gage de leur union qu'elle porte dans son sein, madame de Lescure est encore obligée de continuer à suivre l'armée, et de s'exposer à mille dangers. Déguisée cependant, et employée à la garde d'un troupeau au milieu des bois, elle eut le bonheur de se soustraire aux recherches des républicains, et parvint à se rendre au château de Dréneuf, où elle fit ses couches, le 22 avril 1794. Elle mit au monde deux filles. Ce château lui servit d'asile jusqu'à l'amnistie publiée en 1795; elle obtint alors un passe-port pour Nantes et pour Bordeaux. Cette dame vivait paisiblement dans son château de Citran, quand, au 18 fructidor, on prétendit qu'elle était inscrite sur la liste des émigrés. Il lui fallut quitter la France sous peine de mort, quoiqu'il fût bien prouvé qu'elle n'en était pas sortie; elle partit pour l'Espagne, et y resta l'espace de huit mois. Enfin, le département de la Gironde la raya

de la liste des émigrés ; mais il fallait la sanction des comités du gouvernement. Provisoirement, madame de Lescure était à Bordeaux. Loin d'approuver sa radiation, le gouvernement la maintint sur la liste ; elle reçut de nouveau l'ordre de sortir de France, et dans le délai de vingt jours, sous peine d'être fusillée. Elle retourna en Espagne ; tous ses biens furent mis en vente. « Après la journée du 18 brumaire an IV (9 novembre 1795), j'obtins, dit madame de Lescure, ma radiation ; je retrouvai, contre toute attente, les biens que j'avais laissés en partant : beaucoup avaient été vendus pendant la guerre de la Vendée ; mais ce qui me restait ne le fut pas pendant mon exil ; en Poitou, la mémoire de M. de Lescure m'avait protégée ; des personnes que je ne connaissais pas, qui n'avaient pas les mêmes opinions que moi mirent, par reconnaissance pour lui, à mon insu, une chaleur et un dévouement extrêmes pour me conserver les biens qu'il était ordonné de vendre. En Gascogne, je dus tout à MM. Duchâtel, Deynant, Magnan et Descressonnières. Ma mère me pressait de me remarier. J'avais toujours pensé que je ne devais vivre que pour regretter ceux que j'avais perdus, et qu'après tant de malheurs, c'était là mon devoir ; j'avais souvent projeté de fonder quelque hospice, et de consacrer ma fortune et mes soins à secourir les pauvres blessés vendéens, qui avaient combattu près de moi et dont j'avais partagé la misère. Mais le monde réduit de tels desseins à n'être que des rêves de l'imagination ; dans notre siècle, on les traite de folie et d'exaltation : je finis par écouter les conseils de ma mère ; cependant je regrettais de perdre un nom qui m'était si cher et si glorieux ; je ne voulais pas renoncer à tous les souvenirs de la Vendée, pour recommencer une nouvelle exis-

tence. Il y a des circonstances auxquelles la vie entière doit toujours se rattacher. Ainsi je ne pus songer à obéir à ma mère, que lorsque j'eus vu en Poitou M. Louis de Laroche-Jacquelin, frère de Henri. Il me sembla qu'en l'épousant c'était m'attacher encore plus à la Vendée, unir deux noms qui ne devaient point se séparer, et que j'étais loin d'offenser la mémoire de celui que j'avais tant aimé. J'épousai M. Louis de Laroche-Jacquelin le 1^{er} mars 1802. La vie paisible que nous goûtions à la campagne dans le Poitou portait ombre à Bonaparte, ce qui nous mit en butte à une tyrannie qui ne nous laissait ni calme ni bonheur. En 1805, l'empereur fit offrir à M. de Laroche-Jacquelin une place à sa cour, en lui disant de se *mettre à prix* ; on alla jusqu'à lui promettre qu'il n'en exercerait pas les fonctions.... En 1809, la persécution devint plus avouée et plus directe ; on voulut forcer M. de Laroche-Jacquelin à entrer dans l'armée comme adjudant-commandant, avec le grade de colonel. On savait qu'il avait fait cinq campagnes, comme capitaine des grenadiers, contre les nègres de Saint-Domingue..... Il refusa : sa santé, cinq enfans que nous avons déjà, étaient des motifs à alléguer.... Il alla à Paris et refusa..... On le fit arrêter..... Après deux mois de captivité, on lui fit signifier qu'il serait prisonnier tant qu'il ne serait pas sous-lieutenant. On le plaça dans un régiment de carabiniers : il y passa trois ans. A la bataille de la Moscowa, il fut couvert de blessures, fait prisonnier et conduit à Saratow.

» Vers la fin de 1811, ma santé et le désir de revoir nos parens nous conduisirent, ma mère et moi, à Paris.... M. de Laroche-Jacquelin vint m'y rejoindre. L'expédition de Russie était alors décidée. Les personnes qui, comme nous, étaient invariablement attachées à la

maison de Bourbon, ne voyaient jamais Bonaparte entreprendre une guerre sans concevoir une secrète espérance que quelqu'une des chances qu'il bravait avec tant de folie le renverserait. Nous revînmes en Poitou, et de là en Médoc, où nous passâmes l'hiver de 1813. Ce fut au mois de mars de la même année, que M. Latour arriva à Bordeaux, portant les ordres de Louis XVIII. M. Latour était chargé par Sa Majesté de dire à M. de Laroche-Jacquelin qu'il comptait sur lui pour la Vendée. Mon mari se rendit à Bordeaux..... Il partit pour le Poitou avec plusieurs autres; il parcourut l'Anjou et la Touraine, sondant tous les espits..... M. de Laroche-Jacquelin revint en Médoc; j'accouchai le 30 octobre. Le 6 novembre, M. Lynch, maire de Bordeaux, ancien et respectable ami de ma mère, envoya un exprès à mon mari, pour lui apprendre qu'on partait pour l'arrêter. M. Lynch allait en députation à Paris; il ne se mit en route qu'après avoir eu la conviction que mon mari était sauvé..... Il s'en alla à Bordeaux avec M. Quayriaux..... Dès la pointe du jour, des gendarmes vinrent pour l'arrêter..... et malgré une longue visite, ils ne purent le saisir. Le commissaire de police était furieux d'avoir manqué sa proie. Nous avons su depuis que l'ordre portait, en secret, de prendre M. Laroche-Jacquelin mort ou vif; on devait le conduire en poste jour et nuit, et, à quelque heure que ce fût, l'amener au ministre..... Dès qu'une fois il fut caché à Bordeaux, il devint le moyen de réunion de plusieurs associations secrètes, qui jusqu'alors s'étaient occupées séparément du même but.... Dans le mois de décembre, un des capitaines de la garde nationale, M. Gipoulon, maître d'armes, fut arrêté, conduit à Paris, mis aux fers, et resta inébranlable dans quinze interrogatoires : rien ne fut

découvert. Vers le 1^{er} janvier 1814, M. de Laroche-Jacquelin vint passer trois jours avec moi à Citran ; il parcourut ensuite quelque temps le bas Médoc, avec son ami M. Lutkens, l'homme le plus dévoué au roi. Ils communiquèrent à ceux sur lesquels on pouvait compter ce que l'on concertait à Bordeaux, et les mirent en intelligence avec cette ville..... M. de Laroche-Jacquelin arriva un instant avant le roi à Calais. Quand le duc de Duras le nomma, Sa Majesté dit : « C'est à lui que je dois le mouvement de ma bonne ville de Bordeaux, » et tendit la main à M. de Laroche-Jacquelin, qui se jeta à ses pieds. » Là se terminent les *Mémoires* de madame de Laroche-Jacquelin, écrits en 1814. Elle n'a pas eu la force de faire le récit de la mort de son mari, qui fut tué, comme le marquis de Lescure, son premier époux, dans les rangs des Vendéens, au retour de Louis XVIII, en 1815.

ROCHECHEVALIÈRE (les demoiselles de La), jalouses d'une femme plus jolie qu'elles, imaginèrent un moyen infernal pour s'en venger. Tous les ans il se fait une fête les lundi et mardi de la Pentecôte, dans un village voisin de Saumur, au département de Maine-et-Loire. En 1740, le seigneur du village invita tout le voisinage, entre autres les filles du sieur de La Rochechevalière, gentilhomme, son voisin, et les pria d'apporter avec elles la demoiselle Catherine F....., fille de bonne bourgeoisie, mais pauvre et obligée de travailler en dentelle. Cette fille était très-jolie, aussi attira-t-elle tous les regards ; elle eut une cour très-nombreuse, et celle des demoiselles de La Rochechevalière fut bientôt déserte. La jalousie s'empara de ces demoiselles, et elles résolurent de se venger de cette préférence. Revenues de la fête, elles confièrent leur dessein à leurs père et

mère, qui eurent l'imprudence d'entrer vivement dans leur ressentiment. Leurs deux frères se joignirent au projet que voici : une des demoiselles écrivit à Catherine F..... pour l'inviter à une partie de promenade dans un bois voisin. Lorsqu'elle y fut arrivée, les deux frères eurent la lâcheté de se jeter sur elle, et la tinrent pendant que les deux sœurs la déshabillaient ; elles la mirent toute nue, et tous les quatre se réunissant la mirent en sang à grands coups de verges ; puis ils lui coupèrent les cheveux, etc., avec des ciseaux d'écurie ; ensuite les deux sœurs lui égratignèrent le visage et la traitèrent de petite précieuse, que sa naissance et son état de pauvreté ne méritaient pas l'honneur de faire admettre avec des femmes nobles, et la laissèrent reprendre ses habits et s'enfuir. Ce châtiment humiliant aurait dû assouvir une vengeance aussi basse ; mais ils ne s'en tinrent pas là : quelques jours après, ayant trouvé leur victime dans l'église, une des demoiselles lui leva sa coiffe avec son éventail, le père la poussa brutalement, à dessein de la faire tomber ; puis tous se mirent à rire aux éclats. Cependant la pauvre fille, honteuse d'avoir été mise nue devant deux jeunes gens, n'avait confié son injure à personne ; mais, poussée à bout, et d'après le conseil de deux de ses parentes, elle rendit plainte devant le lieutenant-criminel de Saumur. L'information faite, ce juge décréta le père et la mère d'assignés pour être ouïs, et les enfans, d'ajournement personnel. Les accusés se pourvurent au parlement, et par protection, comme nobles, le 15 mars 1741, ils obtinrent un arrêt de défense. Le même jour, ils présentèrent à la cour une plainte pour rapt de séduction, prétendu commis par Catherine F..... envers leurs deux fils. Ils obtinrent un arrêt portant permission de faire informer dudit rapt

devant le lieutenant-criminel de Loudun. Ce juge se transporte chez les plaignans, entend des témoins gagnés, et décrète ladite Catherine de prise de corps. Elle s'absente; on instruit la contumace. Arrêt du parlement portant défense de passer outre.

L'affaire portée au parlement de Paris et plaidée, la vérité se manifeste aux yeux des juges, et la Tournelle rendit arrêt le 12 août 1741, par lequel Catherine F.... est renvoyée de l'accusation intentée contre elle; le père et la mère La Rochechevalière sont condamnés à 2,000 liv. de dommages et intérêts, et aux dépens; la mère est renvoyée en état d'ajournement personnel, le père et les enfans en état de prise de corps, pour leur procès leur être fait et parfait par le lieutenant-criminel d'Angers, jusqu'à la sentence définitive, sauf l'exécution, s'il en est appelé.

ROCHEREUIL (madame de), attachée à la reine de France, pour l'éducation de ses enfans. Au moment du départ du roi et de cette princesse pour Varennes, en juin 1791, madame de Rochereuil avertit Gouvion, aide-de-camp de Lafayette, qu'il y avait des mouvemens extraordinaires dans le château; Gouvion l'avoua lui-même dans son rapport.

ROCHES (madame et mademoiselle des). La mère, Madeleine Neveu, née à Poitiers, en 1531, jouissait d'une grande réputation par sa beauté et par son esprit. Elle eut de son mariage avec André Fradonet des Roches une fille, nommée Catherine, dont elle fit elle-même l'éducation. Catherine était douée, comme sa mère, de la beauté et du talent de la poésie. Elle fut recherchée en mariage par différens partis; mais, ne voulant pas se séparer de sa mère, elle les refusa tous. La société de mesdames des Roches était composée de

tout ce que la France avait de savans et de beaux-esprits. Le célèbre Pasquier, ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle des Roches, s'écria que *cette puce mériterait bien d'être enchâssée dans leurs papiers*, et qu'il ferait volontiers des vers sur ce sujet. La société applaudit à cette idée. Toutes les pièces composées sur ce sujet ont été recueillies sous le titre de *la Puce de mademoiselle des Roches*, Paris, 1582, in-4°, très-rare. On y trouve des vers grecs, latins, français, italiens, anglais et espagnols. Mademoiselle des Roches en a fourni de très-bons. Dans la peste qui désolait la ville de Poitiers, madame des Roches faisait des vœux pour que sa fille ne lui survécût pas. Ce vœu fut exaucé; elles moururent le même jour, en 1587. Leurs premières œuvres poétiques furent imprimées à Paris, en 1578 et 1579; leurs secondes œuvres, à Poitiers, 1583, in-4°; les deux œuvres réunies, Rouen, 1604, 2 vol. in-12.

ROCHES (Marie-Jeanne Bongour, femme des), naquit à Saint-Malo en 1776. Elle fut élevée dans un couvent, et en sortit à l'époque de la suppression des maisons religieuses, en 1790. Orpheline depuis l'âge de deux ans, et à peine arrivée à sa seizième année, elle se retira, chez une amie, à Cancalle, bourg près de Saint-Malo, où elle épousa M. des Roches. Elle vint se fixer à Paris avec son époux; elle y cultiva les lettres, et se lia avec mesdames Dufresnoy, Guyot, Jolivaud, Mérand de Saint-Just, et Pipelet, depuis princesse de Salm (*Voy.* ce nom). Madame des Roches, veuve depuis quelques années, mourut à Paris, en 1811, à l'âge de trente-sept ans. Voici comment s'exprime madame Dufresnoy sur le compte de son amie, dans son recueil d'*Elégies* : « Madame des Roches se montrait déjà la digne rivale de madame Verdier. Sa mort prématurée plongea sa fa-

mille dans le deuil ; ses amis la regrettèrent long-temps ; moi je la regretterai toujours ; elle était parvenue à essuyer les larmes fidèles que je donnais au trépas de madame Viot. Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de madame des Roches admiraient son talent , et rendaient hommage à ses vertus. Personne plus que moi n'a été à portée de l'apprécier. J'aime à penser que tous ceux qui liront ses ouvrages s'uniront à moi pour l'applaudir et pour la regretter. » Madame des Roches n'avait eu de son mariage qu'un fils, à qui elle adressa une épître quelques jours avant sa mort. Cet écrit respire la tendresse d'une bonne et vertueuse mère. M. Coupé de Saint-Donat a publié, en 1820, les *Poésies* et des *Nouvelles* de madame des Roches, avec des gravures, 1 vol. in-12.

ROCHOIS (Mathilde), actrice de l'Opéra, naquit à Caen en 1650, d'une famille honnête, mais peu fortunée. Lulli la détermina à entrer à l'Académie royale de musique, où la beauté de sa voix la fit accueillir avec empressement ; elle y obtint beaucoup de succès. Mathilde était d'une taille médiocre, fort brune, d'une figure commune au dehors ; mais sur la scène elle effaçait les plus belles actrices. Sa démarche était noble, tous ses gestes gracieux. Elle entendait supérieurement le jeu muet ; on voyait alors toutes les passions qui remplissaient son âme. Outre son talent pour la déclamation, elle avait beaucoup d'esprit et de connaissances, un goût excellent et sûr ; aussi donnait-elle à Lulli des conseils utiles, qui souvent firent réussir ses ouvrages. Elle demanda sa retraite en 1698, fut pensionnée du roi et du duc de Sully, et passa le reste de sa vie en vraie philosophe. La douceur de ses mœurs répondait à ses talens. Exempte de cet orgueil si ordinaire aux

femmes de sa condition, elle donnait volontiers des avis aux actrices qui la consultaient, et n'eut jamais la moindre jalousie contre celles qui brillèrent après elle. Douée enfin de toutes les qualités les plus heureuses, et recherchée de tous ceux qui savent apprécier le talent joint à la moralité, elle mourut en 1728.

RODOGUNE ou RHODOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenait prisonnier; ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre. Voy. CLÉOPÂTRE, reine de Syrie.

ROHAN (Renée de) fille de Louis de Rohan, IV^e du nom, fut la cause innocente d'un meurtre qui fit beaucoup de bruit à la cour, peu après la mort de François II. Le bâtard du Beuil, fils du comte de Sancerre, ayant osé publier que cette princesse lui avait accordé les dernières faveurs, moyennant une promesse de mariage signée de sa main, le comte de Laval, un de ses amans, assassina le bâtard dans Orléans. Le duc de Guise prit le parti du bâtard, qui était un de ses braves, et l'emporta sur les Montmorenci qui sollicitaient la grâce de Laval. Ce seigneur fut obligé de prendre la fuite. Renée choisit depuis deux époux dans cette même maison de Laval.

ROHAN (Anne de), fille de René de Rohan et de Catherine de Parthenay (voy. PARTHENAY), héritière de Soubise, et sœur du fameux duc de Rohan, chef des calvinistes sous Louis XIII, ne montra pas moins de zèle que son frère pour la défense de la religion réformée. Elle soutint avec une fermeté stoïque les extrémités affreuses auxquelles elle fut réduite au siège de La Rochelle, et vécut pendant trois mois avec de la chair de cheval et quatre onces de pain. Elle refusa, ainsi que sa

mère, d'être comprise dans la capitulation, fut faite prisonnière de guerre, et renfermée avec elle au château de Niort, le 2 novembre 1628. Le poème qu'elle composa sur la mort de Henri IV prouve qu'elle avait beaucoup de talent pour la poésie; elle possédait l'hébreu, et ne lisait jamais l'Écriture que dans cette langue. Anne de Rohan mourut à Paris le 20 septembre 1646, âgée de soixante-deux ans, sans avoir été mariée.

ROHAN (Marie-Éléonore de), fille d'Hercule de Rohan-Guémené, duc de Montbazou, descendait d'un frère aîné du maréchal de Gié. Elle prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît dans le couvent de Montargis en 1649. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph à Paris ayant adopté en 1669 l'office et la règle de saint Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison : elle y donna des constitutions, qui sont un excellent commentaire de la règle de saint Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère le 8 avril 1681, à l'âge de cinquante-trois ans. On a d'elle quelques ouvrages estimables ; les principaux sont : 1^o *la Morale du Sage*, in-12 ; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Écclésiaste et de la Sagesse ; 2^o *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent ; 3^o Plusieurs *Exhortations* aux vêtues et aux professions des filles qu'elle recevait ; 4^o des *Portraits* écrits avec assez de goût et de délicatesse.

ROHAN-ROCHEFORT (la princesse de), étant demeurée en France pendant la révolution, fut accusée d'intrigues contre-révolutionnaires avec Bertrand de Moleville, et décrétée d'accusation dans la séance du 9 novembre 1792, malgré les réclamations de Tallien

et de Chabot, qui la présentèrent comme attaquée de folie pendant neuf mois de l'année. Mise en jugement, elle fut d'abord acquittée par le tribunal criminel de Paris en janvier 1793; mais bientôt après elle fut comprise parmi les complices d'Amiral; et un décret du 26 prairial an II (14 juin 1794) ordonna sa traduction devant le tribunal révolutionnaire, qui la condamna trois jours après. Son fils, qui avait émigré dès le commencement des troubles, étant rentré en France en 1799, fut arrêté à Grenoble vers la fin de cette année, livré à une commission militaire, et fusillé.

ROHAN (Catherine de). *Voy.* PARTHENAY.

ROHAN (Marie de). *Voy.* CHEVREUSE.

ROLAND (Joséphine-Lucile-Jeanne-Armande Delille, dame), née à Angers, en 1769, de M. Marchand, administrateur des domaines du roi. En 1782, âgée de treize ans, elle épousa M. Barrairon; veuve en 1796, elle se remaria à M. Roland, directeur des domaines à Périgueux. Madame Roland cultive les lettres avec succès; une imagination vive, aimable, un esprit supérieur, percent chez cet auteur à travers une grande modestie. L'académie de Lyon voulut l'admettre dans son sein; elle s'y refusa. Ses ouvrages sont : 1^o *Palmira*, 4 vol., 1801; 2^o *Mélanie de Rostange*, 3 vol. 1804; 3^o *Alexandra, ou la Chaumière russe*, 3 vol., 1806; 4^o *Adalbert de Montgelas*, 3 vol., 1810; 5^o *Emilia, ou la Ferme des Apennins*, 3 vol., 1812; 6^o *Lilia Stevil, ou le Prisonnier français*, 3 vol., 1817; 7^o *la Jeune Bostonienne*, suivie d'*Amica*, 2 vol., 1820; 8^o *le Trésor de la famille Lowembourg*, 3 vol., 1824.

ROLAND (Marie - Jeanne Phlipon), née à Paris en 1754, d'un graveur distingué dans sa profession, mais peu heureux dans des entreprises étrangères à son

art, que de fausses spéculations lui faisaient embrasser. Mademoiselle Phlipon, élevée au sein des beaux-arts, entourée de livres, de tableaux, de musique, devint savante, musicienne, et amateur distingué en peinture. Dès l'âge de neuf ans elle voulut analyser Plutarque. En 1780, Roland, inspecteur des manufactures, enchanté de son esprit, lui adressa ses Lettres sur l'Italie, et lui offrit de s'attacher à son sort; en effet, elle l'épousa, et le suivit à Amiens, où elle se livra à l'étude de la botanique : elle acquit des connaissances assez étendues dans cette science. Un voyage qu'elle fit en Angleterre et en Suisse lui donna le goût de la politique; elle analysa l'esprit de ces deux gouvernemens, et se passionna pour les principes de liberté qui en faisaient la base. Au moment de la révolution française elle crut pouvoir en faire l'application au nôtre, et fit partager ses opinions à son époux. Celui-ci avait été nommé inspecteur des manufactures à Lyon, et député près des états-généraux pour en obtenir un secours nécessaire au paiement des dettes de cette grande ville. Madame Roland se plut à recevoir chez elle les chefs du parti populaire et les députés les plus renommés de la Gironde. Brissot, Barbaroux, Louvet, Clavière, Vergniaux y furent admis. Elle devint l'âme de leurs délibérations et la puissance secrète qui dirigea la France. Lorsque Roland parvint au ministère, on attribua à sa femme la plus grande partie de ses travaux; et lorsque celui-ci fut invité par la Convention à ne point abandonner le ministère, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à Monsieur, il en faut aussi faire une à Madame. Je connais toutes les vertus du ministre, mais nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par leurs femmes. » Le 7 décembre 1792 elle parut à la barre de

la Convention pour repousser une dénonciation, et y parla avec autant de facilité que de noblesse et de grâce. Quand son mari eut encouru la proscription, madame Roland espéra rester à Paris sans danger; mais bientôt arrêtée et mise en prison d'abord à l'Abbaye-Saint-Germain, ensuite à Sainte-Pélagie, elle y passa cinq mois à consoler ses compagnons d'infortune et à leur donner l'exemple du courage. Accusée d'avoir partagé les sentimens des Girondins, elle se vit sans effroi condamnée à partager leur sort. Lorsqu'on la conduisit au supplice, elle conserva assez de gaieté pour faire sourire une autre victime assise à ses côtés. Arrivée à la place de la Révolution, elle s'inclina devant la statue de la Liberté en s'écriant : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Décapitée le 18 novembre 1793, elle avait annoncé en mourant que son mari ne lui survivrait pas, et qu'il terminerait son existence en apprenant sa mort. Douée d'une imagination vive, d'un cœur sensible, sa conversation et ses écrits avaient pris le caractère d'une philosophie douce. « Cette philosophie, dit un écrivain, était devenue un dédommagement des plaisirs et des jouissances que sa naissance obscure et sa fortune lui avaient refusés. Il est probable que, placée dans un rang plus élevé, dans une carrière plus brillante, elle se fût contentée d'être une femme aimable; mais, mécontente de la sphère étroite que le sort lui avait assignée, elle se fit écrivain et philosophe. » Ses *Opuscules* traitent de la mélancolie, de l'âme, de la morale, de la vieillesse, de l'amitié, de l'amour, de la retraite, de Socrate. Ils sont réunis, ainsi que son *Voyage en Angleterre et en Suisse*, aux *Mémoires* qu'elle a écrits en prison sur sa vie privée, son arrestation et le ministère de son mari. Ces *Mémoires*, publiés par M. de Champagneux en 1800, forment

3 vol. in-8°. Le style de madame Roland est souvent énergique et fort, quelquefois incorrect, toujours agréable. Il acquiert de la chaleur lorsqu'elle peint les passions ou les événemens dont elle fut témoin, et qui l'entraînèrent à sa perte. Les portraits qu'elle trace des personnages sont rapides, d'un coloris vif; souvent elle peint d'un trait. Son imagination exaltée et l'esprit de parti lui faisaient voir autant de héros et d'hommes de génie qu'il y avait de députés du département de la Gironde au corps législatif. Madame Roland, sans être belle, avait une figure douce et naïve; de grands yeux noirs pleins d'expression et d'esprit animaient une physionomie peu régulière; sa voix était sonore et flexible, son entretien attachant. Avec la finesse propre à son sexe et une grande perspicacité, elle était attentive à ne point blesser l'orgueil de son époux et à lui cacher souvent une partie de son esprit pour ne point lui paraître trop supérieure. Son amour prononcé pour la république et son penchant à la satire lui attirèrent de nombreux ennemis. L'agrément de son esprit, quoique prédominant, et la variété de ses connaissances lui procurèrent des admirateurs. La pureté de ses mœurs, ses vertus domestiques, devaient la rendre heureuse; mais elle sacrifia son bonheur pour accroître sa célébrité. Toute femme qui se livre à l'intrigue dans des temps orageux s'expose à une fin aussi malheureuse.

ROLAND (Louvè, dame), née à Honfleurs en 1754. Dès son enfance elle eut du goût pour la musique, le dessin et la littérature. A des connaissances utiles et agréables elle unissait les charmes de la figure, de l'esprit, une sensibilité profonde, et beaucoup de modestie. Le règne de la terreur vint l'arracher, en 1793, à la solitude et au bonheur dont elle jouissait. Elle gémit une

année entière dans les cachots du despotisme. Cette longue détention abrégéa ses jours : elle mourut vers la fin de l'an 1794, regrettée de tous ceux qui la connaissaient. Elle a laissé en manuscrit les *Mémoires de miss Séraphie de Gange*, publiés par P. A. M. Miger, Paris, 1800, 2 vol. in-12. Madame Roland a voulu prouver, dans ce roman, que l'homme est aussi souvent malheureux par sa faiblesse que par la méchanceté d'autrui. Elle est encore auteur de *Poésies* et de *Contes moraux*, composés la plupart pendant sa captivité, et restés inédits. Un homme de lettres lui adressa ces vers :

Par une douce voix, et par un teint de roses,
 Enchanter tous les cœurs, gagner des prix en vers,
 Sans peine et sans orgueil parler de toutes choses,
 C'est être un ornement de ce vaste univers.

ROLDAN (Louise), née à Séville, en 1654, d'un habile sculpteur, suivit la profession de son père, qu'elle eut pour maître. Elle mania le ciseau avec beaucoup de succès, et vint s'établir à Madrid, où elle mourut en 1704. Elle fit dans cette ville un crucifix qui mérita l'admiration générale. Tout dans ce morceau, jusqu'au sang qui découle, est d'une vérité frappante. On le voit à Sisanté, ville de la Manche, ainsi qu'un autre de sa main, qui ne le cède en rien au premier : c'est la statue de la Vierge éplorée à la vue de son fils crucifié.

ROLLY (Barbe Porquini, dame), italienne d'origine, naquit à Liège. Elle avait, disent les historiens, les mœurs d'un ange. Sa vertu et son amour pour les lettres lui donnèrent de la célébrité. Elle écrivit en latin le *Jardin de l'Ame*, et quelques autres ouvrages que loue Valère André. On lui doit un traité fort intéressant : *l'Influence des femmes sur le caractère des hommes*. Elle mourut vers l'an 1620.

ROME (Morville Marné, dame De), l'une des femmes les plus versées dans les langues étrangères : l'italien, l'allemand, l'anglais, lui sont également connus. Voici les ouvrages qu'elle a traduits ou qu'elle a publiés comme auteur : *Mes Délassemens*, traduit de l'italien, de l'allemand, 1771, 6 vol. in-12; *Anna Pétrouna*, fille d'Elisabeth impératrice de Russie, histoire véritable, 2 vol. in-12; *Aurélie, ou le Bigame*, 1814, 3 vol.; *le Caissier et sa Fille, ou Méfiez-vous des apparences*, 3 vol.; *Célestine, ou la Victime des préjugés*, traduit de l'anglais de Ch. Smith, 1795, 4 vol.; *les Châtelains de Wolfingen et Bénédicte*, 3 vol.; *les Egaremens réparés, ou Histoire de miss Louise Mildmay*, traduit de l'anglais, 1773, 1 vol.; *l'Intendant et son Seigneur, ou les Mariages clandestins*, 1815, 4 vol.; *l'Homme tel qu'il est, ou Mémoires du comte de P***, écrits par lui-même*, traduit de l'allemand, 1771, 2 vol.; *Maria d'Oriville, ou le Séducteur vertueux*, traduit de l'anglais de Holford, 1813, 4 vol.; *Pélage, ou le Fondateur de la monarchie espagnole*, 1818, 3 vol.

ROMIEU (Marie de), née dans le Vivarais, acquit quelque réputation dans le xvi^e siècle par son amour pour les lettres et par les ouvrages qu'elle publia. Les plus remarquables sont des *Instructions pour les jeunes dames*, et un *Discours* où l'auteur prétend prouver l'excellence de son sexe sur celui de l'homme.

ROMILDE, veuve du duc de Frioul, fut éprise du plus violent amour en voyant le khan des Arabes, qui faisait le tour de la ville où elle était renfermée en 615. Elle offrit à ce khan sa main et son duché; le khan accepta; mais, loin d'être séduit par les charmes de cette princesse, indigné de son libertinage, il la livra à douze de ses soldats, qui assouvirent avec elle leur

brutalité. Ce barbare la fit ensuite périr du plus affreux supplice.

ROMILLON (Elizabeth), de Lille, au Comtat venais-sin, perdit, dans un âge peu avancé, son mari et ses en-fans, à l'exception d'une fille nommée Françoise, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des religieu-sès sous la règle du tiers-ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619. Sa fille Françoise de Barthelier mit la dernière main à son établissement : elle donna des con-stitutions à ses filles, et les nomma religieuses de Sainte-Elizabeth. Après avoir fondé plusieurs couvens de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en 1645.

ROPER (Marguerite), fille aînée de Thomas Morus, née en 1508 avec les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, la latin, l'arithmétique, la philosophie, l'astronomie, la physique, la logique, la rhétorique et la musique. Elle épousa, en 1528, W. Roper. Elle était en commerce de lettres avec Erasme, qui lui dédia son édition des Hymnes de Prudence. Lorsque Thomas Mo-rus fut envoyé à la tour de Londres, elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour le déterminer à prêter le serment que le roi exigeait de lui; mais il s'y refusa constam-ment. Ils s'écrivirent tous les jours, tant que dura sa dé-tention; et, lorsqu'on lui eut ôté les moyens de corres-pondre avec elle, il lui écrivit avec du charbon. Au moment où on le conduisait au supplice, elle courut à lui à travers la multitude, et le tint long-temps embrassé sans pouvoir proférer une seule parole. Il lui adressa quelques mots; elle se retira, revint sur ses pas; il la regarda en pleurant, mais sans changer de contenance, et prit enfin congé d'elle. Elle fit enterrer son corps, sa tête devant rester quinze jours exposée sur le port de

Londres. Elle l'acheta, et dit hardiment au conseil où elle fut mandée à ce sujet, que c'était pour empêcher qu'elle ne fût dévorée par les poissons. La colère du roi s'étendit aussi sur elle; mais après une courte détention elle fut rendue à son époux. Elle survécut peu à son père, et mourut en 1544. Conformément à ses intentions, elle fut enterrée tenant dans ses bras la tête de Thomas Morus, qu'elle gardait renfermée dans une boîte de plomb avec un soin religieux. Elle a composé les ouvrages suivans : 1^o *Epttres, Discours et Poèmes latins*; 2^o *Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs venimeuses plantées dans son jardin*; 3^o deux *Déclamations*; 4^o *Traité des quatre dernières fins de l'homme*. Thomas Morus avait commencé un écrit sur le même sujet. Ayant vu le traité de sa fille, il le trouva supérieur au sien, et il cessa d'y travailler. 5^o *L'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, traduite du grec en latin. Cette traduction ne vit point le jour, parce qu'un évêque était occupé du même travail.

ROPER (Marie), fille de la précédente, et petite-fille de Thomas Morus, hérita en partie de l'esprit et des talens de sa mère. On a d'elle, 1^o des *Discours grecs et latins*; 2^o *l'Histoire d'Eusèbe*, traduite en anglais, sur la traduction latine de Marguerite. Elle publia aussi une partie de *l'Imitation de Jésus-Christ* expliquée par Thomas Morus.

ROQUE-MONTROUSSE (N. madame de), de Carpentras, vivait au milieu du xvii^e siècle; elle possédait les mathématiques et les langues savantes. Elle a traduit plusieurs odes d'Horace en vers français, et fait des vers sur la mort de mesdames Deshoulières.

ROSE (sainte), religieuse du tiers ordre de Saint-Do-

minique, née à Lima, dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau-Monde. Elle a été, dit-on, tantôt consolée par des ravissements, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême; elle répandait du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeait. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de trente et un ans : Clément X la canonisa. Sa vie a été écrite par le P. Hensen, dominicain. On y rencontre des puérités et des faits controuvés.

ROSE. *Voy.* MONTARLY.

ROSEMONDE, reine des Lombards, fille de Guni-
mond, roi des Gépides, qu'Alboin fit mourir en 572. Depuis la défaite de son père, elle vécut à la cour de son vainqueur, qui, touché de ses charmes, l'épousa et la fit couronner. Un jour qu'Alboin donnait à Vérone une fête à ses principaux officiers, il fit servir à Rosemonde le crâne de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Cette barbarie lui inspira la résolution de se défaire de son époux. Elle s'en ouvrit au premier écuyer, nommé Helmige, qui, malgré l'offre de sa main et de sa couronne, refusa long-temps d'ôter la vie à son maître. Il fut secondé par un seigneur lombard nommé Pérédée, que Rosemonde vint à bout de gagner en employant un stratagème des plus bizarres. Elle savait que Pérédée avait une intrigue avec une de ses femmes du palais. Instruite de l'heure à laquelle il devait se trouver avec elle pendant la nuit, elle prit la place de la maîtresse de Pérédée, et ne se découvrit à lui que lorsqu'il ne put douter que sa propre sûreté dépendait de la mort de son roi. Peu de jours après, des assassins, envoyés par Pérédée, et introduits par la reine, entrèrent dans la chambre d'Alboin, et le poignardèrent dans le temps qu'il dormait après dîner. Rosemonde s'é-

tant saisie des trésors du roi, s'enfuit à Ravenne avec Helmige, son nouveau mari, et sa propre fille Albisvinde. Bientôt dégoûtée d'un homme qu'elle n'avait pris que pour servir d'instrument à sa vengeance, elle écouta aisément la passion de Longin, gouverneur romain, qui était devenu amoureux d'elle, et qui lui promit de l'épouser si elle trouvait le secret de se défaire d'Helmige. Son ambition, flattée d'être la maîtresse dans l'exarcate de Ravenne, dont le titre venait d'être créé en faveur de Longin, lui fit chercher les moyens les plus prompts d'en venir à bout. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Helmige, comme il sortait du bain. L'effet trop subit de ce breuvage lui apprit le nouvel attentat de Rosemonde; il se saisit d'elle, et, lui appuyant son épée sur le cœur, il la contraignit à prendre ce qui restait. Le poison ne fit pas moins d'effet sur elle que sur Helmige, et au bout de quelques momens l'un et l'autre eurent une même fin, en 573. Le gouverneur Longin envoya à Constantinople les trésors du roi d'Italie, avec Albisvinde et Pérédée, que la crainte avait fait sauver à Ravenne.

ROSEMONDE ou ROSAMONDE, maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, mérita le surnom de *la Belle*, et réunit aux charmes de son sexe les plus brillantes qualités de l'esprit. L'épouse de Henri II, Eléonore de Guyenne, fut à son égard une nouvelle Médée. Sa jalousie contre cette femme la porta aux plus cruels excès : elle suscita une foule d'ennemis au roi, fit entrer ses enfans mêmes dans une conspiration, dont le but était de le détrôner et de lui ôter la vie. Sa rivalité n'éprouva pas une persécution moins vive. Henri, voulant dérober sa maîtresse aux fureurs de la reine, trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons royales.

qu'on nommait Woodstock. C'est sur ce château que s'est exercée l'imagination anglaise : on a parlé d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monumens où l'enchanteur Merlin avait prodigué tous les secrets de sa magie. La reine employa le stratagème d'Ariane : un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse Rosemonde, qui essuya toute la rage d'une femme jalouse et d'une reine offensée. Enfin elle termina sa vie dans les tourmens dont l'accabla l'épouse de Henri. Quelques-uns prétendent que le poison abrégea ses jours. Elle eut deux fils de Henri II, Guillaume, dit Longue-Epée, et Jeffrey, qui fut archevêque d'Yorck. On lui fit dans le même temps une épitaphe, où par un plat jeu de mots on l'appelait *Rosa mundi*, non *Rosa munda*. Un poète français lui en a fait une autre plus digne d'elle :

Ci git, dans un triste tombeau,
L'incomparable Rosemonde.
Jamais objet ne fut plus beau ;
Ce fut bien la rose du monde.
Victime du plus tendre amour
Et de la plus jalouse rage,
Cette belle fleur n'eut qu'un jour :
Hélas ! ce fut un jour d'orage.

ROSEMBERG, comtesse des Ursins. Voy. URSINS.

ROSÈRES (Isabelle de), Espagnole, composa des *Sermons* ; et ayant obtenu la permission de les prêcher dans la cathédrale de Barcelone, elle y attira un très-grand concours d'auditeurs. Venue à Rome sous le pontificat de Paul III, elle y convertit plusieurs Juifs, et mourut vers 1540, à cinquante ans.

ROSSAN (Marie de), marquise de Gange. La beauté, les richesses, la vertu même, loin de faire des heureux,

conduisent souvent au malheur. Voici un terrible exemple de cette vérité. Marie de Rossan, née en 1637, nommée pendant sa jeunesse mademoiselle de Château-Blanc, était fille du sieur de Rossan et de la demoiselle de Joanis. Unique héritière d'une fortune de cinq cent mille francs que lui laissait son grand-père Joanis, elle fut mariée, à l'âge de treize ans, au marquis de Castellane, petit-fils du duc de Villars. Les deux époux étaient au comble du bonheur; rien n'égalait la beauté de la marquise, et la douceur de son caractère en relevait encore l'éclat. Ce trésor était trop précieux pour être renfermé dans l'enceinte d'une famille; il parut à la cour, et enleva tous les suffrages. Louis XIV, alors dans sa première jeunesse, parut frappé de la beauté de la marquise : il lui donna de grands éloges, et lui marqua son estime en dansant avec elle dans les ballets. Les courtisans ne la nommaient que la belle Provençale. La reine de Suède assura que dans tous ses voyages elle n'avait jamais vu de figure si parfaite.

Un teint animé des plus vives couleurs, et d'une blancheur extraordinaire; des cheveux extrêmement noirs et retombant avec grâce sur un sein d'albâtre; le visage d'un contour, les traits d'une vivacité, d'une régularité admirables; des yeux grands, bien fendus, noirs comme le jais, mais brillans d'un feu, d'un charme irrésistible; une jolie bouche, de belles dents; le nez le plus gracieux relevant la disposition, la majesté des traits; les bras, les mains, la taille, la démarche, le maintien en rapport parfait avec l'ordre, avec la noblesse de la figure. Tel est le chef-d'œuvre que nous a laissé le célèbre Mignard, dans le portrait de la marquise de Castellane.

Le marquis ne fut pas long-temps l'heureux posses-

seur de tant de perfections, que lui disputaient déjà l'envie ou la malignité publique; il périt dans un naufrage; et Marie, veuve à l'âge de dix-neuf ans, se retira chez madame d'Ampus, sa belle-mère. Ses adorateurs n'attendaient que la fin de son deuil pour lui renouveler leurs hommages : la jeune veuve, pour se dérober à leurs importunités, se retira à Avignon, sa patrie, et s'enferma dans un couvent. Le sieur de Lanide, marquis de Gange, gouverneur de Saint-André, la poursuivit dans sa retraite, et fut assez heureux pour la dégôûter du cloître. Il passait pour le plus bel homme de la cour. Il plut à Marie dès la première entrevue, et le mariage fut conclu en 1658; mais leur union fut de bien peu de durée. Le marquis, sous un bel extérieur, cachait l'âme la plus noire : comme amant, il avait eu l'art de se contrefaire; mais comme mari il se dédommagea d'une contrainte aussi pénible, et dévoila bientôt son affreux caractère. Il éclata d'abord par la jalousie : les éloges les plus innocens le mettaient en fureur; et dès qu'on nommait sa femme, il la croyait infidèle.

Ce fut là le moindre des malheurs qui accablèrent la marquise. L'abbé et le chevalier de Gange, ses beaux-frères, en devinrent amoureux. Le premier, homme violent et souple, vertueux et criminel, furieux et compatissant, selon les circonstances, gouvernait entièrement l'esprit du chevalier, docile par faiblesse, et même celui du marquis, auquel il s'était rendu nécessaire par son économie dans l'administration de ses biens. Son premier soin fut d'apaiser la jalousie du dernier en donnant beaucoup d'éloges à la vertu de sa femme. Le marquis, persuadé, rendit à sa femme sa première tendresse; et l'abbé ne tarda pas à se faire un mérite auprès d'elle de ce changement. Son éloquence fut inutile; et ses

soins parurent trop intéressés. « Si vous avez appris à m'aimer, lui dit la marquise, il faut apprendre à m'estimer ; sachez que rien ne peut me déterminer à faire naufrage ; et si j'étais capable d'une pareille faiblesse, vous seriez le dernier homme pour qui je l'aurais. »

Le chevalier, dont le caractère était plus doux, était traité moins durement ; mais la marquise n'avait pour lui qu'un sentiment fraternel. L'abbé se méprit à ces témoignages d'amitié, et les prit pour de l'amour : le chevalier le crut aussi ; mais lorsqu'il s'expliqua, il reçut la même réponse. Alors l'abbé s'unit avec son frère, et tous les deux se promirent un mutuel secours dans la défaite de la marquise. Ces deux amans se voyant rebutés, passèrent d'un amour violent à une haine déclarée. L'abbé traita la vertu de la marquise d'hypocrisie, et fabriqua mille anecdotes à son déshonneur. Le marquis, toujours porté à mal penser de sa femme, crut facilement tout ce que l'abbé en disait ; et l'abbé triomphant représentait à la marquise qu'il avait sa réputation dans les mains, et qu'il ne tenait qu'à lui de la flétrir ou de la rétablir. Mais loin de réussir, il ne parut qu'un monstre aux yeux de la marquise, qui ne déguisa point l'horreur qu'il lui inspirait. L'abbé, furieux, mit de l'arsenic, au lieu de sucre, dans une crème qu'elle devait manger. Elle en fut légèrement incommodée, parce que le lait émousse les acides du poison. Cependant le public, informé de cet accident, raisonna diversement, et personne n'en soupçonna l'auteur. La marquise elle-même parut tranquille ; et, son aïeul maternel étant mort, elle recueillit une succession considérable, qui lui rendit pour un temps les bonnes grâces de son époux.

La même année, le marquis proposa d'aller après les chaleurs passer l'automne à Gange. Sa malheureuse

épouse y consentit ; et, comme si elle eût pressenti sa triste destinée, elle fit son testament avant son départ, et institua pour héritière sa mère, à condition qu'elle appellerait à sa succession, ou son petit-fils, qui n'avait alors que six ans, ou sa fille, qui n'en avait que cinq. En même temps elle fit une déclaration par laquelle elle reconnut, devant les magistrats d'Avignon, qu'elle désavouait tout testament qui serait postérieur à celui-là. Ces deux actes ne furent pas long-temps secrets ; et son mari, persuadé qu'elle haïssait sa famille, dissimula cependant son chagrin, et confia à l'abbé le soin de sa vengeance. Après avoir fait ses adieux à toutes ses connaissances, la marquise partit pour Gange, et fut reçue à bras ouverts par sa belle-mère, dont elle n'aurait jamais dû se séparer. Les premiers jours se passèrent en fêtes : il semblait qu'on eût oublié de part et d'autre tous les sujets de mécontentement ; mais l'infâme abbé méditait, sous un visage riant, le complot le plus affreux. Le marquis ne voulut pas en être le témoin, il se retira à Avignon : et madame d'Ampus, sentant l'hiver s'approcher, quitta sa chère fille, et se retira à Montpellier, où elle faisait sa résidence. L'abbé, maître de la maison, ne s'annonça plus sous le titre d'amant : pour mieux venir à bout de son dessein, il affecta de bonnes intentions ; et pour avoir la paix, il conseilla à la marquise de révoquer le testament. Elle le fit avec la meilleure foi du monde, et en fit un autre en faveur de son mari ; mais la protestation devant les magistrats ne fut point révoquée.

Le 17 mai 1667, la marquise ayant voulu se purger, l'abbé prépara lui-même la médecine ; mais elle la trouva si épaisse et si noire qu'elle la fit jeter et se servit de pilules qu'elle avait. L'abbé fut très-surpris de voir que sa médecine avait produit un effet salutaire. Fu-

rieux, il détrempe dans de l'eau-forte de l'arsenic et du sublimé, et paraît devant la marquise, tenant ce breuvage d'une main et un pistolet de l'autre. Le chevalier entre aussi, l'épée à la main. L'abbé, lançant à la victime un regard affreux, s'écrie : « Madame, il faut mourir ; voici le fer, le feu et le poison, choisissez. » En vain l'infortunée marquise a recours aux larmes : « Et vous aussi, dit-elle au chevalier, qu'elle croyait moins barbare, vous demandez ma mort !... » Insensible aux pleurs de la beauté, sourd aux prières de l'innocence, « C'en est fait, madame, répond-il ; il faut prendre votre parti, ou nous le prendrons pour vous ; » et en même temps il dirige vers sa poitrine la pointe de son épée, tandis que l'abbé lui tient le pistolet sous la gorge. La marquise lève les yeux au ciel, et avale le poison. Mais le chevalier s'étant aperçu que la matière s'était précipitée au fond du verre, en fit une pâte avec un poinçon d'argent, et dit à la marquise : « Allons, madame, il faut avaler le goupillon. » Elle le prit, mais le retint dans sa bouche ; et s'étant enfoncée dans son lit, elle l'y rejeta sans qu'ils s'en aperçussent. Ensuite elle les conjura d'avoir pitié de son âme, et de lui envoyer chercher un confesseur. Les deux scélérats se retirèrent fermant la porte sur eux, et allèrent chercher un prêtre attaché à la maison depuis vingt-cinq ans, et aussi profond scélérat que ses maîtres. A peine furent-ils sortis, que la marquise s'habilla ; et, sans être effrayée du péril, elle gagna une fenêtre élevée de vingt-deux pieds au-dessus de la basse-cour du château. Pendant qu'elle préparait ses draps pour faciliter sa descente, le prêtre arriva ; et la marquise se précipita aussitôt ; mais le prêtre l'ayant retenue par le bout de sa jupe, et cette jupe lui étant restée dans les mains, elle tomba heureusement sur ses

pieds, qui furent écorchés parce qu'ils étaient nus. Le prêtre, voyant la victime échappée, courut à une fenêtre sous laquelle elle devait passer, et fit tomber une grosse cruche d'eau pour l'écraser. La marquise était assise au bas de cette fenêtre, et se provoquait à vomir en mettant dans son gosier la tresse de ses cheveux ; la cruche tomba à ses pieds, et la peur qu'elle en eut, jointe à la violente commotion de sa chute, lui fit aisément rejeter la plus grande partie du poison : un sanglier domestique l'avalait et en mourut. Après avoir repris ses sens, la marquise cherchait un asile ; elle aperçut un palefrenier : « Mon ami, lui cria-t-elle, ouvre-moi l'écurie ; je suis empoisonnée, sauve-moi la vie. » Le palefrenier vola à son secours, la prend entre ses bras, et la confie à des femmes. Cependant le chevalier et l'abbé étaient à sa poursuite et la demandaient de tous côtés ; la marquise, à cette nouvelle, prit la fuite au dehors ; les deux frères criaient en la suivant que leur sœur était folle ; que sa maladie était causée par des vapeurs de matrice. Ils la joignirent à trois cents pas du château, auprès d'une maison appartenant au sieur Duprat. Le chevalier l'y fit entrer ; et comme le peuple s'attroupait à la porte, l'abbé resta en dehors, et, le pistolet à la main, menaçait de casser la tête au premier qui approcherait ; ne voulant pas, ajoutait-il, que sa sœur se donnât en spectacle dans sa folie. Le sieur Duprat n'était point chez lui, et sa femme n'osait secourir la marquise, tant le chevalier, qui s'y opposait, lui inspirait de terreur. Heureusement la dame Brunel remit adroitement à la marquise une boîte d'orviétan qu'elle avait sur elle ; et celle-ci en prit plusieurs morceaux pendant que le chevalier, qui se promenait en la gardant, lui tournait le dos. Cependant le peu de poison qui lui restait dans le corps lui brûlait

les entrailles ; il était si corrosif, que quelques gouttes échappées du vase avaient déjà noirci son sein. Elle demanda de l'eau ; mais le chevalier, qui ne voulait pas qu'on la secourût, lui cassa le verre entre les dents, et s'écria qu'il était plus que suffisant pour avoir soin de sa sœur. La compagnie se retira aussitôt. Enfin, plein de rage de la voir lutter si long-temps contre la mort, le chevalier lui donna deux coups d'épée dans le sein. La malheureuse victime se traîne jusqu'à la porte, et, d'une voix éteinte, appelle du secours. La rage de son ennemi redouble ; il lui porte cinq coups, et laisse dans son épaule le tronçon de son épée. Des demoiselles qui étaient dans la chambre voisine accoururent aux cris de la marquise ; et la voyant toute ensanglantée, elles se jetèrent sur son assassin, prêtes à le déchirer. Le chevalier prit la fuite, et cria à son frère : « Retirons-nous, abbé, l'affaire est faite. » L'abbé, voyant qu'on appelait par la fenêtre un chirurgien, monte dans la chambre le pistolet à la main pour achever la marquise ; mais ces demoiselles et la dame Brunel détournèrent le coup : il se servit alors du pommeau pour écarter la fûtelle ; sa valeur fut inutile. Toutes les femmes se jetèrent sur lui avec une fureur inouïe, et le jetèrent hors de la maison.

Il était alors neuf heures du soir. Une des dames, femme d'un ministre, et experte dans la chirurgie, étancha les plaies, et trouva qu'aucun des coups n'était mortel ; mais il fallait retirer de l'épaule le tronçon de l'épée. « Ne craignez rien, dit la marquise, appuyez votre genou contre l'épaule ; j'ai encore la force de souffrir cette opération. » Pendant ce temps, les consuls de Gange vinrent lui offrir main forte, et toute la noblesse des environs se rendit auprès d'elle. Le baron de Tressan poursuivit les assassins ; ils s'étaient déjà em-

barqués proche d'Agde, et ne craignaient plus la justice.

Cependant le marquis fit fort l'étonné quand on lui apprit que ses frères avaient fait tant d'éclat pour le débarrasser de sa femme. Il blâma leur imprudence, et se rendit à Gange, mais si lentement qu'on le soupçonna d'avoir pris part au complot. La marquise le reçut avec la plus tendre effusion, imputant son malheur à l'absence de ce cher époux. Le marquis affecta quelques marques de douleur; mais il se trahit lorsqu'il la pria de révoquer sa protestation contre tout testament postérieur à celui qu'elle avait fait dans Avignon, parce que le vice-légat avait refusé d'enregistrer le dernier. Ce fut alors qu'elle s'aperçut de toute la barbarie de son époux : aussi répondit-elle avec fermeté que sa situation demandait d'autres soins, et qu'elle laissait toutes choses dans l'état actuel. Madame de Rossan sa mère, ne pouvant souffrir la vue du marquis, quitta sa fille trois jours après son arrivée; et la marquise demanda à être transportée à Montpellier, où demeurait sa mère, sous le prétexte d'être plus à portée des secours; mais son état demandait du repos; l'on ne songea qu'à guérir ses blessures, sans penser au poison. Son embonpoint et l'éclat de ses couleurs trompèrent les plus habiles; mais la violence des douleurs lui fit connaître que bientôt elle ne souffrirait plus. Elle reçut les sacremens; et après avoir conjuré son fils de laisser le soin de sa vengeance à Dieu et à la justice, elle expira sur les quatre heures du soir, le 5 juin 1667, après dix-neuf jours de maladie. On ouvrit son corps aussitôt après sa mort; la seule impression du poison lui avait brûlé les entrailles et noirci tout le cerveau.

Le marquis de Gange fut arrêté et condamné seulement, par le parlement de Toulouse, à perdre tous ses

biens, à être dégradé de noblesse, et banni pour toujours de sa patrie. Ce jugement singulier fit dire à Louis XIV, auquel on demandait la grâce du marquis de la Douze, accusé d'avoir empoisonné sa femme : « Il n'a pas besoin de grâce, puisqu'il est au parlement de Toulouse; le marquis de Gange s'en est bien passé. » L'indigne prêtre fut jeté dans les galères pour toute sa vie. La marquise avait de lui tant d'horreur et de crainte, que lorsqu'il lui présenta l'eucharistie elle la crut empoisonnée, et l'obligea de la partager avec elle. L'abbé et le chevalier furent condamnés à être rompus vifs. Madame du Noyer, dans ses Lettres, dit avoir vu depuis à Avignon le marquis, mais que son fils le dénonça et l'obligea de sortir du royaume. Il se retira à Venise, avec le chevalier son frère; et tous les deux furent tués dans Candie, dont les Turcs s'emparèrent en 1669, après un siège de vingt-cinq ans.

L'abbé se réfugia en Hollande, et, sous le nom de la Martellière, devint précepteur du jeune comte de Lippe, souverain de Viane, près d'Utrecht. Cédant au remords ou à l'ambition, sa conduite était si exemplaire, la morale qu'il inspira à son élève si pure, qu'il fut bientôt l'ami intime de la maison, et l'amant heureux d'une jeune demoiselle de la famille. Malgré le mérite de la Martellière, la comtesse empêcha ce mariage; elle pensait que les plus rares vertus n'égalaient jamais la naissance. L'abbé crut lever cet obstacle en découvrant la sienne; mais au nom d'abbé de Gange toute la maison se crut empoisonnée : « Gange est chez moi, criait la comtesse, et je vis encore ! » On le mit à la porte sur-le-champ, et il fut chassé de toute la principauté. Sa maîtresse ne l'abandonna point; elle se réfugia avec lui à Amsterdam, où il s'établit maître de langues : ils se

marièrent ensuite secrètement. Le jeune comte de Lippe, son élève, pourvut à la subsistance des deux époux. De Gånge n'en fut pas plus heureux : l'image sanglante de sa belle-sœur lui retraçait continuellement son crime. Il mit à profit ses remords, et parvint à se faire admettre dans le consistoire des protestans.

ROSSI (madame de) a publié *Oraison funèbre de mon Amie*; Amsterdam, 1780. Cet ouvrage fait l'éloge de son cœur et de ses talens. On y trouve l'expression de la sensibilité la plus vraie; seulement les exclamations y sont trop fréquentes.

ROSWITA DE GANDESHEIM, ainsi appelée du monastère de ce nom de l'ordre de Saint-Benoît, près d'Hildesheim, dont elle était religieuse, se distingua par son amour et son goût pour les belles-lettres. On a d'elle six drames en prose sur des sujets sacrés; deux poèmes à la louange de la Mère de Dieu; un poème héroïque sur la vie de l'empereur Othon; des élégies sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denis, de saint Pélage de Cordoue, etc. Tous ces ouvrages, écrits en latin, ont été recueillis et publiés par Conrad Celtes en 1501, et par Henri Schurfleisch, à Wittemberg, en 1707, in-4°. Roswita florissait vers l'an 979.

ROUGET (Claudine), jeune fille qui fit deux campagnes avec distinction dans les armées de la république française, en qualité de volontaire : en décembre 1793, la Convention nationale lui accorda une pension de 500 francs, avec ordre de retourner chez elle.

ROUMIERE. Voy. ROBERT.

ROUVIÈRE (Henrietta), romancière anglaise, est auteur de *l'Abbaye de Lusington*, traduit par P. de C., 1817, 3 vol. in-12. Ce roman a reparu sous le titre de *Suzanne, ou le Château de Saint-Bernard*, 1821, 2 vol.

in-12, Le nouveau traducteur l'attribue à madame Régina-Maria Roche.

ROWE (Elizabeth Singer, femme de Thomas), fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, naquit à Ilchester, dans la province de Sommerset, en 1674, et mourut en 1737 à Frome, où elle s'était retirée après la mort de son mari. Son mérite et les charmes de sa personne lui attirèrent dans sa jeunesse un grand nombre d'admirateurs, parmi lesquels elle compta le poète Prior; mais le ciel l'avait destinée à unir son sort à celui de Thomas Rowe, distingué par ses connaissances et par quelque talent pour la poésie, qui l'épousa en 1709. Le bonheur des deux époux ne fut pas de longue durée; elle le perdit cinq ans après, et composa à l'occasion de sa mort une élégie qu'on estime comme l'une de ses meilleures pièces de poésie. Cette dame réussissait dans la musique et le dessin; mais l'étude des langues, et en particulier la poésie, eut pour elle plus d'attraits, et a fait sa principale occupation. On admire dans ses compositions un génie élevé, des images fortes, des sentimens nobles, une imagination brillante, enfin beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle, 1^o *L'Histoire de Joseph*, en vers anglais; 2^o *L'Anuitié après la mort*; 3^o des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers. Ses œuvres ont été recueillies en 1739, en 2 vol. in-8^o.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant, l'an 324 av. J.-C., la laissa grosse d'un fils qu'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant, la mère et sa sœur, selon Justin. Nous préférons son témoignage à celui de Plutarque, qui la fait jeter dans un puits par une femme

extrêmement jalouse des honneurs que lui rendaient les Macédoniens. Roxane est le titre d'une tragi-comédie imprimée sous le nom de Desmarets de Saint-Sorlin.

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, joignait à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avait pour fils aîné Mustapha, sorti d'une autre femme que Roxelane, qui était mère de Sélim II et de plusieurs autres enfans. C'était un obstacle à l'envie qu'avait cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan était trop épris d'elle pour lui refuser son consentement ; mais le muphti, gagné à force de présens, ayant déclaré que ce pieux dessein ne pouvait être exécuté par la sultane tant qu'elle serait esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice, qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1553, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Sélim, son fils aîné. Elle avait contribué, en 1546, à la mort du grand-vizir Ibrahim. Elle mourut en 1561. (*Voy.* l'Histoire des favoris et des favorites, 2 vol. in-12, par Dupuy.) Son caractère a été développé sur nos théâtres : aux Italiens, par Favart, dans Soliman II, comédie ; aux Français, dans les tragédies de Mustapha et Zéangir, de Belin et Chamfort, représentées avec succès, l'une en 1750, et l'autre en 1777 ; et dans celle de Mustapha, de M. Maisonneuve, jouée postérieurement, et qui eut encore un plus grand succès que les deux autres ; mais cette dernière n'est pas imprimée.

ROZÉE (Jeanne), célèbre peintre, née à Leyde en 1632. Elle est la première et la seule qui ait exercé la peinture sans couleurs. Son procédé, inconnu avant elle, n'a point trouvé d'imitateurs depuis. Au lieu de couleurs à l'huile et à la gomme, cet artiste employait des soies de toutes les nuances, qu'elle épluchait, et qu'elle tenait dans des boîtes séparées; elle appliquait ensuite ces soies, brin à brin, sur une étoffe, et savait fondre leurs teintes diverses avec tant d'adresse, de patience et de précision, qu'elle imitait parfaitement, non-seulement les tons des chairs, mais les paysages et l'architecture même. La ressemblance était si frappante, qu'il fallait regarder de très-près pour s'assurer que ce n'était point une peinture à l'huile. Weyermans et Onbraken parlent d'un petit tableau de cette demoiselle qui fut vendu cinq cents florins : il ne représentait qu'un vieux tronc d'arbre chargé de mousse, et encore orné de quelques feuilles. Au haut du tronc une araignée avait tendu sa toile. Le fond était un lointain, et un ciel qui ne laissait rien à désirer pour la couleur et la vérité. On voyait dans la galerie de Florence des tableaux précieux de mademoiselle Rozée. Ses compatriotes l'avaient surnommée la *Magicienne*, pour exprimer tout à la fois la perfection de son talent et l'étonnement que leur causait un genre de peinture aussi extraordinaire. Elle mourut célibataire en 1683.

ROZET (madame) vécut dans le xviii^e siècle. Elle a donné au Théâtre-Français, en société avec madame Chaumont, *l'Heureuse Rencontre*, comédie en un acte et en prose.

RUDENSKOLD (la comtesse Madeleine de), dame de la cour de la princesse Sophie-Albertine, sœur du régent de Suède, fut soupçonnée de conspiration et ar-

rêtee à Stockholm dans la nuit du 17 au 18 décembre 1792. On trouva chez elle des chiffres dont elle se servait, dit-on, pour correspondre avec le baron d'Armfeld, ambassadeur en Italie; et, d'après ses papiers et les temoins qui déposèrent contre elle, on la condamna, le 30 juillet 1794, à perdre l'honneur, la vie et les propriétés, comme coupable d'avoir conspiré contre le régent et l'état. On mitigea ensuite la sentence, et elle fut, le 23 septembre, mise sur un échafaud et attachée à un pilori sur la place de Ritterholm. Elle tomba en faiblesse, et ne put rester exposée pendant une heure, comme la sentence le portait. On la transféra alors dans une maison de force (maison à filer) pour y demeurer sa vie durant; mais, le 22 juin 1796, elle fut remise en liberté, et alla habiter dans l'île de Gothland une terre que le gouvernement lui acheta. Tous ces changemens de scène ont tenu à la politique du duc de Sudermanie, régent du royaume pendant la minorité du roi.

RUTH, femme moabite, qui épousa Mahalon, un des enfans de Noémi et d'Élimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 av. J.-C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï, et aïeule de David. Le livre de Ruth, qui contient son histoire, est placé entre le livre des Juges et le premier des Rois, comme une suite de celui-là et une introduction à celui-ci. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire : elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre; et il y a apparence qu'elle est du même que le premier livre des Rois. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux qu'il y ait dans l'Écriture : les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au

naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. *Voy. NOËMI.*

RUTILIE, célèbre dame romaine, sœur de Publius Rufus qui souffrit si constamment l'injustice de son exil, et femme de Marcus Aurélius Cotta, consul l'an 74 avant J.-C. La mort ravit à sa tendresse un fils qui, à peine à la fleur de son âge, était déjà aussi recommandable par son esprit que par ses vertus. Rutilie supporta cette perte avec une constance héroïque. Cette illustre romaine était un modèle de toutes les qualités qui honorent son sexe. Sénèque l'a proposée pour exemple, dans le livre qu'il écrivit pendant son exil, pour consoler sa mère.

RUVILLY (madame), de Brest, était une de ces âmes sensibles et courageuses qui n'aperçoivent jamais le danger quand il s'agit de rendre service. En 1793, un inconnu entra chez elle pour lui demander un asile contre la proscription. C'était un vieillard de quatre-vingts ans; il était malheureux : ce double titre suffit à madame Ruvilly; elle s'empressa de le cacher, et lui prodigua les soins les plus attentifs. Deux jours après, le vieillard vient prendre congé d'elle. Madame Ruvilly, qui avait eu la délicatesse de ne pas le questionner, lui témoigne sa surprise. Il lui avoue qu'il est prêtre, et que, voué par ce nom seul à la persécution, il craint qu'un plus long séjour ne l'attire sur elle. « Souffrez, poursuit-il, qu'en m'éloignant je vous délivre du danger de m'avoir recueilli, et m'épargne à moi-même la douleur de vous entraîner dans ma ruine. — Mais dans quel lieu vous retirerez-vous? lui dit madame Ruvilly. — Dieu y pourvoira, répond le proscrit. — Quoi! s'écrie-t-elle, vous n'avez pas de retraite, et vous voulez que je vous laisse partir! Non, plus votre état vous ex-

pose, plus vous m'intéressez. Attendez, de grâce, dans cette maison un moment plus tranquille. » Le vieillard refusa, et, malgré les instances les plus vives, resta vainqueur dans ce combat de générosité. Madame Desmarests, sœur de madame Ruvilly, se trouvait alors chez cette dernière; elle fut témoin de cette scène touchante, et garda le secret. Mais la tyrannie a les yeux toujours ouverts; elle surprit bientôt les traces de cet acte hospitalier. Madame Ruvilly s'applaudit devant ses juges du service qu'elle avait rendu, et ne parut affligée que de voir sa sœur condamnée avec elle pour ne l'avoir pas dénoncée. Ces deux martyrs de l'humanité subirent leur sort, fières de payer de leur vie une action généreuse.

RYVES (Elisa), anglaise originaire d'Irlande, née en 1760, de parens distingués, mais sans fortune, cultiva la poésie par goût et par nécessité. Ses travaux littéraires devinrent son unique moyen d'existence. Elle fut chargée de la partie historique et politique du journal intitulé *l'Annual register*, travail qui lui rapportait à peine, dit-on, le pain de chaque jour; elle apprit la langue française, et mit en anglais le *Contrat social* de Rousseau, ensuite la *Lettre* que l'abbé Raynal écrit, en 1791, à *l'Assemblée nationale sur les écueils qu'elle devait éviter*, et *l'Examen des constitutions des principaux états de l'Europe*, par Delacroix, 2 vol. in-8°; elle ajouta à ce dernier ouvrage des notes très-judicieuses. Cet infatigable écrivain remplissait les feuilles périodiques de pièces fugitives, d'odes, etc. Elle composa une tragédie et plusieurs comédies, dont une sous le titre de *la Dette d'honneur*. Madame Ryves mourut dans la misère et l'obscurité, âgée de cinquante-six ans. Elle a esquissé son caractère et sa vie malheureuse dans un petit volume intitulé *l'Ermite de Snowden*.

S

SABA, puissante reine qui, ayant entendu parler de la haute sagesse de Salomon, voulut s'en convaincre par elle-même, et entendre la vérité de sa propre bouche. Elle alla trouver ce prince, et lui proposa diverses questions auxquelles il répondit sans difficulté. A la vue de sa cour pompeuse et magnifique, elle ne pouvait revenir de son étonnement. « Je ne voulais pas croire, lui dit-elle, tout ce qu'on m'avait rapporté de votre sagesse; mais ce que je vois ici surpasse encore la renommée. » Cette princesse, après avoir fait au roi de riches présents, retourna dans ses états, comblée elle-même de dons. Les opinions sont partagées sur la région qu'elle gouvernait : les uns prétendent qu'elle régnait en Ethiopie, d'autres en Arabie; ce dernier sentiment paraît plus vraisemblable.

SABINE (Julia Sabina), femme de l'empereur Adrien, était petite-nièce de Trajan et fille de Matidie. L'impératrice Plotine, qui favorisait Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage, fait contre le gré de Trajan, fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, négligea son épouse pour Antinoüs, et traita Sabine comme une esclave. Elle réunissait cependant à la beauté, aux grâces, à la dignité, un esprit élevé, des mœurs graves, et une vertu qui ne se démentit jamais; mais elle mettait un peu trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisait à son époux; reproches bien pardonnables, puisqu'elle lui avait apporté l'empire en mariage : regardant son mari comme son tyran, elle se vantait de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur père. La méshintel-

ligence augmenta tellement, qu'Adrien, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, contraignit Sabine à se donner la mort, pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna, l'an 138 de J.-C., après trente-huit ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer au rang des dieux.

SABLIÈRE (Marie-Henriette Hesselin de La), née en 1636, morte en 1694, et regardée à juste titre comme une des femmes les plus spirituelles de son siècle, n'a composé aucun des vers qu'on lui attribue. Ceux qui ont fait imprimer sous son nom les *Madrigaux* de son mari se sont mépris grossièrement. Ces madrigaux, adressés à des Cloris, à des Iris ingrates et cruelles, indiquent assez qu'elle n'en est pas l'auteur. La Fontaine, qui lui a prodigué des éloges dans plusieurs de ses fables, dans le beau discours, entre autres, où il réfute le système de Descartes sur l'âme des bêtes, ne l'a jamais louée sur le talent des vers; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si elle en avait été douée. On sait qu'elle retira chez elle ce père de la fable, et qu'elle eut le bonheur de posséder vingt ans dans sa maison celui qu'elle appelait si ingénûment son *Fablier*. Madame de La Sablière fut en liaison avec tous les beaux esprits de son temps. On attribue aussi à madame Mancini, duchesse de Bouillon, le surnom de Fablier donné au bon La Fontaine.

SABUCO (Oliva de Nautés de), savante espagnole, née dans la ville d'Alcala, vivait sous le règne de Philippe II. Renommée pour ses connaissances en histoire naturelle et en anatomie, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine que l'on enseignait alors dans les écoles étaient pleines d'erreurs. Avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau

le siège de l'âme, sans la renfermer exclusivement dans la glande pinéale. Suivant elle, ce n'est point le sang qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation ; c'est le fluide qui passe du cerveau dans toutes les parties nerveuses. Ce système fut embrassé avec enthousiasme par les médecins anglais.

SACHON (Gabrielle), née en 1631, à Sémur en Auxois, fut religieuse, chez les Jacobines de la même ville. Ses parens l'avaient forcée d'embrasser cet état. Quelques années après, elle réclama contre ses vœux, et la cour de Rome l'en releva. Retirée auprès de sa mère, elle se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, et mena une vie très-solitaire et très-occupée. Elle ne connaissait d'autre récréation que celle d'instruire de jeunes enfans. Cette savante fille composa divers ouvrages. Il en est un dans lequel elle a soutenu que « l'autorité, la liberté et la science, qui rendent les hommes si importans dans le monde, ne leur sont pas si exclusivement propres, que les femmes ne puissent pas avoir part aux mêmes avantages : et que, si elles en sont privées, c'est plutôt un effet de la coutume qu'une marque de leur incapacité naturelle. » Gabrielle Sachon mourut à Dijon, le 5 mars 1703.

SADE. *Voy.* LAURE LA BELLE.

SAINT-ANDRÉ (mademoiselle) a publié dans le xvii^e siècle plusieurs poésies, parmi lesquelles on a distingué *l'Hiver de Versailles* et la *Description de la chapelle de Sceaux*, pièces assez médiocres.

SAINT-AUBIN. *Voy.* ANDELAN.

SAINT-BALMONT (Alberte-Barbe d'Ernecourt, comtesse de), née en Lorraine, le 16 mai 1607. Cette dame avait un courage intrépide, beaucoup d'imagination, mais en même temps de la prudence et de la mo-

destie ; elle habitait un château dans le village où elle était née : elle en fit une forteresse, où elle reçut et protégea un grand nombre d'artisans et des cultivateurs de la Lorraine et de la Champagne, contre les *Cravates*, espèce de maraudeurs qui ravageaient le pays. Le 1^{er} mai 1636, cent cavaliers lui enlevèrent un troupeau de vaches. Indignée de cette témérité, elle se met à la poursuite des ravisseurs, suivie de quelques gentilshommes, et de ceux de ses paysans qui composaient son infanterie. Les atteindre et les terrasser fut pour elle la même chose. Dans l'action elle reçut cinq coups de feu, dont un lui enleva son chapeau, et elle se ressentit longtemps des blessures que lui firent les quatre autres. Un officier de cavalerie était venu demeurer sur ses terres ; il s'y comporta fort mal. D'abord elle employa les voies de la douceur ; ce moyen n'ayant point réussi, elle lui envoya un billet sous le nom de chevalier de Saint-Balmont, où elle lui disait que le mauvais traitement qu'il avait fait à sa belle-sœur l'obligeait à la venger, et qu'il le voulait voir l'épée à la main. Le défi fut accepté, et elle se battit avec lui, sous un habit d'homme. Après l'avoir désarmé, elle lui dit : « Vous avez cru, monsieur, vous battre contre le chevalier de Saint-Balmont ; mais c'est madame de Saint-Balmont qui vous rend votre épée, et qui vous prie à l'avenir d'avoir plus de considération pour les dames. » Elle mourut le 22 mai 1660.

On doit à madame de Saint-Balmont : *Marc et Marcellin, ou les Jumeaux martyrs*, tragédie chrétienne en 5 actes, composée en quinze jours, et imprimée à l'insu de l'auteur, après la représentation, Paris, 1650 ; *la Fille généreuse*, tragi-comédie en 5 actes, en vers, 1650. Il a paru deux Vies de madame de Saint-Balmont : l'une de Jean Marie, religieux du tiers-ordre de Saint-Fran-

çois, publiée en 1678; et l'autre du P. Desbillons, en 1773. *Voy.* ERNECOURT (Alberte d').

SAINT-CHAMOND (Claire-Marie Mazareilly de), née à Paris en 1731, d'un Italien non noble. A seize ans, elle épousa en premières noces le marquis de La Vieuville, et en secondes noces, à vingt-trois ans, le marquis de Saint-Chamond. Elle cultiva les lettres, seulement pour plaire à son époux. Voici son portrait écrit par elle-même, publié dans le *Mercure* de 1751.

« Ma tête est bien placée sur mes épaules, et je n'ai jamais mauvaise grâce, quoique je sois petite. J'ai le visage rond, les yeux plus grands que petits : ils sont d'un brun très-clair, vifs et brillans ; ils en disent souvent plus que je ne veux dire, et plus que je ne pense. J'ai cependant, lorsque quelque chose me déplaît, le regard assez dur. J'ai les sourcils assez beaux, le nez petit, un peu large, rond par le bout, un peu retroussé ; et malgré tout cela, il ne me sied point mal. J'ai la bouche grande ; mais j'ai les lèvres belles, bien dessinées, et les dents très-égales et très-blanches. J'ai le front étroit, les cheveux bien plantés, et d'un brun cendré, etc. Pour mon caractère, il est ; je crois, indéfinissable : il est tout à la fois doux, vif, enjoué et triste. Je suis douce dans le bonheur, impatiente dans le malheur ; enjouée avec ceux qui me plaisent, triste avec le grand monde... Je suis compatissante, et les malheurs d'autrui me touchent presque autant que les miens. Je serais bonne amie ; mais la difficulté de trouver une amitié véritable fait que ce sentiment est encore libre chez moi. Je suis grande ennemie, et je hais biens ; je ne crois pas qu'il m'arrive d'oublier une offense ; j'aimerais à me venger..... J'aime assez, dira quelqu'un, à voir une femme se vanter d'avoir du cœur..... Il ne s'agit pas de bravoure ; je ne

m'en pique pas : cependant je n'aime pas les poltrons, et je jetterais la première pierre, si on lapidait cette espèce d'hommes. Il n'est donc question que d'un cœur délicat en fait d'honneur.... Si j'ai désiré quelquefois des richesses, un état élevé, ce n'était pas pour toutes les vanités puérides qui occupent la tête de nos jeunes folles; c'aurait été pour diminuer le trop grand nombre de malheureux que la fortune a faits, et pour être au-dessus d'une partie du public que je hais (les nobles), et qui se croit en droit de mépriser tout ce qui lui paraît au-dessous de lui.... Sotte avec les sots, savante avec les savans (car il est bon de dire que je sais un peu de tout); peu de bourgeoises ont eu autant d'éducation que moi; on peut m'accorder une place dans la classe des gens spirituels : on en accorde si facilement ! Si l'on me la refuse absolument, on ne pourra pas m'en refuser une parmi les personnes de bon sens. »

Madame de Saint-Chamond a publié, dans l'Année littéraire, 1763, une lettre à J.-J. Rousseau. « Écoutez-moi, lui dit-elle, je ne suis point *auteur*, je ne suis point *bel-esprit*.... Je suis d'un sexe qui mérita vos égards; en vain avez-vous essayé de paraître penser à notre désavantage; votre cœur vous a trahi. Je ne vous en veux pas; vous vous êtes cru fort : je vous remercie, au contraire, des leçons que vous nous avez données. Malheur aux femmes qui ne les ont pas entendues : vouloir nous rendre plus respectables, n'est-ce pas le moyen d'être plus aimées? Et c'est la différence qui se trouve entre nous. Vous ne semblez saisir avec empressement que les occasions d'être haï; vous n'y réussirez pas cependant; l'auteur réconcilie avec l'homme. Cessez de fermer votre âme au bonheur : la singularité convient-elle au sage? Quel plaisir trouve-t-on à borner son existence? Sentir,

est-ce donc une faculté au-dessous de vous?... Vivez à la campagne, si vous l'aimez ; mais donnez-nous la moitié de l'année : voyez peu de personnes, vous avez raison ; fuyez les riches insolens, *ces femmes au maintien soldatesque*, ces demi-savans, ces avortons du Parnasse, la prétention, la bassesse. Il est des hommes simples et honnêtes, pour qui la médiocrité de leur fortune n'est point un malheur, qui jouissent de la considération de leurs amis, sans désirer celle de la multitude. Habitans paisibles de la ville, ils ont su se dérober au tourbillon de la cour ; instruits, nés sensibles, dignes enfin d'être éclairés des lumières de votre génie. Ce que je dis d'un sexe, je le pense de l'autre ; nous ne sommes point faites pour révolter votre philosophie ; nous avez-vous condamnées à n'inspirer, à ne sentir que l'amour ? Nous savons tout apprécier ; et la délicatesse de nos organes assure peut-être celle de notre goût. Telle qui vous recevra, méprisera *l'art et les minauderies*.... Revenez, peut-être nous vous retiendrons : les plaisirs, fussent-ils imaginaires, valent mieux que des malheurs certains. Ayez le courage de vous dire : Je ne veux plus d'une misanthropie qui ne fait que jeter du trouble dans mon cœur, sans aucun profit pour ma raison. »

On doit encore à cette dame un *Éloge de Sully*, sujet que l'Académie française avait proposé pour prix en 1763. « Si l'amour de la gloire, dit-elle, n'eût jamais enflammé que des âmes vertueuses, elles auraient suivi, pour arriver à l'immortalité, les routes de la sagesse et de la bienfaisance ; les nations compteraient au nombre de leurs chefs moins de héros, plus de grands hommes. Mais l'ambition chercha des moyens de se signaler plus éclatans et plus rapides ; la guerre les offrait : on devint conquérant. Des peuples détruits firent la célébrité des vain-

queurs; l'histoire consacra leurs actions, et la flatterie éleva des statues à ceux qui venaient de renverser des trônes: Le temps remet tout à sa place; le récit des hauts faits est accompagné de celui des crimes; la loi du plus fort tombe comme elle s'était formée. Que reste-t-il de ces trophées, monumens de l'orgueil et de la faiblesse? Ils sont ensevelis dans la poussière.... Que pense-t-on enfin de ces héros? Ils étonnent encore et ne touchent plus.... Courtisans, qui trompez vos maîtres, craignez d'étendre jusque sur vos descendans l'opprobre dont vous vous couvrez; et si jamais vous élevez vos desirs sur le ministère, apprenez de Sully qu'il n'est d'autre bonheur que celui d'en procurer aux hommes que l'on gouverne.... »

Les autres productions de madame de Saint-Chamond sont *Camédris*, conte, 1665, in-12: dans ce tableau des mœurs de la nation de Camédris, la philosophie a guidé la main du peintre; et ce ton de morale, toujours mêlée d'un peu de critique, règne avec esprit dans toutes les pages de cette agréable et ingénieuse fiction; *l'Éloge de René Descartes*, 1765; *les Amans sans le savoir*, comédie en trois actes et en prose, et plusieurs autres pièces de théâtre qui ont obtenu du succès. Madame de Saint-Chamond mourut vers la fin du XVIII^e siècle.

SAINT-GERMAIN (madame de), femme de beaucoup d'esprit, née à Paris. On n'a de cette dame qu'un petit ouvrage, sous le titre de *Lettres d'Henriette et d'Émilie*; mais cette production seule a placé l'auteur parmi les écrivains de son sexe qui ont marqué dans le XVIII^e siècle. « On m'avait souvent parlé, dit madame de Saint-Germain dans sa préface, du style pur et élégant d'Adisson, des pensées sublimes de Milton et de Sha-

Shakespeare, des expressions de Thomson, de la clarté et de la noble simplicité de Pope. Je conçus le projet de lire ces auteurs dans leur langue naturelle : Je me mis donc à l'apprendre. D'abord les difficultés pensèrent me décourager ; mais il me fallait de la dissipation, il était absolument nécessaire que je m'occupasse. Je m'obstinaï donc ; je persistai ; enfin je parvins à entendre passablement bien les auteurs. Il me tomba dans les mains plusieurs romans, parmi lesquels se trouva celui dont je donne ici la version. Il me plut à la lecture ; je m'amusai à le traduire. Peu contente de ma première copie, que j'avais faite à la hâte, je me déterminai à en faire une seconde ; mais j'y mis plus de temps ; j'étudiai mon original ; je m'aperçus qu'il s'y trouvait des passages qui prêtaient au sentiment ; je les étendis. Je rencontrai des termes durs et hasardés que je fis disparaître ; je corrigai quelques fautes de géographie, et même des contradictions. Enfin je me mis à la place de l'auteur, que je soupçonne être une femme ; je fis ce que je m'imaginai qu'elle aurait dû faire ; je changeai, je retranchai, j'ajoutai : en un mot, quand je crus que l'ouvrage pouvait se lire, je l'envoyai à l'impression. » D'où l'on doit penser que madame de Saint-Germain est moins le traducteur que l'auteur même de l'ouvrage.

SAINTE-HUBERTI (Antoinette-Cécile Clavel, plus connue sous le nom de), célèbre actrice de l'Académie royale de musique ou théâtre de l'Opéra, naquit à Toul ou à Thionville, en 1758, d'un ancien militaire sans fortune. Une belle voix et des dispositions naturelles pour l'art dramatique la déterminèrent à suivre cette carrière. Elle fit ses premiers essais en Allemagne, en Pologne, en Prusse et à Berlin, où elle épousa un certain chevalier de Croisy ; elle revint en France avec lui,

et joua pendant trois ans à Strasbourg, sous le nom de mademoiselle Clavel. Ayant reçu l'ordre de venir à Paris, elle débuta le 23 septembre 1777, à l'Opéra, par le rôle accessoire de Mélise dans l'*Armide* de Gluck. Elle fit peu de sensation; mais la retraite de Sophie Arnould et de la Beaumesnil lui permit de figurer dans les premiers rôles. Elle obtint un succès complet dans *Roland*, *le Seigneur bienfaisant*, *Thésée*, etc. Pendant une absence de trois mois qu'elle fit, on répétait l'opéra de *Didon*, où le principal rôle lui était destiné : on tirait un mauvais augure de sa réussite par le peu d'effet qu'il produisit aux répétitions. « Messieurs, dit Piccini, avant de juger Didon, attendez que Didon soit arrivée. » Saint-Huberti arriva, et la pièce emporta tous les suffrages de la capitale. Elle fut jouée deux fois à Fontainebleau devant la cour; Louis XVI, qui n'aimait pas l'opéra, fut si émerveillé de celui-ci, qu'il fit une pension de quinze cents francs à mademoiselle Saint-Huberti. Sa Majesté ajouta cinq cents francs sur sa cassette. « Il est impossible, dit Grimm, de réunir à un plus haut degré de perfection, de sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus attachant et plus digne de ce superbe rôle... C'est la voix de Todi, c'est le jeu de Clairon, c'est un modèle qu'on n'a point eu sur le théâtre, et qui en servira long-temps. »

Depuis plusieurs années mademoiselle Saint-Huberti avait des liaisons intimes avec le comte d'Antraignes, quand celui-ci émigra, dès 1790. Elle se détermina à quitter l'Opéra pour aller rejoindre son amant à Lausanne. Le comte l'épousa en décembre de la même année, mais il ne déclara son mariage qu'en 1797, à

l'époque de son arrestation à Trieste. Madame d'Antraigues, dévouée à la cause royale, ainsi que son mari, parvint à lui faire rendre la liberté et à sauver une partie de ses papiers. Ils se retirèrent en Angleterre, où ils furent assassinés en 1812. Voici ce qu'on lit au sujet de cette fin malheureuse dans la Biographie universelle :

« On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la cause de ce tragique événement. La police de Bonaparte, informée des liaisons du comte d'Antraigues avec le ministère anglais, envoya en Angleterre deux émissaires qui parvinrent à corrompre Lorenzo, piémontais au service d'Antraigues, afin d'avoir la facilité de prendre lecture et même copie des dépêches et des notes que son maître lui faisait porter fréquemment au ministre Canning. Le 22 juillet 1812, d'Antraigues ayant donné ordre d'atteler les chevaux de sa voiture, en déclarant son intention d'aller chez le ministre Canning pour avoir son avis sur un mémoire qu'il lui avait fait remettre la veille par Lorenzo, le Piémontais, qui en avait retardé la remise pour en faire une copie, voyant que son infidélité allait être découverte, perdit la tête, assassina M. et madame d'Antraigues, et se tua après. »

La cantatrice Maillard, de l'Opéra, était l'élève de mademoiselle Saint-Huberti.

SAINT-MARTIN (madame de) a publié *la Reine de Lusitanie*, Paris, 1698, 2 vol. in-12, roman assez insipide, mais qui offre une allusion à plusieurs événemens du siècle de Louis XIV. On ignore l'année de la mort de l'auteur. Voici l'une des pensées de madame Saint-Martin. « C'est une qualité qui se trouve rarement aux princes, que la pitié; car, comme les peines et les traverses arrivent difficilement jusqu'à eux, il est presque impossible qu'ils sentent en autrui ce qu'ils n'ont point

senti en leurs personnes, et qu'ils soient sensibles aux récits de souffrances qui leur sont inconnues. »

SAINT-MAYOLLE (la comtesse de), morte au milieu du xviii^e siècle, a traduit de l'italien en français l'ouvrage intitulé *la République de Naples*.

SAINT-NECTAIRE. Voy. MIRAMONT.

SAINT-PHALIER (Françoise-Thérèse Aumèle de), mariée à Dalibard, donna au Théâtre-Italien *la Rivale confidente*, comédie en trois actes, jouée en 1752. On lui doit encore un recueil de poésies, in-12, et deux romans, intitulés *le Porte-feuille rendu*, et *les Caprices du sort, ou Histoire d'Émilie*. Elle est morte à Paris en 1757.

SAINT-QUENTIN (mademoiselle de), née à Paris au milieu du xvii^e siècle, reçut une éducation soignée de son père, qui exerçait avec distinction les fonctions d'avocat au parlement. Elle a publié un ouvrage curieux et assez rare, intitulé *Traité sur la possibilité de l'immortalité corporelle*.

SAINT-VAST (Thérèse Willems de), née à Calais en 1722, a publié *l'Esprit de Sully, avec le portrait de Henri IV, ses Lettres à Sully, et ses Conversations avec le même sur la religion, la morale et la politique*, 1766, in-12. « Ce ne sont jamais, dit l'auteur, les bons sujets qui manquent aux rois, ce sont les rois qui manquent aux bons sujets. La grande difficulté, c'est de rencontrer un prince qui ne cherche point dans le ministre de ses affaires le ministre de ses goûts et de ses passions, qui, unissant beaucoup de sagesse à beaucoup de pénétration, prenne sur lui de n'appeler à remplir les premières places que les personnes dans lesquelles il aura connu un aussi grand fonds de droiture et de raison que de capacité; enfin qui, ayant lui-même

des talens, n'ait point le faible de porter envie à ceux des autres. Cette jalousie du mérite dans le souverain, qui suppose pourtant qu'il en a lui-même, fait en un sens plus de mal dans un état, que la haine qu'on lui connaît pour de certains vices n'y fait de bien. »

On a rassemblé dans cet *Esprit* dix-neuf lettres de Henri IV à Sully, qui peignent bien le caractère de bonté et la généreuse franchise de ce prince. Madame de Saint-Vast a encore publié *l'Esprit des poètes et orateurs célèbres du règne de Louis XIV*, 1767, in-12, ouvrage divisé en deux parties. La première renferme des pensées qui ont rapport à la religion; la seconde est consacrée aux vertus morales, aux devoirs de tous les états.

SAINTE-VESENT (madame de) a publié beaucoup de romans qui annoncent de l'imagination, mais dont le style est négligé. L'auteur, mère de famille et sans fortune, travaillait pour ses enfans plus que pour sa gloire. Néanmoins ses romans ont eu quelques succès. En voici une grande partie : *Aurélien et Dorothee, ou la Religieuse par amour*, 2 vol. in-12 ; *le Baron de Haldein, ou la Fille précepteur*, 2 vol. ; *Catherine de Bourbon*, 2 vol. ; *Cécile Frizler, ou l'Enfant du champ de bataille*, 2 vol. ; *la Chaumière de Vincennes*, 2 vol. ; *Constance, ou la Destinée*, 2 vol. ; *Cyprien, ou l'Enfant du naufrage*, 3 vol. ; *Derville et Nathalie de Saint-Hilaire*, 2 vol. ; *Eugénie de Verseuil, ou la Tour mystérieuse*, 2 vol. ; *le Fantôme de Nembrod-Castle*, 2 vol. ; *Florella, ou l'Infortunée Vénitienne*, 2 vol. ; *Frère Ange, ou l'Avalanche du mont Saint-Bernard*, 2 vol. ; *Gabrielle de Vergy*, 2 vol. ; *l'Héritière de Pembroke*, 2 vol. ; *Laurette, ou la Grange Saint-Louis*, 2 vol. ; *Léopold de Circé, ou les Effets de l'athéisme*, 2 vol. ; *Norbertine*,

ou les Suites du pèlerinage, 2 vol. ; *Olympia, ou les Brigands des Pyrénées*, 1 vol. in-18, puis édition posthume, 1821, 2 vol. ; *Prosper, ou l'Heureux Naufrage*, 2 vol. ; *Robert et Blanche*, 2 vol. ; *Rose de Val-deuil*, 5 vol. ; *Seliska, ou le Prieur des Bénédictins*, 2 vol. ; *Sidonie, ou la Force d'un premier amour*, 2 vol. ; *Thérèse, ou le bon Curé*, 2 vol. ; *Thérésia, ou les Souterrains du château de Zentelberg*, 2 vol. ; *Ursule, ou les Victimes de la Superstition*, 2 vol.

SAINTE-AMARANTHE. Voy. SARTINE.

SAINTE-CROIX (la sœur), supérieure d'un couvent de filles à Aix, se travestissait en prêtre pour entendre la confession des filles soumises à sa direction. Elle connaissait par ce moyen celles qui avaient du goût pour le libertinage, et ce monstre les prostituait ensuite à ceux qui payaient leurs faveurs. Cet abominable manège fut découvert, et la sœur Sainte-Croix, condamnée à être fustigée et bannie de France, en 1697.

On rapporte que l'abbé Lescalopier, qui passait pour un des plus fameux prédicateurs de Paris, avait toujours une fille déguisée en laquais derrière sa voiture. Sa conduite licencieuse finit par attirer l'attention de l'autorité ; il fut jugé à mort, et on lui coupa la tête dans sa prison, en 1646.

Le désordre une fois mis dans les maisons religieuses, il fut facile d'ensevelir sous les murs du cloître les déportemens les plus affreux. On vit des hommes pour qui leur caractère sacré devait être un frein de plus à leurs passions, profiter de leur ministère pour entretenir un commerce scandaleux avec des communautés entières, et transmettre à leurs successeurs ces infâmes secrets. Malheureusement l'autorité vint trop tard arrêter ces horreurs.

SAINTONGE. *Voy.* GILLOT.

SALIEZ (Autoinette de). *Voy.* SALVAN.

SALM-DYCK (Constance Marié de Théis, princesse de), née à Nantes en 1768, d'une famille distinguée. Elle reçut une éducation brillante, pendant laquelle elle annonça de grandes dispositions pour la littérature. Mariée, en 1789, à M. Pipelet; chirurgien - accoucheur estimé à Paris, elle épousa en secondes noces, en 1802, le prince de Salm. Madame Pipelet, dès sa jeunesse, se livra à l'étude des lettres et des arts; elle débuta dans la carrière poétique par la jolie chanson de *Bouton de rose*, insérée dans l'Almanach des Grâces de 1788, et fit paraître successivement un grand nombre d'autres pièces de vers, également estimées. Elle donna en 1794 *Sapho*, opéra lyrique en trois actes et en vers, musique de Martini; *Sapho* fut représentée plus de quatre-vingts fois. Son *Épître aux femmes*, pour les engager à se livrer à l'étude, qu'elle lut elle-même dans plusieurs lycées, est un de ses meilleurs ouvrages, au nombre desquels nous citerons encore *Camille, ou Amitié et Imprudence*, drame en cinq actes et en vers, représenté au Théâtre-Français en 1799. Ses ouvrages en prose sont : *Éloges de Sedaine, de Gavignès, de Lalande; Rapport sur la condition des femmes, sur les fleurs artificielles; Vingt-quatre heures d'une femme sensible, ou Grande leçon*, roman, Paris, 1824, etc., etc. Madame la princesse de Salm est membre de plusieurs sociétés littéraires. L'Athénée des arts, les académies de Marseille, de Vaucluse, de l'Ain, de Livourne, etc., se sont empressées de l'associer à leurs travaux. Il doit paraître une nouvelle édition complète de ses œuvres, sous son nom de princesse de Salm.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, non moins

cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicious conseils que ce prince fit périr Marianne, sa femme, qu'il aimait passionnément, et les deux fils qu'il avait eus d'elle, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris (Joseph et Costobare), que le barbare Hérode avait immolés à son ressentiment, elle tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu à son frère. — Il ne faut pas la confondre avec Salomé, sa nièce, qu'Hérode avait eue d'Elpide, sa neuvième femme.

SALOMÉ. C'est le nom que l'on donne à la fille d'Hérodiad, qui dansa un jour avec tant de grâce devant Hérode-Antipas, que ce prince, dans l'ivresse de sa joie, lui promit de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait. Salomé, conseillée par sa mère, demanda la tête de Jean-Baptiste.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste, avait coutume de suivre Jésus-Christ dans ses voyages, et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre des femmes qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent pour cet effet le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Évangile nous apprend de Salomé; ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

SALONINA (Publia-Licinia-Julia-Cornelia), impératrice romaine, joignit à une beauté régulière et à une figure noble toutes les vertus de son sexe. Gallien l'é-

pôusa, l'an 243, dix ans avant son avènement à l'empire. Sans faste, sans orgueil, remplie de zèle pour le bien public, elle procura l'abondance dans Rome, et ne fut occupée que du soin de faire des heureux. Elle favorisa les savans, et fut savante elle-même. Sa philosophie lui fit voir sans dépit les infidélités de Gallien, qui d'ailleurs la respecta toujours, et qui se loua plusieurs fois de ses conseils. Née avec un courage héroïque, elle arrachait son époux du sein des voluptés, pour le faire combattre contre les tyrans qui déchiraient l'empire. Elle l'accompagnait dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsqu' Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran Auréole avait levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et périt dans la même nuit que son époux et les princes de sa famille impériale, le 20 mars 268. Salonine avait obtenu au philosophe Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouvernerait selon les lois de la république de Platon; elle devait s'appeler Platonopolis. Mais ce projet ne s'exécuta point : quelques-uns disent même que Gallien, disposé à le favoriser, en fut détourné par son conseil, qui lui fit sentir que ce projet était ridicule et impraticable.

SALUCES-ROERO. *Voy.* DIODATA.

SALVAN DE SALIEZ (Antoinette de), née à Albi en 1638, morte dans la même ville le 14 juin 1730, s'est distinguée par son goût pour les lettres, et en particulier pour la poésie française. Veuve d'Antoine de Fontvielle, seigneur de Saliez, viguier d'Albi, elle consacra la liberté que lui donnait le veuvage aux muses et à l'amitié. Elle forma, en 1704, une compagnie, qui

s'assemblait une fois la semaine, sous le titre de Société des chevaliers et chevalières de la Bonne-Foi. Le premier statut de cette société nouvelle était celui-ci :

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des chevaliers de Bonne-Foi.

Cette dame a fait des *Paraphrases sur les Psaumes de la pénitence*, et diverses *Lettres* et *Poésies*, qui sont imprimées en grande partie dans la *Nouvelle Pandore*, ou les *Femmes illustres* du règne de Louis le Grand. Nous avons encore d'elle l'*Histoire de la comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues. Madame Salvan était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue.

SAMARITAINE (la). L'on ne connaît que sous ce nom la femme à qui Jésus-Christ demanda à boire en passant par Sichem, ville de Samarie, pour retourner en Galilée. Les disciples du Christ étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé par la soif, Jésus s'arrêta près d'un puits où il vit une femme qui puisait de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif daignât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains, qu'ils regardaient comme hérétiques), elle en marqua sa surprise. Jésus-Christ la prêcha et la convertit.

SAMBLANÇAY. *Voy.* BEAUNE.

SANCY (madame de) est auteur de *la Belle-Mère*, Paris, Maradan, 1797, 2 vol. in-12.

SANTI (Jeanne), née à Carpi le 24 janvier 1523, était fille de Sigismond Santi, secrétaire d'Albert Pie et de Lucrece Rubbi. Elle épousa Alexandre, gentilhomme de Bologne, et passa à Correggio : ce qui lui a souvent

fait donner cette ville pour patrie. Elle composa quelques poésies estimées, publiées à Ferrare, dans un recueil d'opuscules.

SAPHO, née à Mitylène, ville de l'île de Lesbos, florissait environ six siècles avant l'ère chrétienne; elle excella dans la poésie lyrique, et fut appelée la *dixième Muse* : ses concitoyens, voulant perpétuer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talents, firent graver son image sur leur monnaie. Douée d'une excessive sensibilité, qu'elle savait exprimer avec une énergie due encore plus à son caractère qu'au climat qu'elle habitait; enviée de toutes les femmes, que sa supériorité humiliait autant que la considération dont elle était entourée; en butte aux sarcasmes de ceux de ses disciples qui auraient voulu être l'objet de sa préférence, elle se vit calomniée dans ses mœurs avec un acharnement inconcevable. Sapho ne répondit que par des ironies, qui irritèrent ses ennemis à un tel point, qu'elle fut obligée de s'expatrier et d'aller chercher sa tranquillité en Sicile. Quelques auteurs prétendent qu'elle ne quitta Mitylène que parce qu'elle en fut bannie, pour avoir participé à la conspiration qui eut lieu dans cette ville contre Pittacus. Il paraît aisé cependant d'accorder ces deux versions, en adoptant l'idée vraisemblable que cette accusation fut une suite de la haine de ses ennemis. Quoiqu'il en soit, après un assez court séjour en Sicile, abandonnée de Phaon qu'elle aimait tendrement, ayant fait de vains efforts pour le ramener sous ses lois, elle conçut un si grand dégoût de la vie, que, pour se délivrer d'un amour qui faisait son tourment, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots. Elle avait été mariée à Cercale, riche habitant de l'île d'Andros. De toutes les poésies qui illustrèrent Sapho, il ne nous est

parvenu que deux *Odes*, qui s'impriment ordinairement dans les œuvres d'Anacréon : l'une est un *Hymne à Vénus*, et nous a été conservée par Denys d'Halicarnasse; l'autre est intitulée *Ode à une maîtresse*; c'est Longin qui nous l'a fait connaître. Elles ont été imprimées séparément à Londres, 1733, in-4^o, avec les notes de Christian Wolffius. Ces deux morceaux ne déparent point les ouvrages de cet auteur; ils sont dignes en tout des éloges que les anciens ont donnés à ses productions. Ceux à qui le grec n'est pas familier peuvent juger de la beauté de l'original par la belle traduction d'une de ces pièces donnée par Boileau-Despréaux (Traité du Sublime) :

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire, etc.

Sapho peut être regardée comme celle de toutes les femmes de la Grèce qui a le plus honoré son sexe, sous le rapport des talens. Elle a fait des odes, des hymnes, des élégies, en grande partie sur des rythmes qu'elle avait imaginés : peu de poètes même purent lui être comparés. Heureux choix de sujets et d'expressions, grâces séduisantes, goût parfait, harmonie ravissante, telles étaient les beautés qui caractérisaient les ouvrages de cette femme célèbre et malheureuse. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. (*Voy. le Parnasse des Dames, par Sauvigny.*)

SARA, nièce d'Abraham, épousa ce patriarche à l'âge de vingt ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Égypte, l'autre des Philistins; mais Dieu, dit l'Écriture, la protégea, et ne permit pas que ces deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Trois anges, envoyés, sous la forme d'hommes, à Abraham pour lui renouveler les pro-

messes divines, lui dirent que son épouse aurait un fils; cette promesse s'accomplit; quoique Sara fût âgée de quatre-vingt-dix ans; et elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la glorieuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique : elle était âgée de cent vingt-sept ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Éphron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avait dans ce champ une caverne, dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. D. Calmet, examinant la conduite d'Abraham et de Sara auprès des rois d'Égypte et des Philistins, dit que l'époux semblait exposer Sara à l'adultère, et que la femme paraissait y consentir en prenant le titre de sœur et non de femme d'Abraham. Origène prétend que ce patriarche, non-seulement fit un mensonge, mais même qu'il trahit et abandonna la chasteté de son épouse. Fauste le Manichéen appelle Abraham un infâme marchand de la pudeur de sa femme, qu'il vend à deux rois pour satisfaire son avarice. Saint Chrysostôme, en tâchant d'excuser Abraham et Sara, convient néanmoins que ce patriarche exposa Sara à commettre un adultère, et que Sara consentit à s'exposer à ce danger. Saint Augustin a été plus indulgent : il fait l'apologie d'Abraham, et soutient qu'il a pu, pour sauver sa vie, faire courir quelque risque à la pudeur de Sara. Bayle s'est montré plus rigoureux que lui; il a blâmé les deux époux.

SARA, fille de Raguël et d'Anne, de la tribu de Nephthalie, avait eu successivement sept maris, qu'un démon, dit l'Écriture, avait tués l'un après l'autre aussitôt qu'ils avaient voulu consommer leur mariage. Elle épousa Tobie, à qui elle avait été réservée, et que Dieu

préserva : elle en eut plusieurs fils et plusieurs filles.

SARROCHIA (Marguerite), savante Napolitaine, morte à la fin du xvii^e siècle, employa sa fortune à recevoir avec distinction les gens de lettres ses compatriotes. Elle avait des connaissances en théologie, en philosophie et en littérature ; mais trop d'amour-propre lui attira des envieux et des ennemis. On lui doit plusieurs épigrammes en vers latins, et un poème en italien, ayant pour titre : *Scanderberg*, roi d'Albanie. Elle fut comparée de son vivant au Tasse.

SARTINE (Charlotte-Rose-Emilie Sainte-Amarante, femme), née à Paris, en 1775, épousa Sartine, fils de l'ancien lieutenant de police et ministre de la marine. Madame Sartine, jolie, aimable, fut condamnée à mort, à l'âge de dix-neuf ans, par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 18 juin 1794, sous prétexte de complicité dans la conspiration des prisons, du projet d'assassinat de Collot-d'Herbois, et avec elle Sartine son mari, sa mère, son frère et une belle-sœur. La jeune dame Sartine fut celle des victimes qui montra le plus de courage. « Ne croyez pas me punir, dit-elle aux juges ; je meurs avec ma mère et mon mari, ma parente et mon frère ; je n'ai jamais rien fait ni dit contre mon pays ; mais j'aime mieux mourir que de vivre au milieu de brigands comme vous. » « Ah ! maman, disaient le frère et la sœur, en la pressant dans leurs bras, nous allons mourir avec toi ! »

SARTORY (madame de), fille du baron de Wimpffen, s'est fait une belle réputation dans la littérature, par plusieurs mémoires anecdotiques et quelques romans tirés de l'histoire. Voici ceux qu'elle a publiés : *Extrait des Mémoires de Dangeau*, contenant un grand nombre d'anecdotes sur Louis XIV et sa cour, 1817, 2 vol.

in-12; *Petit Tableau de Paris*, 1818, 1 vol.; *le Duc de Lausun*, contenant les amours de ce seigneur avec mademoiselle de Montpensier, 1818, 2 vol.; *Leodgard de Walheim à la cour de Frédéric II*, 1809, 2 vol.; *Mademoiselle de Luynes*, 1817, 1 vol.; *les Malheurs d'un amant heureux*; *l'Urne dans la vallée solitaire*, 1806, 3 vol. in-12.

SAUVAGE (mademoiselle), née à Toulouse, a souvent disputé le prix proposé par l'académie des Jeux Floraux de cette ville. Les vers suivans lui furent adressés :

On dit dans notre voisinage
 Que vous avez un beau débit;
 Qu'avec votre enjouement vous êtes toujours sage,
 Que sans orgueil vous avez de l'esprit,
 Et qu'enfin vous n'avez que le nom de *sauvage*.

SAUVES (Charlotte de Beaune Samblançai, dame de), née en 1551, du baron Jacques de Beaune, épousa, en 1570, Simon de Fizes, baron de Sauves, à qui elle apporta une fortune considérable. Elle fut nommée dame d'atours de la reine mère. Sa beauté et son esprit lui firent de nombreux admirateurs. Pendant le séjour que fit Henri IV, alors roi de Navarre, à la cour de France, après son mariage avec Marguerite de Valois, il devint éperdûment amoureux de madame de Sauves : celle-ci avait déjà fait la conquête du duc d'Alençon, mais son cœur complaisant rendit heureux les deux princes. Devenue veuve en 1579, elle épousa, en mai 1584, François de La Trémouille, premier marquis de Noirmoutier. Elle eut encore pour amant le duc de Guise; et on prétend qu'il passa chez la marquise la nuit qui précéda sa mort. Pourtant Varillas assure que le duc

avait couché dans la maison de la princesse Porcienne. Madame de Sauves mourut en septembre 1617, âgée de soixante-six ans.

SCANTILLA (Manlia), impératrice romaine, femme de Didius Julianus. Ce fut par son conseil que Julianus alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avaient mis l'empire à l'encan après la mort de Bertinax, massacré le 28 mars 193. Julien fut en effet proclamé empereur ; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice : elle passa les soixante-six jours du règne orageux de son époux dans des alarmes continuelles ; et elle le vit, au bout de ce temps, exécuter par la main du bourreau, comme un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'Auguste, que le sénat lui avait donné. Toute la grâce qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux ; après quoi elle rentra dans la vie privée.

Voy. DIDIA-CLARA.

SCHAH'JREDDOR, femme de Nodgemeddin-Ayoud, soudan d'Egypte dans le XIII^e siècle. Schah'jreddor, ou Shaj-al-dor, nom qui signifie en arabe *arbre de perles*, était turque de nation, et de simple concubine du sultan elle parvint à partager avec lui l'empire. Douée d'un génie supérieur, elle surpassait toutes celles de son sexe en beauté, comme elle surpassait tous les hommes en courage et fermeté. Nodgemeddin étant mort de la gangrène, elle tint quelque temps sa mort cachée ; et après avoir eu quelques conférences avec le général des mamelucks, elle assembla par son conseil les principaux émirs et officiers de l'état, et les obligea, comme par ordre du sultan, de prêter serment de fidélité à Turan-Schah, fils de Nodgemeddin. Elle continua ensuite de gouverner l'Egypte jusqu'à l'arrivée du nouveau sultan à Mansurah, que nous nommons la Massoure, et elle

résigna l'autorité entre ses mains. Les Français faisaient alors la guerre en Egypte, sous les ordres de saint Louis. Le nouveau soudan résolut de faire les derniers efforts pour les chasser ; mais il n'y réussit que l'année suivante, qui fut la 1250^e de l'ère chrétienne. Le roi de France fut fait prisonnier, et Turan-Schah étant entré en négociation avec ce prince au sujet de sa rançon sans avoir consulté ses émirs, ceux-ci le massacrèrent, à l'instigation, dit-on, de Schah'jreddor. Les mamelucks déclarèrent Schah'jreddor reine absolue ; son nom fut publié dans les prières, et on frappa la monnaie à son coin. Moez-Ibegh, un des principaux émirs, fut nommé son atabek ou gouverneur ; mais les troubles dont l'empire était agité firent changer presque aussitôt ces dispositions, et l'on proclama soudan Ibegh lui-même. Il était à peine installé qu'on lui substitua un jeune prince de la famille de Saladin, nommé Mousa, qu'il détrôna peu de temps après. Pour s'assurer la couronne, il épousa Schah'jreddor. Au bout de trois ans, il voulut prendre une autre femme ; mais cette princesse le fit assassiner. Elle n'eut pas le temps de recueillir le fruit de son crime, la mère du fils d'Ibegh, proclamé soudan par les troupes, l'ayant fait massacrer et jeter dans les fossés de la ville.

SCHOENAUGE (Elisabeth de), abbesse de l'ordre de Saint-Benoît, diocèse de Trèves, vivait dans le XII^e siècle. Elle a laissé un ouvrage sur *l'Origine de la fête de sainte Ursule et des onze mille vierges*. Elle a eu des révélations, dont Egbert son frère a fait trois livres. Ce dernier a composé la Vie d'Elizabeth Schoenaugé. Le tout a été imprimé à Cologne, en 1628.

SCHURMAN (Anne-Marie de), née à Cologne en 1607, montra un génie précoce. A l'âge de six ans, elle

faisait avec des ciseaux sur du papier toutes sortes de figures sans aucun modèle ; à huit, elle apprit à crayonner des fleurs d'une manière qui faisait plaisir ; et à dix, il ne lui fallut que trois heures pour apprendre à broder. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle était surtout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étaient si familiers, que les plus habiles en étaient surpris. Elle parlait aussi facilement le français, l'italien, l'anglais, et savait la géographie. Vers l'an 1650, il se fit un assez grand changement dans la vie de cette fille illustre. Labadie en fut la cause. Ce visionnaire, s'étant insinué auprès d'elle lorsqu'elle était à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Sa maison avait été jusqu'alors une académie de belles-lettres ; elle devint un bureau de controverse et de quiétisme. Après la mort de Labadie, elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert, où elle mourut en 1673. Jamais les protestans ne purent la ramener à leurs principes ; elle voulut être l'architecte de sa foi comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avait été élevée, elle avait fait vœu de chasteté ; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paraît que c'est sans fondement. Elle avait pris pour devise ces mots : *Amor meus crucifixus est*. On dit qu'elle aimait beaucoup à manger des araignées. Les plus savans hommes de son siècle se firent un honneur de lier correspondance avec elle : leurs éloges la firent connaître ; et dès qu'elle fut produite sur le théâtre du grand monde, plusieurs princes et princesses l'honorèrent de leurs lettres et de leurs visites. On a d'elle divers ouvrages qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle

inspira. Les principaux sont, 1^o des opuscules, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8^o; 2^o deux lettres que madame de Zonteland a traduites du flamand en français, Paris, 1730, in-12 : l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'aveugle-né ; 3^o des poésies latines ; 4^o une dissertation latine sur cette question : *Si les femmes doivent étudier*. C'est l'apologie de sa conduite.

SCUDÉRI (Madeleine de) sœur de George Scudéri, née au Havre-de-Grâce en 1607, auteur par nécessité ; vint de bonne heure à Paris, où tout concourut à faire parler d'elle, les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, et que Boileau appelait une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés ne sont que le tableau de ce qui se passait à la cour de France. Les petits-mâtres applaudirent surtout à la Carte du pays de *Tendre*, qui se trouve dans *Clélie*. Cette carte représente trois rivières, sur lesquelles sont situées trois villes nommées *Tendre*, *Tendre sur Inclination*, *Tendre sur Estime*, et *Tendre sur Reconnaissance*. L'abbé d'Aubignac lui enleva la gloire de cette frivole découverte, en publiant sa *Relation du royaume de Coquetterie*. Ce plagiat excita une querelle qui aurait pu devenir piquante, si mademoiselle Scudéri n'avait pris le parti du silence. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701. Ses amis l'appelèrent la *Sapho* de son siècle. Les plus beaux génies de l'Europe étaient en commerce de lettres avec elle. L'académie des Ricovrati de Padoue se l'associa. Son *Discours sur la Gloire* remporta le premier prix d'éloquence que l'Académie française ait donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat et Louis XIV lui firent des pensions.

Le célèbre Nanteuil la peignit en pastel, et mademoiselle Scudéri l'en remercia par ces vers :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agrémens dans ses vers : sa prose n'en offre pas moins quelquefois ; et dans ses romans même, qu'on rechercha trop d'abord, et qu'on dédaigna peut-être trop ensuite, il y a plusieurs traits ingénieux, et des portraits très-bien rendus et pleins de finesse. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Clélie*, histoire romaine, Paris, 1656, 10 vol. in-8^o, réimprimée plusieurs fois, entre autres en 1731, en 16 vol. in-12, édition plus commode que l'in-8^o. « *Clélie*, dit Voltaire, est un ouvrage plus curieux qu'on ne pense. On y trouve les portraits de tous les gens qui faisaient du bruit dans le monde du temps de mademoiselle de Scudéri : tout Port-Royal y est ; le château de Villars, qui appartient aujourd'hui à M. le duc de Praslin, y est décrit avec la plus grande exactitude. » Ceux qui aiment à connaître les mœurs et les personnages de ce temps-là y trouveraient encore des renseignemens utiles. Quoique l'héroïne soit romaine, on sent bien que tout y est dans le goût français. 2^o *Artamène, ou le Grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8^o. Ce qui rend ces romans si longs, c'est que les aventures sont continuellement interrompues par des entretiens sur l'amour, sur la galanterie, et même sur d'autres objets. « On y voit, dit l'abbé Trublet, un modèle des conversations savantes et ingénieuses de l'hôtel de Rambouillet. On me dira peut-être que ce n'est pas de

quoi en donner une grande idée, et il faut avouer, en effet, que les conversations de ces romans paraissent ennuyeuses à la plupart du monde, et qu'elles ont beaucoup contribué à dégoûter des romans mêmes. Ce n'est pas que plusieurs ne soient assez belles; mais elles sont mal placées dans un roman, où le lecteur cherche des faits et non des discours. Elles interrompent quelquefois la narration quand elle est le plus intéressante, et reculent un dénoûment qu'on attendait avec impatience. D'ailleurs ces conversations sont entre plusieurs personnes : cela n'en serait peut-être que plus vif, plus varié, et par conséquent plus agréable dans la réalité, dans une chambre; mais dans un livre, dans un dialogue, tant d'interlocuteurs différens ne servent qu'à répandre de la confusion. Je ne saurais distinguer nettement tous ces personnages; je ne sens pas assez la différence de leurs caractères, la raison précise qui fait dire telle chose à l'un plutôt qu'à l'autre, et ainsi je ne goûte point le vrai plaisir du dialogue; je ne crois point assister à une conversation. » Voilà les raisons pour lesquelles les conversations des romans de mademoiselle de Scudéri, et enfin ses romans mêmes, cessèrent de plaire. 3^o *Célanire, ou la Promenade de Versailles*, 1698, in-12; 4^o *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8^o; 5^o *Almahide, ou l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8^o; 6^o *Célinde*, in-8^o; 7^o *Mathilde d'Aguiar*, in-8^o; 8^o des *Conversations et des Entretiens*, en 10 vol., etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisait pour se former aux belles manières et à la politesse; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, leur lecture sous ce rapport serait peu utile. On a publié en 1766, in-12, *l'Esprit de mademoiselle Scudéri*. Cette nouvelle Sapho cultiva l'amitié et connut l'amour. Elle

fut très-liée avec Péliſſon, dont la laideur épouvantable aurait empêché de ſouſçonner qu'elle pût ſ'attacher à lui; mais elle n'était guère moins laide que ſon amant. La douceur de ſon caractère lui fit beaucoup d'amis illuſtres. Les princes et les princeſſes de la famille royale ne dédaignaient pas de la prévenir, et Madame lui diſait quelquefois : « C'est moi qui ſuis l'amant dans notre commerce; c'est moi qui vous cherche avec myſtère. » Elle avait ſouvent des ſaillies, et faiſait facilement des impromptus. Ayant viſité le donjon de Vincennes, où Condé avait été priſonnier, on lui montra un endroit dans lequel ce prince avait fait mettre des œillets qu'il arroſait tous les jours, elle fit ſur-le-champ les vers ſuivans :

En voyant ces œillets qu'un illuſtre guerrier
Arroſa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtiffait des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Ayant été élabouſſée par le carroſſe d'un financier : « Cet homme-là, dit-elle, eſt vindicatif; nous l'avons crotté autrefois, il nous crotte maintenant. » On parlait en ſa préſence de Verſailles, et l'on diſait que c'était un lieu enchanté. « Oui, repartit-elle, pourvu que l'enchanteur y ſoit... »

Sa belle-ſœur, madame de Scudéri, née en Normandie, en 1611, était auſſi femme d'eſprit. On trouve pluſieurs de ſes lettres, imprimées parmi celles de Buſſy-Rabutin.

SECCHI - RONCHI (Gaëtana), fille de François Secchi, chancelier de Vincent de Gonzague, duc de Guaſtalle et d'Orſina Maldotti, naquit à Guaſtalle, et fut élevée aux Auguſtines de cette ville. Elle cultiva la poéſie de très-bonne heure, et fut mariée jeune à Anto-

nio Ronchi, adjudant de la chambre du duc Antoine Ferdinand de Gonzague. Devenue veuve à vingt-sept ans, elle chercha des consolations dans les lettres. Alessandro Pegolotti avait fondé à Guastalle dès 1725 l'académie des Sconiosciuti pour remplacer celle des Inesperti et des Oziosi dispersées pendant la guerre; Gaëtana y fut reçue par lui sous le nom de l'Avennevole; l'abbé Giam-Maria Crescembeni, fondateur et législateur des Arcades, la reçut aussi quelque temps avant sa mort dans cette florissante académie sous le nom d'Erbistille; les Filodossi de Milan, les Ippocondriaci de Reggio, les Timidi de Mantoue, les Apparenti de Carpi, les Umbri de Foligno voulurent l'admettre dans leur sein. Francesco Arisi de Cremoue l'appelle

Erbistilla gran decoro
Sesso e di Guastalla.

Vellore Vettori, poète de Mantoue, dit d'elle

Noi la famosa Ronchi abiam vicina
La qual per lo suo spirito sublime
Non da motter coll' altre in dozzina.
Esa a soranna seder puo colle prime,
Che a di nostre per sennè e per ingegno
Son note, e chiare, e serivon prose e rime.

L'abbé Xavier Quadrio, dans son *Istoria della volgar poesia*, en fait mention honorable, et la plupart des poètes contemporains la célèbrèrent. Le poète Louis Giusto, vénitien, en devint amoureux sur ses écrits sans l'avoir vue. Gaëtana Ronchi a fait beaucoup de poésies qu'elle n'a pas voulu donner au public; sa modestie s'y refusait sans cesse, et le père Irénéo Affo nous a donné seulement celles dont elle avait permis qu'on prit des

copies. Elles furent imprimées à Guastalle, in-12, chez Louis Allegri, et dédiées à Catherine Canossa, comtesse Torelli, dame d'un mérite éminent, très-instruite, aimant la bonne poésie, et protectrice des lettres à Reggio.

SÉGUIER (Suzane-Thérèse, veuve Rémigny), noble, âgée de soixante-six ans, née à Paris, fut condamnée à mort le 22 juillet 1794, par le tribunal révolutionnaire de Paris, « comme ayant caché ses titres de noblesse et ses terriers, ayant logé un commandant de bataillon dans une chambre à charbon et fait mettre son drapeau dans une écurie, et ayant dit à un tailleur qu'il perdrait ses pratiques s'il n'abandonnait la société populaire. »

SÉGUIER (Anne). Voy. VERGNE.

SEIDAH - KATOUN, princesse bowaïde, célèbre par sa fermeté et son génie dans l'art de gouverner, épousa Sakhr-ed-Daul, dont les états s'étendaient depuis Ispahan et Hamadan jusqu'à la mer Caspienne. Ce prince était l'homme le plus méprisable et le plus prodigue.... Elle en eut un fils.... Après la mort de Sakhr-ed-Daul, elle fut nommée régente pendant la minorité de son fils. Elle gouverna le royaume avec beaucoup de gloire, et le remit dans un état très-florissant au jeune prince, qui, sans égard au mérite de Seïdah, la dépouilla de toute l'autorité. Seïdah, irritée d'une ingratitude si monstrueuse, se retira de la cour, et revint bientôt à la tête d'une armée demander raison à son fils de ses indignes procédés. Elle le combattit, le vainquit, le fit prisonnier, et remonta sur le trône, qu'elle continua d'illustrer par ses vertus. Toujours généreuse et magnanime, elle rendit à son fils ses états avec la liberté; mais elle eut la prudence de se conserver à elle-même l'administration des affaires; et tant qu'elle vécut la Perse fut paisible au dedans et au dehors. Sa mort, ar-

rivée l'an 997 de J.-C., priva ce royaume de son plus ferme appui ; car peu de temps après, Mahmoud, sultan de Ghazna dans les Indes, vint attaquer Magdeddulat, et lui ravit une couronne qu'il n'était pas digne de porter.

SEJANIE, fille de Sejan, favori de Tibère, fut enveloppée avec toute sa famille dans la disgrâce de son père. Séjan fut étranglé en prison, l'an 31 de J.-C. ; ses fils périrent aussi du dernier supplice. Sejanie, à peine âgée de cinq ans, fut conduite sur la place publique, violée, sur l'ordre de l'infâme Tibère, et étranglée par le bourreau.

SÉMIAMIRE, ou JULIA VARIA SÆMIAS, ou SOÉMIE, digne mère de l'empereur Héliogabale, qui déshonora le trône des Césars par les extravagances les plus ridicules et les débauches les plus honteuses. Elle fut la première à plonger son fils dans tous les excès du libertinage, et lui en donna elle-même l'exemple. Ce prince était trop corrompu pour ne pas suivre aveuglément les conseils d'une mère qui menait la vie d'une prostituée ; il la combla d'honneurs et de dignités, lui fit prendre place parmi les sénateurs, chose inouïe jusqu'alors, et l'établit présidente, dans le palais même, d'un sénat de femmes qu'il créa exprès, et où l'on jugeait les causes du beau sexe, particulièrement celles qui concernaient les modes et les habillemens. Sémiamire fut massacrée avec l'empereur son fils, l'an de J.-C. 222.

SÉMIRAMIS, reine des Assyriens, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince, entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Il mourut vers l'an 2164 av. J.-C., laissant les rênes de

l'empire à Sémiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit construire Babylone, ville superbe dont on a beaucoup vanté les murailles, les quais et le pont construit sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi. Le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve, avaient encore plus d'utilité que de magnificence. On a aussi admiré les palais de la reine, et la hardiesse avec laquelle on y avait suspendu des jardins : mais ce qu'il y avait de plus remarquable était le temple de Bélus, au milieu duquel s'élevait un édifice immense qui consistait en huit tours bâties les unes sur les autres. Sémiramis ayant embelli Babylone, parcourut son empire, et laissa partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avait un fils de Ninus, nommé Ninias. Avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur, l'an 2108 av. J.-C., se rappelant alors un oracle de Jupiter-Ammon, qui lui avait prédit « que sa fin serait prochaine, lorsque son fils lui dresserait des embûches. » Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins ; d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à Ninias. Cette grande reine, après sa mort, fut honorée par les Assyriens comme une divinité, sous la forme d'une colombe. Sémiramis a été la source de beaucoup de fables absurdes. Le déguisement de cette princesse, rapporté par Justin, en est une ridicule. En effet, il n'est nullement vraisemblable que Sémiramis, qui devait être d'un certain âge, eût voulu se faire passer

pour Ninias, son fils, encore enfant. Plusieurs auteurs peignent cette princesse comme une femme abandonnée à toutes sortes de débauches ; mais quelques-uns en même temps la justifient sur l'amour illicite qu'elle avait, dit-on, pour son fils. Photius nous apprend qu'on a eu tort d'attribuer à Sémiramis, épouse de Ninus, ce que les écrivains rapportent d'Atosa, fille de Belochus. Cette dernière princesse, éprise d'amour pour son fils, qu'elle ne connaissait pas, eut d'abord quelque intrigue secrète avec lui ; mais lorsqu'elle l'eut connu, elle le prit pour son mari. C'est depuis ce temps que les Mèdes et les Perses permirent ces mariages, qu'ils avaient regardés jusqu'alors avec horreur.

SEMPRONIA, mère des Gracques. *Voy.* CORNÉLIE.

SEMPRONIA, de la même famille que la précédente, femme de Décius Junius Brutus, qui avait été consul l'an de Rome 677. Sempronia entra dans la conjuration de Catilina avec plusieurs autres dames romaines aussi intrigantes et aussi corrompues qu'elle. Voici ce que dit Salluste de cette femme : « Plus d'une fois elle avait donné des marques d'une hardiesse dans le crime étrangère à son sexe. Le sort l'avait favorisée autant dans sa personne, par la naissance et la beauté, que dans celles de son mari et de ses enfans. Elle parlait la langue grecque aussi facilement que la sienne ; elle jouait de la lyre et dansait mieux qu'il ne convient à une femme honnête : elle avait beaucoup de ces talens qui trop souvent sont les instrumens du vice, et qui lui étaient bien plus chers que son honneur et que sa vertu. Il n'eût pas été facile de juger ce qu'elle ménageait le moins, de sa fortune ou de sa réputation ; et la fougue de ses sens la portait à rechercher les hommes encore plus souvent qu'elle n'en était désirée. Déjà elle était connue pour avoir trahi des

engagemens, nié des dépôts, trempé dans des assassinats; enfin l'excès de ses débauches et de ses prodigalités, en dérangeant sa fortune, l'avaient poussée dans un abîme de forfaits. Au reste, son esprit était séduisant : elle avait de la facilité pour les vers, maniait finement la plaisanterie, savait, selon les occasions, tenir un langage modeste, tendre ou libertin; en somme, elle était pleine d'enjouement, de grâces et d'attraits. »

Elle eut de son mari un fils du même nom (Décius Junius Brutus), qui fut un des meurtriers de César, quoiqu'il ne faille pas le confondre avec le fameux Brutus, son parent, qui était l'âme de la conjuration contre le dictateur.

SÉNANCOURT (mademoiselle de) a donné *les Héros comiques*, nouvelles adressées aux dames, 1820, 2 vol. in-12; et *Pauline de Sombreuse*, 1821, 4 vol. in-12. Le style de cette demoiselle est agréable.

SENAUX (Marguerite de) naquit à Toulouse en mars 1590, de François Senaux, seigneur de Montbrun. Elle épousa Raimond de Garibal, conseiller au parlement de Toulouse. Ces deux époux, d'une piété également fervente, formèrent le projet de quitter le monde pour pratiquer dans la retraite les vertus du christianisme. Raimond entra dans la chartreuse de Toulouse, et, le même jour, son épouse prit le voile au couvent de Sainte-Catherine de Sienne dans la même ville. La comtesse de Saint-Paul l'appela à Paris pour y fonder le monastère des filles Saint-Thomas du faubourg Saint-Marcel, le 8 mars 1627. Marguerite Senaux sortit de ce monastère en 1637, pour fonder celui de la Croix, près Saint-Eustache. Ce fut là qu'elle finit ses jours, le 9 juin 1657.

SÉNECTAIRE (mademoiselle de) vécut vers la fin du XVII^e siècle. Le roman d'*Orasie*, dont elle est l'au-

teur, n'a été imprimé qu'après sa mort. Les héros de son ouvrage sont dignes de l'ancienne chevalerie : on y trouve des maîtresses impérieuses et cruelles, des chevaliers désespérés qui courent le monde cherchant des aventures, et qui font consister leur bonheur dans une écharpe, un ruban qu'ils espèrent recevoir de leurs dames pour prix de leur valeur et de leurs exploits ; ses héros sont puisés dans l'histoire de ces temps fameux où l'on ne s'armait, pour ainsi dire, qu'en l'honneur du sexe, et où le sexe ne voulait aimer que des spadassins..

SEPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver de l'Égypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent ; mais Moïse défendit les jeunes Madianites. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gerson et Eliézer.

SERMENT (Louise-Anastasie), de Grenoble en Dauphiné, membre de l'académie des Ricovrati de Padoue, et surnommée *la philosophe*, se rendit célèbre par son savoir et par son goût pour les belles-lettres. Elle mourut à Paris, l'an 1692, à l'âge de cinquante ans. Plusieurs beaux esprits, Pavillon, Corneille, et surtout Quinault, qui lui avait inspiré un tendre attachement, la consultaient sur leurs ouvrages. Elle a fait aussi quelques poésies françaises et latines, qui ont été insérées, pour la plupart, dans le Recueil des pièces académiques publié par Guyonnet de Vertron, sous le titre de *la Nouvelle Pandore*, 1698, 2 vol. in-12. Ces poésies manquent de chaleur et de force, mais non de sentiment et de philosophie ; on peut en juger par les vers suivans, faits dans ses derniers momens,

et pendant qu'elle supportait avec patience les douleurs affreuses d'un cancer :

Bientôt la lumière des cieux
 Ne paraîtra plus à mes yeux ;
 Bientôt, quitte envers la nature,
 J'irai, dans une nuit obscure,
 Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
 Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
 Exposée à sentir les tourmens de la vie.
 Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
 Je ne vous porte point d'envie :
 Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
 Viens, favorable mort, viens briser des liens
 Qui malgré moi m'attachent à la vie.
 Frappe, seconde mon envie :
 Ne plus souffrir est le plus grand des biens.
 Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille :
 Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
 Du maître des humains l'éternelle bonté
 Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERRIE (madame de la), du département de la Vendée, a composé : *Andorine et Isidore, ou l'Amour conjugal*, nouvelle vendéenne; *Zénobie, reine de Palmyre*, en six chants; *Eulalie de Rochester, vicomtesse de ****, nouvelle vendéenne. Paris. Didot jeune, an ix (1800).

SERVIÈRES (madame), peintre, mariée au fils de M. Lethière, membre de l'Institut, s'est distinguée, dans le plus grand nombre de ses tableaux, par le choix des sujets et par l'exécution. Presque tous ont été exposés au Louvre, entre autres les suivans, qui lui ont valu deux médailles d'or : *Agar dans le désert*; *Mathilde et Malek-Adel*; *Lancelot du Lac et Geneviève*; *Louis XIII et mademoiselle de La Fayette*; *Alain Chartier et Marguerite d'Ecosse*; *Valentine de Milan*; *Marie Stuart*; *Inès de Castro*; *Desmona chantant la ro-*

mance du Saule ; Blanche de Castille délivrant les prisonniers de Chatenay. On doit à madame Servières plusieurs élèves distinguées.

SERVILIE, fille de Quintus Servilius, sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an de Rome 655, célèbre par ses amours avec Jules-César. Elle avait épousé en premières noces Junius Brutus : infidèle à son mari, elle devint éperdûment amoureuse de César, et eut, au rapport de quelques auteurs, de ce commerce adultère, un fils nommé Marcus Brutus, qui depuis assassina César. Cette circonstance a fourni à Voltaire le sujet de sa tragédie de *la Mort de César*. Servilie épousa en secondes noces Décimus Junius Silanus, sans cesser d'être la concubine de César. On ignore l'année de sa mort.

SETTALMOLC, sœur d'Hakem, calife de Syrie et d'Egypte. Trop d'orgueil la rendit cruelle et barbare : son frère l'ayant reprise un jour en des termes injurieux et menaçans, elle résolut de s'en venger. Elle engagea pour cet effet Ebn Dawas, un des officiers du calife, à massacrer Hakem pendant son sommeil ; lui promit une place dans le ministère, et donna une grosse somme d'argent à deux domestiques qu'il employa pour cette exécution. Elle enterra dans sa maison le corps du calife, que ces scélérats lui apportèrent, et tint quelque temps sa mort cachée ; mais à la fin, le peuple commençant à s'émouvoir, elle assembla les grands et les principaux de la cour, et leur apprit que ce prince ne vivait plus ; après quoi elle fit mourir Ebn Dawas et ses deux domestiques, qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leur souverain, et tous ceux qui avaient eu quelque part à cette affaire. On dit même qu'elle les tua de sa propre main. Quoi qu'il en soit, Hakem fut assassiné dans la vingt-cinquième année de son règne,

en 1020. Settalmole fit proclamer Abul-Hasan-Ali, fils de ce prince, calife de Syrie et d'Égypte, et se chargea de la régence. Elle survécut quatre ans à son frère.

SÉVÉRA (Valeria), première femme de Valentinien et mère de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia, et se remaria. L'exil de Sévéra dura jusqu'à la mort de ce prince. Gratien, son fils, la rappela à la cour. Il se fit un devoir de la consulter; et, comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître empereur dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talens et ses vertus.

SÉVÉRINA (Ulpia), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpus Crinitus, grand capitaine qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, les talens et le courage. Sa fille avait, comme lui, les inclinations guerrières : elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquitta le cœur des soldats par ses bienfaits. Quoiqu'elle fût d'une vertu à toute épreuve, son époux, naturellement porté à la jalousie, eut toujours les yeux ouverts sur sa conduite. Il exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Sévérina survécut à Aurélien, dont elle eut une fille, qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de Constantin.

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de

Rabutin, et de Marie de Coulanges, née en Bourgogne le 5 février 1627, perdit son père l'année suivante à la descente des Anglais dans l'île de Rhé, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires. Privée des soins d'un père qu'elle n'eut pas le bonheur de connaître, et des conseils qu'aurait pu lui donner madame de Chantal, canonisée de nos jours, mais alors uniquement occupée des soins d'un ordre dont elle était la fondatrice, mademoiselle de Rabutin fut élevée par sa mère, d'abord sous la tutelle de son grand-père, le marquis de Coulanges, ensuite sous celle de son oncle, l'abbé de Livry. Les grâces de son esprit et de sa figure la firent rechercher par ce qu'il y avait de plus aimable et de plus illustre. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel en 1651 par le chevalier d'Albret, et elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle portait à ses enfans lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. On n'aima jamais une fille autant que madame de Sévigné aimait la sienne. Toutes ses pensées ne roulaient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où madame de Grignan venait la trouver, et tantôt en Provence où elle allait chercher sa fille. Cette mère si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue qui l'emporta le 14 janvier 1696. Nous avons deux portraits de madame de Sévigné, l'un par le comte de Bussi qui la peint en laid, et l'autre par madame de La Fayette, qui ne s'attache qu'aux qualités et glisse sur les défauts.

Bussi dit qu'elle était coquette, vive, gaie; qu'un sot éveillé l'emportait toujours. en estime auprès d'elle sur un honnête homme sérieux; qu'elle aimait l'encens; que, voulant avoir une grande réputation de régularité, elle alliait ou tâchait d'allier le plaisir avec la sagesse, le monde avec la vertu; que, quoique femme de qualité, elle se laissait éblouir par les grandeurs de la cour, etc. Madame de La Fayette la représente pleine d'esprit, et d'un esprit qui parait sa figure et qui faisait disparaître l'irrégularité de ses traits; elle lui donne une âme grande, noble, propre à dispenser des trésors et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser; un cœur généreux, obligeant, bien fait et fidèle. Le fond de ces deux tableaux peut être vrai; mais on voudrait en vain se dissimuler qu'il y a du fondement dans le reproche que fait Bussi à madame de Sévigné, d'être trop touchée de l'éclat de la grandeur. Elle ne manque jamais de faire part à madame de Grignan de tous les regards que l'on a jetés sur elle à la cour, même jusqu'aux plus petites politesses qu'elle a reçues du roi, de la reine et de la maîtresse favorite. Nous ne citerons qu'un morceau du compte qu'elle rend à sa fille des petites faveurs qu'elle eut à Saint-Cyr à la représentation d'*Esther*. « Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée! ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit.— Sire, il en a beaucoup; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah! pour cela, il est vrai. » Et puis sa majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y

avait quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le prince et madame la princesse me vinrent dire un mot : madame de Maintenon, comme un éclair, s'en alla avec le roi : je répondis à tout, car j'étais en fortune. » Dans quelle extase madame de Sévigné n'est-elle point à la vue du cordon bleu que le comte de Grignan venait d'obtenir ! Avec quelle complaisance ne parle-t-elle point au comte de Bussi-Rabutin de la généalogie qu'il venait de faire de leur maison ! Louis XIV venait de danser avec elle ; flattée de cette préférence, elle se tourna vers Rabutin pour lui dire : « Il faut convenir que nous avons un grand roi. — Je le crois bien, ma cousine, lui répondit le comte, après ce qu'il vient de faire. » Il faudrait rapporter trop de traits différens pour faire connaître plus en détail madame de Sévigné, qui du moins montrait avec naïveté et avec grâce ses défauts. Elle eut sans doute beaucoup de petitesesses de son sexe ; trop d'attention à des minuties ; trop d'envie de se montrer et de plaire ; peut-être trop de coquetterie, sans pourtant penser qu'elle nuisit à sa vertu. Il ne faut donc adopter servilement ni les censures du comte de Bussi, ni les louanges de madame de La-Fayette, mais lire ses Lettres, et y étudier son esprit et son cœur. Le caractère original qui y règne est si marqué, qu'aucun recueil épistolaire ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats formés par une imagination vive qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de naturel qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On partage sa joie et sa tristesse, on souscrit à ses louanges et à ses censures. On n'a jamais raconté des riens avec tant de grâce. Tous ses récits sont des tableaux de l'Albane ; enfin madame de Sévigné est dans

son genre ce que La Fontaine est dans le sien, le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. Bussi-Rabutin a très-bien caractérisé le style de sa cousine dans une de ses lettres. « Votre manière d'écrire libre et aisée me plaît bien davantage que la régularité de la plupart de MM. de l'Académie. C'est le style d'une femme de qualité qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère des matières enjouées, et qui égale celui des sérieuses. » On a remarqué que quand madame de Sévigné dictait ses lettres, son style, si vif et si serré, devenait lâche; et Corbinelli lui disait qu'elle perdait alors une partie de son esprit. Elle aimait beaucoup les personnes enjouées et qui l'étaient sans contrainte, et elle ne craignait rien tant que ces gens affectés qui ont de l'esprit tout le jour. Les bons mots n'étaient pas perdus avec elle, et elle en disait souvent. « Il faut, disait-elle, pardonner aux amoureux, ainsi qu'aux gens des Petites - Maisons. » Dans la dispute élevée sur les anciens et les modernes, elle décida ainsi : « Les anciens sont beaux, mais nous sommes plus jolis. » Les *Lettres* de madame de Sévigné furent publiées pour la première fois en 1724; jusque là elles étaient restées dans la maison de Grignan, et peu de personnes les connaissaient. Les meilleures éditions sont celles de 1775, en 8 vol. in-12, de 1801, en 10 vol. in-12, avec un discours préliminaire, par l'abbé de Vauxelles. Grouvelle en a donné une en 8 vol. in-8°, 1805, qu'il a enrichie d'éclaircissemens et de notes historiques, de lettres non encore publiées, de diverses notices sur madame de Sévigné, d'une autre sur les éditions multipliées de ses écrits, d'une collection des *Lettres* de Madame de Simiane, sa petite-fille, et de trois dissertations de son fils. On y voit 22 portraits gravés des personnes

dont les *Lettres* de madame de Sévigné font mention. En général on désirait ce que cette dernière édition a exécuté, c'est-à-dire l'ordre chronologique mieux observé dans la suite des *Lettres*, et quelques légers retranchemens dans celles qui, quoique écrites d'une manière inimitable, offraient cependant beaucoup de répétitions et ne renfermaient très-souvent que de petits faits. Il est vrai qu'une des principales causes de l'intérêt qu'on éprouve en les lisant, c'est qu'elles sont en partie historiques. On peut les regarder comme des mémoires propres à faire connaître les mœurs, le ton, l'esprit, les usages, l'étiquette qui régnaient à la cour de Louis XIV. On y trouve des anecdotes qu'on chercherait vainement ailleurs. Mais ces particularités sont bien plus piquantes, débartassées de cette foule de petits détails domestiques et de minuties qui devaient mourir entre la mère et la fille. Au reste, nous ignorons où Caraccioli a pris que ces deux dames, qui soupiraient sans cesse pour leur réunion, étaient quelquefois insupportables l'une à l'autre, lorsqu'elles étaient réunies : « Les cœurs s'accordaient, dit-il, et non les humeurs. » C'est une anecdote que nous n'avons lue que dans les *Lettres récréatives et morales*, et qu'il serait intéressant de vérifier, quand ce ne serait que pour faire connaître le cœur humain. L'académie de Marseille a proposé l'éloge de madame de Sévigné pour sujet de l'un de ses prix. On donna en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales qui se trouvent répandues dans ces *Lettres*. Ce recueil, fait sans choix et sans ordre, est parsemé de notes, dont quelques-unes sont satiriques.

SÉVIGNÉ (Françoise - Marguerite de). Voyez Gai-

GNAN.

SEVINA-BEY, princesse tartare, d'une beauté extraordinaire. On l'appelait communément *Khan-Zadeh*, c'est-à-dire fille de Khan. Tamerlan, en 1331, ayant porté ses armes victorieuses dans Kharazm ou Kharizme, où régnait Yousouf, père de cette princesse, jugea qu'elle conviendrait parfaitement à son fils Jehan-Ghir; et il accorda la paix à condition qu'on ferait ce mariage, qui n'eut lieu cependant que l'année suivante. Au printemps, Timur envoya des ambassadeurs, avec de magnifiques présens, pour amener la princesse à sa cour. Elle partit de celle de Kharazm, chargée de pierres et de toutes sortes d'habits et de meubles fort riches, dont Yousouf lui fit présent. Timur lui fit une réception digne de sa grandeur; et le mariage fut solennisé avec toute la pompe possible, après que les plus habiles astrologues et les plus savans philosophes eurent fixé le moment heureux pour la consommation.

SEWARD (miss), fille unique d'un riche ecclésiastique anglais, reçut une éducation littéraire très-soignée. A six ans elle répétait par cœur l'*Allegro* de Milton; et à neuf elle savait tout le *Paradis perdu*. Elle a publié des *Poèmes sur la mort du capitaine Cook*, sur celle du major *André* son ami, et sur celle de *lady Miller*, fondatrice d'un prix de poésie. Ces poèmes lui ont fait attribuer l'invention d'un nouveau genre, l'épigramme épique. Son *Ode au général Elliot sur le siège de Gibraltar*, passe pour une des meilleures de la langue anglaise. Elle a fait encore un *poème descriptif sur la vallée de Langallen*: on vante l'harmonie de ses vers et la richesse de ses images; mais on lui reproche de tomber quelquefois dans l'affectation et l'obscurité, en recherchant des expressions neuves et poétiques.

SEYMOUR (Anne, Marguerite et Jeanne), trois

sœurs illustres, filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée le 24 janvier 1552, à cause de sa cruauté et de son despotisme; et nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, qui perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talens; elles firent cent quatre distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. Ils furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8^o, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux; mais, en général, ils sont très-faibles; ce qui ne pouvait guère être autrement.

SEYMOUR (Arabelle), plus connue sous le nom de lady Arabelle, morte en 1615, était fille de Charles Stuart, comte de Lennox, frère cadet de Henri Darnley, époux de Marie reine d'Ecosse. Sa mère était fille de sir Guillaume Cavendish de Chatsworth au comté de Derby. L'illustre naissance de cette dame causa ses malheurs. Plusieurs projets furent formés pour la placer sur le trône d'Angleterre; elle fut emprisonnée sous le règne d'Elisabeth. Au commencement de celui de Jacques, elle épousa secrètement Guillaume Seymour, second fils du comte d'Hertford. Ce mariage ayant été découvert, les deux époux furent renfermés à la Tour. Après une année de détention, ils parvinrent à s'échapper, et Seymour s'embarqua : mais lady Arabelle fut arrêtée et remise à la Tour, où elle mourut quatre ans après.

SFORCE (Catherine), fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan, assassiné en 1476, et femme

de Jérôme Riario, prince de Forli, est regardée comme une des héroïnes de son siècle. Les sujets de son mari s'étant révoltés, et ce prince ayant été assassiné par François Ursus, chef des rebelles, elle fut mise en prison avec ses enfans. La forteresse de Rimini tenait encore pour elle. Comme cette place ne voulait pas se rendre sur son ordre, la princesse témoigna qu'il était nécessaire qu'on lui permît d'y entrer, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Sa demande lui fut aussitôt accordée. Mais à peine y fut-elle entrée, que, se voyant en sûreté, elle commanda aux rebelles de mettre les armes bas, les menaçant des derniers supplices s'ils n'obéissaient. Les conjurés, frustrés de leurs espérances, la menacèrent de leur côté de tuer ses enfans, qu'elle leur avait laissés en otage. Mais elle leur répondit avec courage « qu'il lui restait encore de quoi en faire d'autres. » Sur ces entre-faites, elle reçut un secours considérable, que lui envoyait Ludovic-Marie Sforce, son oncle; et peu après, par sa prudence et son courage, elle recouvra le pouvoir souverain. Pendant les guerres des Français en Italie, elle se montra toujours ferme, toujours courageuse, et se fit respecter même de ses ennemis. Elle se remaria à Jean de Médicis, père de Cosme dit *le Grand*. Le duc de Valentinois, bâtard du pape Alexandre VI, l'ayant assiégée dans Forli, en 1500, elle s'y défendit vigoureusement, et ne céda qu'à la dernière extrémité. On l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange, et peu après on la mit en liberté, mais sans lui restituer ses états, dont le duc de Valentinois fut investi, et qui, après la mort d'Alexandre VI, furent réunis au saint Siège. Elle se retira à Florence, où elle mourut quelque temps après.

SFORCE (Isabelle), femme de beaucoup d'esprit et d'une profonde érudition, vivait dans le xvii^e siècle. Elle a laissé un *Traité*, assez estimé, sur la véritable tranquillité de l'âme.

SHARP (madame), et son mari, écossais, ont été des centenaires remarquables. Tous deux étaient nés le 1^{er} avril 1673; ils furent mariés le 1^{er} avril 1693; trois enfans qui naquirent de leur union virent le jour le premier avril. Ces deux époux moururent le même jour à Dublin en 1784, âgés de cent onze ans. C'est de leur fille aînée, mariée un premier avril, que naquit, le premier avril de l'année suivante, le général Montgomery, qui s'est distingué dans la guerre des États-Unis d'Amérique contre l'Angleterre.

SHÉRIDAN (Françoise), femme de Thomas Shéridan, née en Irlande en 1724, descendait d'une famille anglaise qui s'y était établie. Elle s'appelait Chamberlaine de son nom propre, et était petite-fille de sir Olivier Chamberlaine. La première production qui la fit connaître fut un pamphlet anonyme, qu'elle publia à l'occasion de la dispute violente relative à l'entreprise de théâtre dans laquelle M. Shéridan avait récemment engagé sa fortune. Il chercha à connaître la personne bienfaisante qui l'avait défendu, et étant parvenu à découvrir sa protectrice, il l'épousa. Elle était d'un caractère extrêmement aimable, auquel elle joignait les manières les plus engageantes. Sa santé s'affaiblissant de jour en jour, elle vint en France chercher à se rétablir, et mourut à Blois en 1767. On lui doit l'*Histoire de miss Sidney Bidulphe*, que les Anglais comptent au nombre de leurs meilleurs romans, et dont la traduction française, en 4 volumes, a eu plusieurs éditions. Elle est aussi l'auteur d'un autre roman intitulé *Nourjahad*, en

un seul volume, rempli d'imagination et d'une excellente morale. On lui doit enfin deux comédies intitulées : *the Discovery* (*la Découverte*), et *the Dupe* (*la Dupe*), qui ont été jouées en 1763 avec succès.

SHORE (Jeanne), anglaise, célèbre par sa beauté et les vicissitudes de sa fortune, était femme d'un orfèvre de Londres. Le roi Edouard IV, épris de ses charmes, l'enleva à son mari; et après la mort de ce prince elle vécut avec le lord Hasting. Ce seigneur fut décapité par ordre de Richard, duc de Gloucester, qui fit faire à Jeanne son procès comme sorcière. Elle fut condamnée à une pénitence publique et à la perte de tous ses biens. Cette femme infortunée mourut sous le règne de Henri VIII, réduite à la plus extrême nécessité. Le poète anglais Nicolas Rowe a trouvé dans son intéressante histoire le sujet d'une belle tragédie.

SIAM (la reine de), s'étant laissé séduire pendant l'absence de son mari pour une expédition militaire, et se trouvant enceinte à son retour, dans la crainte d'être punie de son adultère, empoisonna elle-même le roi et un fils qu'elle avait eu de lui. Après ce double forfait, elle s'empara du trône, et mit la couronne sur la tête de son amant en lui donnant sa main. Les grands du royaume, indignés de tant d'audace, invitèrent à un festin le nouveau roi et son épouse, et les massacrèrent tous les deux.

SIBYLLE, femme de Robert, duc de Normandie, donna une preuve rare d'amour conjugal. Son époux ayant été blessé par une flèche empoisonnée, les médecins annoncèrent que sa mort était certaine, si quelqu'un ne suçait promptement la blessure et ne s'exposait à périr pour lui. Sibylle profita du sommeil de son époux pour sucer la plaie, et mourut victime de son dévouement.

SIBYLLE, marquise de Montferrat et reine de Jérusalem en 1186, sœur de Baudouin IV, épousa Gui de Lusignan. Les ennemis de son mari la voulurent porter à rompre son mariage. Elle feignit d'y consentir, et renvoya Gui. Quelque temps après, elle fit jurer aux chevaliers du Temple qu'ils se soumettraient à celui qu'elle prendrait pour époux. Ils en prêtèrent le serment : alors Sibylle déclara que Gui avait toute sa tendresse, qu'elle le reconnaissait pour son mari ; et le fit couronner.

SIDDONS (mistriss), célèbre tragédienne anglaise, fille de M. Kemble, directeur de comédiens de campagne, débuta comme cantatrice, mais abandonna ensuite ce genre pour se fixer à celui de la tragédie. Elle épousa M. Siddons. Après avoir joué avec lui sur différens théâtres de province, elle parut sur celui de Drury-Lane, où elle déploya le plus grand talent. Le directeur de ce théâtre, M. Shéridan, lui donna bientôt une représentation à son bénéfice, et augmenta ses appointemens. Les deux conseillers Pigot et Fielding ouvrirent au barreau une souscription en sa faveur. Elle parcourut l'Angleterre, se rendit à Dublin et à Edimbourg ; et partout elle reçut des honoraires considérables et de riches présens de personnes inconnues, entre autres un vase d'argent ciselé, qui lui fut envoyé de Londres, et sur lequel étaient gravés ces mots : *Hommage au mérite*. Elle eut souvent l'honneur de jouer avec son frère devant la famille royale, à Buckingham-House et à Windsor. Pendant le séjour qu'elle fit à Dublin, en 1803, elle donna un *rout*, auquel assista le vice-roi d'Irlande avec la première noblesse. Mistriss Siddons a la taille majestueuse, le maintien noble, un bel organe, et la voix extrêmement flexible. On admire le jeu de sa physionomie, l'expression de ses yeux, et la grâce de ses

gestes. Au jugement de bien des Anglais, mistriss Sidons, dans la tragédie, est supérieure à Garrick lui-même, qui, tant qu'il vécut, l'écarta, par son crédit. des théâtres de la capitale. Cette sublime actrice n'a aujourd'hui en Europe aucune émule qu'on puisse lui comparer.

SIENNOISES (les dames). Nous avons parlé de leur valeur et de leur résolution à l'article FAUSTA (Livia), une des dames de Sienne, qui se mit à la tête de celles de son sexe, avec la Signora Picolhomini et la signora Forte-Guerra, formant trois bataillons de mille femmes chacun. « Leurs armes, dit Blaise de Montluc, étaient des pics, des pelles, des hottes et des fascines; et en cet équipage firent leur monstre, et allèrent commencer les fortifications. M. de Termes, qui m'en a souvent fait le conte (car je n'y étais encore arrivé), m'a assuré n'avoir jamais vu de sa vie chose si belle que celle-là. Je vis leurs enseignes depuis; elles avaient fait un chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles allaient à leur fortification. Je voudrais avoir donné le meilleur cheval et l'avoir pour le mettre ici; et puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je veux que ceux qui viendront après nous admirent le courage et la vertu d'une jeune Siennoise, laquelle, encore qu'elle soit fille de pauvre lieu, mérite toutefois d'être mise au rang plus honorable.

» J'avais fait une ordonnance au temps que je fus créé dictateur, que nul, à peine d'être bien puni, ne faillît d'aller à la garde à son tour. Cette jeune fille, voyant un sien frère, à qui il touchait de faire la garde, ne pouvoir y aller, prend son morion qu'elle met en tête, ses chausses et un collet de buffle, et, avec son halberde sur son col, s'en va au corps-de-garde en cet

équipage, passant, lorsqu'on lut le rôle, sous le nom de son frère, fit la sentinelle à son tour, sans être connue, jusques au matin que le jour eut point. Elle fut ramenée à sa maison avec honneur.»

SIGBRITTE, pauvre fille des Pays-Bas, dans le **xvi^e** siècle. Devenue maîtresse de **Christiern I^{er}**, roi de Danemarck, elle se comporta à la cour avec tant de hauteur, que les grands, indignés, chassèrent **Christiern**, et placèrent sur le trône **Frédéric I^{er}**, son oncle, duc de **Holstein**. **Sigbritte** prit la fuite avec **Christiern**.

SIGÉE (**Louise**), **Aloysia Sigéa**, née à **Tolède**, et morte en 1560, était fille de **Diégo Sigée**, homme savant, qui, après l'avoir élevée avec soin, la mena avec lui à la cour de **Portugal**, où elle fut mise auprès de l'infante **Marie**, qui aimait les sciences. **Alphonse Cueva de Burgos** l'épousa. Cette femme savait l'hébreu, l'arabe, le grec et le latin, et écrivit au pape **Paul III** des *Lettres* en ces différentes langues. On a d'**Aloysia Sigéa** un poème latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'**Estramadure**, où l'on a vu, dit le peuple, des tritons jouant du cornet; et d'autres ouvrages. Le livre infâme de *de arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle; et ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre: c'est une production digne de l'esprit corrompu de **Chorier**.

SIGTRUG (la fille de), roi de **Suède**, princesse d'une rare beauté, fut demandée en mariage par **Gramt**, roi de **Danemarck**. Sur le refus de **Sigtrug**, celui-ci lève des troupes, lui livre bataille, et le tue. **Suarin**, roi de **Gothland**, pour venger le roi de **Suède**, déclare la guerre au roi de **Danemarck**, qui le fait prisonnier et le condamne à être attaché à la queue d'un cheval indompté. Les seize frères de **Suarin** éprouvèrent le même

sort. La guerre continue cependant contre Gramt, et sa sœur est enlevée par un seigneur de Finlande, qui, après l'avoir violée, ainsi que sa fille, les fait étrangler toutes deux, l'an 995 av. J.-C. Sumblus, autre prince de Finlande, avait promis sa fille à Gramt; mais la princesse en aimait un autre qu'elle épousa. Gramt, avide de vengeance et le cœur plein de rage, se déguisa en médecin, et, avec plusieurs conjurés, se présenta chez Sumblus le jour même de la noce. Il attendit que le vin eût échauffé les têtes des convives; aussitôt il se jeta sur Sumblus, qu'il poignarda, massacra ensuite sa famille, et tous ceux qui voulurent prendre sa défense. Gramt courut de là défendre ses états attaqués par les Finlandais; et après une lutte longue et courageuse, il tomba percé de coups.

SILLI (Aimée de La Fayette, épouse de François de), seigneur de Louvay et de Fay, gentilhomme de la chambre du roi François I^{er}, son premier valet-tranchant, bailli-capitaine de Caen et de Châtelle, lieutenant de cent hommes d'armes de la compagnie du duc d'Alençon, son chambellan, et gouverneur des pays et duché d'Alençon et comté du Perche, mort le 22 novembre 1524, après s'être distingué dans les guerres d'Italie sous Louis XII. La baillive de Caen accompagna Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, en Espagne. Elle y agit si utilement pour les intérêts du roi prisonnier, que ce prince lui donna la baronnie d'Aigle, confisquée sur le seigneur de ce nom, qui avait suivi le connétable de Bourbon. Marguerite de Valois, devenue reine de Navarre par son mariage avec le roi Henri de Navarre, fit Aimée de La Fayette, toujours connue sous le nom de baillive de Caen, gouvernante de sa fille Jeanne, depuis reine de Navarre. Cette illustre élève

doit faire juger bien avantageusement des talens de la gouvernante.

SILLY (Magdeleine de). *Voy.* FARGIS.

SIMIANE (Pauline Adhemar de Monteil de Grignan, marquise de), fille de la comtesse de Grignan, et petite-fille de la marquise de Sévigné, naquit à Paris en août 1674; elle fut mariée, en 1695, à Louis de Simiane, marquis d'Esparron, gentilhomme du duc d'Orléans; veuve en 1718, elle vendit la terre de Bourbilli pour payer les dettes nombreuses qu'avait laissées son mari. Elle habitait alternativement Paris et la Provence. Héritière de la maison de Grignan, elle eut à soutenir au parlement d'Aix de longs procès contre les nombreux créanciers de son père. Pendant le cours de la procédure, elle adressa à l'un de ses juges les vers suivans :

Lorsque j'étais encor cette jeune Pauline,
 J'écrivais, dit-on, joliment,
 Et, sans me piquer d'être une beauté divine,
 Je ne manquais pas d'agrément;
 Mais depuis que les destinées
 M'ont transformée en pilier de palais,
 Que le cours de plusieurs années
 A fait insulte à mes attraits,
 C'en est fait, à peine je pense;
 Et quand, par un heureux succès,
 Je gagnerais tout en Provence,
 J'ai toujours perdu mon procès.

On a de cette dame beaucoup d'autres jolis vers. Elle se rendit à Paris pour rétablir sa santé, et y mourut en 1737, laissant trois filles; l'aînée se fit religieuse, en 1720, à Paris, au couvent des Filles du Calvaire, au Marais; la seconde épousa le marquis de Vence; la plus jeune fut mariée au marquis de Castellane-Esparron.

SIMONET (madame) a publié : *Connaissance de la*

Mythologie, ou Extraits de l'Histoire des Divinités du Paganisme, par demandes et par réponses, à l'usage des jeunes dames; Paris, 1801, 1 vol. in-12.

SIMONS. Voy. CANDEILLE.

SINGUKOGU, impératrice du Japon, prit les rênes de l'empire après la mort de Tsiuu-Ai, son époux, l'an 201 de l'ère chrétienne. Cette princesse fit la guerre aux Coréens, et marcha contre eux à la tête d'une nombreuse armée dès les premiers jours de son règne; mais, se trouvant enceinte dans un pays étranger, elle se hâta de retourner au Japon, où elle accoucha d'un fils. Elle mourut âgée de cent ans, après un règne glorieux de soixante-dix. Elle fut mise au nombre des déesses du Japon.

SIRANI (Elizabeth), fille du peintre de ce nom, née à Bologne en 1638, élève de son père, adopta sa manière, et réussit tellement, qu'à dix-huit ans elle était une excellente artiste. Elle illustra l'école de Bologne. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avait de belles idées, qu'elle rendait heureusement. Son coloris est frais et gracieux, et son dessin correct. Elle fit, en concurrence de Bibiena du Rossoode Zanuti et de son père, un des meilleurs élèves du Guide, *le Baptême de Jésus-Christ*, dans un tableau d'environ trente pieds; elle y déploya une force supérieure à son sexe, et remporta le prix sur tous ses concurrens : mais aussi elle s'éloigna du style élégant du Guide, qu'elle avait pris pour modèle, et dont on retrouve la grâce dans plusieurs de ses ouvrages. Cette femme célèbre, d'un aimable caractère, d'une rare modestie, mourut empoisonnée, en 1664. On ne put jamais parvenir à découvrir l'auteur de ce crime atroce. On voit d'elle, au Musée royal, un *Amour endormi*. Ce tableau, dont l'expres-

sion est douce et vraie, et le coloris agréable, prouve qu'elle avait saisi la manière du Guide.

SISMONDI (Chiuzica), femme dont le courage sauva la ville de Pise. Elle était fille d'un gentilhomme de Cologne qui suivit en Italie Othon II, et qui s'établit à Pise en 980. Une flotte pisane étant allée combattre les Sarrasins en Campanie, Murat, roi sarrasin, tenta, en 1005, de surprendre Pise elle-même. Déjà il avait incendié un quartier de la ville, que les citoyens des autres quartiers, plongés dans le sommeil, ignoraient encore le danger. Chiuzica, seule, traversant les bandes de brigands et la troupe de fugitifs, passa le pont de la ville, et vint donner l'alarme au palais des consuls. Aussitôt le tocsin fit prendre les armes aux Pisans, et ils forcèrent les Musulmans à se rembarquer. Pour conserver la mémoire de l'héroïne qui avait sauvé la ville, les consuls donnèrent son nom au faubourg incendié, qu'ils firent rétablir.

SKITTE (Vendela), baronne suédoise, morte en 1629 à l'âge de vingt-neuf ans, possédait le grec, le latin, l'allemand et le français, outre sa langue naturelle. Elle a publié des *Lettres* et des *Discours* en latin. Ses deux sœurs, Heldina et Anne Skitte, se distinguèrent aussi par leur savoir.

SMITH (mistriss Charlotte), auteur anglais, née, en 1749, à Stoke, près de Guilfort dans le Sussex, fille de Turner, fut mariée à seize ans à Smith, fils d'un directeur de la compagnie des Indes. Cette union fut pour elle la source d'une foule d'infortunes, qui ont donné à ses écrits cette teinte de mélancolie qui en fait le charme. Après avoir allaité ses enfans, elle eut le malheur d'en perdre plusieurs. Son mari, ayant dérangé ses affaires, fut poursuivi par ses créanciers, puis obligé de se réfugier.

gier en France, où il résida quelque temps en Normandie avec madame Smith. De retour en Angleterre, il y fut inquiété de nouveau et mis en prison : sa femme s'enferma avec lui pendant sept mois, et vint à bout de lui rendre la liberté. Ses malheurs l'ayant réduite à l'indigence, elle fut contrainte d'écrire pour soutenir sa nombreuse famille. Des *Sonnets sur les plaisirs de la campagne* furent son premier ouvrage ; elle les présenta d'abord à deux libraires, qui les trouvèrent détestables ; elle s'adressa ensuite à M. Haley, écrivain célèbre, qui l'engagea à les publier : ils eurent le plus grand succès, et mistriss Smith en retira des sommes considérables. C'est un nouveau genre de poésie qu'elle a créé, et qu'on a nommé sonnet élégiaque ; elle y a eu beaucoup d'imitateurs, mais point d'égaux ; elle brille surtout par la grâce de l'expression et la délicatesse du sentiment. Elle publia ensuite des romans, dont les plus estimés sont : *Emmelina, ou l'Orpheline du Château* ; *Desmond* ; *Célestine* ; *Thélinde, ou la Récluse du Lac*. Ces trois derniers parurent en 1793 ; on y trouve élégance et simplicité de style, peinture vive des mœurs et des caractères ; l'auteur y possède à fond l'art d'intéresser. Ces productions placent mistriss Smith au rang des meilleurs romanciers de son sexe. Les autres se ressentent un peu de la rapidité avec laquelle ils ont été écrits. Mistriss Smith mourut en 1806.

SMITH (Maria - Lavinia), fille de la précédente, a donné trois bons romans, traduits en français ; *Adeline, ou la Confession*, Paris, 1809, 3 vol. in-12 ; *Estelle, ou la Fugitive de la forêt*, 1802, 2 vol. ; *le Revenant de Bérézule*, 1802, 4 vol.

SOISSONS (comtesse de). Voy. MANCINI (Olympe).

SOLARI (Marguerite), née à Astie dans le Piémont,

l'ont modifiée les événemens et les institutions; où l'on établit d'une manière nouvelle les principes de l'éducation qui leur est due dans un siècle qui a tout renouvelé. C'est l'objet du livre que nous annonçons. L'auteur, madame la comtesse de Rémusat, occupa durant sa vie une position sociale assez élevée, soit à la cour de l'empereur Napoléon, soit dans le monde, pour acquérir cette expérience que la méditation seule ne donne pas. C'est en observant les femmes, dans l'évidence et dans la retraite, qu'elle apprit à connaître ce qui manque à leur situation, à leur bonheur, et qu'elle conçut l'idée d'écrire sur leur éducation l'ouvrage que nous venons de publier.

OURIKA, 2^e édition; 1 joli volume in-12, imprimé sur papier vélin satiné. Prix : 3 fr. 50 c.
Par la poste 4

ÉVELINE, 1 joli vol. in-12, imprimé comme Ourika.
Prix : 3 fr. 50 c.
Par la poste 4

LES HERMITES EN PRISON, par *E. Jouy*, et *A. Jay*, pour faire suite aux *Observations sur les mœurs et usages français, au commencement du dix-neuvième siècle*, par *E. Jouy*, membre de l'Institut, 5^e édition, ornée du portrait des auteurs, de deux gravures et six vignettes, imprimée comme la collection des *Hermites de la chaussée d'Antin, de la Guyane*, etc. dont elle est le complément indispensable aux acquéreurs de ces livres.

2 vol. in-12. Prix : 8 fr.
Par la poste, 9 50 c.
Papier vélin, 16

ÉLISA RIWERS, ou **LA FAVORITE DE LA NATURE**, traduit de l'anglais, 5 volumes in-12. Prix : 12 fr.
Par la poste, 14
Ce roman est, en Angleterre, à sa 6^e édition.

(Extrait du journal des Débats du 29 septembre 1823.)

Les romans sont devenus une des branches les plus fécondes de la littérature moderne, ce sont les ouvrages que les diverses nations s'empruntent réciproquement le plus volontiers. Les Anglais ont traduit vingt fois **CORINNE**. Le roman que nous annonçons est une espèce de restitution. **ÉLISA RIWERS**, ou la Favorite de la Nature, publiée par le libraire Ladvocat, est une Corinne bourgeoise, mais qui, à cause de cela même, plaira peut-être à une classe plus nombreuse de lecteurs. C'est un de ces romans destinés à satisfaire cette curiosité impatiente qui veut toujours du nouveau. **ÉLISA RIWERS** peut faire verser de douces larmes : quelques détails de la vie domestique en Angleterre, ne sont pas un des moindres mérites de cette histoire. On dit que l'auteur anglais appartient à un rang élevé. Cet ouvrage est précédé d'une préface qui mérite d'être lue, mérite assez rare dans ces espèces d'apologies.

DISCOURS ET MÉLANGES LITTÉRAIRES, par *Villemain*, de

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

D'après le dernier examen des matières, cet ouvrage ne formera que quatre forts volumes, publiés en huit livraisons.

Les personnes qui ont souscrit avant le premier juillet 1826, recevront gratis la dernière livraison, qui paraîtra le 25 du courant.

Chaque livraison, pour ceux qui n'ont pas souscrit, sera du prix de 4 fr. 50 c., et de 5 fr. 25 c. *franc de port*; ils ne recevront point de livraison *gratis*.

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

IDÉES du Génie, de la Sensibilité et de l'Héroïsme des Femmes: de la conduite des Maris, des Ecueils de la beauté et des Passions; avec des dissertations sur la physionomie, le caractère des femmes; sur la conduite que doivent tenir les maris prudens; sur le danger des passions, de la jalousie, de la colère, etc.; contenant des faits historiques et des anecdotes curieuses sur l'infidélité des maris et des femmes; suivies des Loix contre les adultères chez les différentes nations depuis des siècles. 2 vol. in-12 ornés de gravures, et imprimés sur papier vélin. Prix, à Paris, broché, 7 fr.; franc de port, 8 fr.

HISTOIRE DE SAINT LOUIS, par le sire de Joinville; nouvelle édit., collationnée sur les manuscrits de la bibliothèque du Roi, enrichie de notes historiques et d'un glossaire. 1 vol. in-8, 4 fr.

Le même ouvrage, in-12. 2 fr. 50 c.

HISTOIRE IMPARTIALE DES RÉVOLUTIONS DE FRANCE, depuis la mort de Louis XV; contenant les causes et les motifs qui ont dirigé tous les partis et tous les chefs de factions, conspirations, insurrections, etc.; avec des anecdotes secrètes sur la Cour, le Clergé, la Noblesse, les Parlemens, et sur des hommes d'état devenus célèbres par leurs vertus, leurs talens, leurs erreurs ou leurs crimes, sous les gouvernemens qui se sont succédé jusqu'à nos jours; par L. Prudhomme, 12 vol. in-12, avec cette épigraphe:

Quaque ipse miserima vidi. VIRG. Æneid.

Il paraît tous les mois 2 volumes. Les dix premiers sont en vente. Les personnes qui ont souscrit avant le 15 juin paieront 3 fr. 50 c. le vol., et recevront gratis le douzième; passé cette époque, le prix sera porté à 48 fr. les douze volumes.

VOYAGE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE PARIS: MIROIR FIDÈLE DE CETTE CAPITALE, où l'on indique aux étrangers, et même aux Parisiens, ce qu'il faut connaître et éviter dans cette immense ville: contenant des anecdotes curieuses, ses événemens politiques, un tableau des mœurs des habitans, des avis salutaires sur les maisons de jeux, sur les prostituées, les femmes galantes, les flous, etc., etc., suivi de la description des environs de Paris. 2 forts vol. in-18, ornés de 64 gravures. Prix: 7 fr.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z197749002



